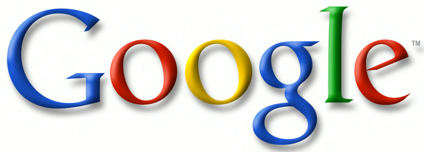





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



Souvenir et récompense de
Mlle Bourdon à son élève
Amélie Huet.
Balbec 24 Aout 1839

ALBUM

DE

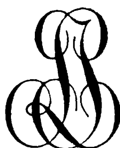
La Jeunesse.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

Album

DE

LA JEUNESSE.



PARIS.

LOUIS JANET, LIBRAIRE,

RUE SAINT-JACQUES, N° 59.



M DCCC XXXI.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 AUG 1965
OF OXFORD
LIBRARY

ALBUM
DE LA JEUNESSE.

Le Vrai Pasteur.

Si parmi les ministres des aûtels, il est de ces esprits passionnés, despotes, séditieux, qui, sans cesse, menaçant au nom d'un Dieu de justice et de bonté, troublent les états, égarent les souverains et leur font violer la foi jurée; s'il est de ces fanatiques implacables qui, loin d'attacher les ames timorées à la religion de leurs pères, les effraient, les tourmentent, et font d'un culte fondé sur la foi et la charité, une insupportable tyrannie où l'on ne trouve plus qu'intolérance implacable, exorcisme stupide, éternelle réproba-

tion... Il est aussi de ces vrais pasteurs, de ces fidèles interprètes de l'évangile, qui ne confondent jamais les belles paroles de Dieu avec les erreurs ou les passions des hommes; qui, par un langage doux, pénétrant, et sous des dehors modestes, inspirent le besoin de croire, sans jamais le commander, et font chaque jour des prosélytes, parmi ceux-là même qu'avaient repoussés tant de fausses interprétations de la morale divine.

Au nombre de ces dignes pasteurs fut le curé de *Bonne-Nouvelle*, ce vénérable *Paradis*, que la mort vient d'enlever à son nombreux troupeau dont il recueille sur sa tombe les regrets et les pleurs. Parmi les traits de philantropie qui signalèrent sa longue et honorable carrière, il en est un que je me fais un devoir de placer en tête de ce volume, afin de prouver au peuple, toujours juste, impartial, que souvent on se laisse trop prévenir contre tous ceux qui portent la robe sacerdotale; qu'elle couvre quelquefois des hommes de bien que n'effarouchent ni l'erreur, ni l'impiété même; qui savent, au nom

de la divinité qui les guide, répandre ses dons parmi tous les êtres souffrans, sans distinguer leur sexe, sans blâmer leur croyance, et aux yeux desquels tout être à qui Dieu donna la vie, mérite les secours de son semblable.

Le curé de Bonne-Nouvelle, dont tous les instans étaient occupés à servir l'humanité souffrante, fut instruit qu'au cinquième étage d'une maison, rue de la Lune, habitait un prévôt de salle d'armes, nommé Francœur, ancien grenadier de la garde impériale; et qu'attaqué d'une fluxion de poitrine, il était menacé de perdre la vie. Le pasteur, tout tolérant qu'il était, ne crut pas devoir laisser mourir ce brave homme, qu'il savait être catholique, sans lui faire offrir les secours de la religion; mais celui-ci répondit, avec ces expressions énergiques auxquelles il était habitué, que n'ayant jamais forfait à l'honneur, à la probité, il n'avait pas besoin du secours des hommes pour obtenir la miséricorde de Dieu, et que le desservant de Bonne-Nouvelle eût à battre en retraite au plus vite. Celui-ci

s'éloigne en effet, et reporte au curé le refus très prononcé du malade : « Que Dieu lui fasse paix et lui pardonne! » dit le pasteur, sans laisser échapper le moindre murmure : « Nous avons fait notre devoir. »

Quelques semaines s'écoulèrent : Francœur revint à la vie ; mais ses forces étaient épuisées ; sa convalescence fut lente. La rigueur d'un hiver prolongé, les besoins qu'il faisait naître, avaient mis le prévôt de salle dans une position pénible et voisine de la misère. Vainement sa fille, nommée Louise, âgée de vingt ans et simple ouvrière en linge, redoublait-elle de zèle et de travail, pour subvenir à la dépense que chaque jour nécessitait la faible santé de son père ; lui-même souffrait plus encore de voir son enfant consacrer ses veilles, épuiser ses forces, pour lui procurer les moyens de reprendre ses occupations ordinaires. Après avoir épuisé presque toutes ses ressources, il résolut, ce qui lui coûtait beaucoup, d'implorer l'assistance du bureau de charité de son arrondissement. Mais le cruel hiver qui durait depuis deux mois entiers, avait tellement

augmenté le nombre des êtres souffrans, que le vieux militaire ne put obtenir qu'un modique secours. Il projeta donc, pour éviter à sa fille de passer la majeure partie des nuits au travail, d'engager au mont-de-piété sa montre, ses meilleurs vêtemens et même un sabre d'honneur assez riche, qu'il avait reçu jadis pour une action d'éclat. Ce sacrifice était grand; et pourtant il fallait s'y résoudre. Un matin donc, après avoir réuni dans son havresac les divers objets auxquels il renonçait, après avoir posé ses lèvres sur ce sabre, qui lui rappelait un de ses plus beaux faits d'armes, il exhale de nouveau ses regrets, et se dispose à profiter de l'absence de sa fille, pour gagner le mont-de-piété, lorsque celle-ci, revenant de chercher le pain de la journée, introduit un vieillard d'une figure ouverte et riante; un ample chapeau rond couvrait ses cheveux blancs: il était vêtu d'une vieille redingote brune, et portait des guêtres de drap fauve. Il se dit envoyé par son maître qui ne voulait pas être connu, et l'avait chargé de remettre à l'honorable convalescent une somme de

deux cents francs qu'il dépose aussitôt sur la cheminée du vieux prévôt.

Celui-ci, malgré le besoin pressant où il se trouve, déclare qu'il n'acceptera point la somme, sans connaître la main généreuse qui prétend l'en gratifier. « Je ne saurais vous la « nommer, » répond le discret émissaire; « mais vous pouvez, sans le moindre scrupule, « accepter ce que je vous remets. Celui qui « m'envoie est d'une opulence et surtout « d'une charité si discrète, si généralement « répandue, que la délicatesse même peut ac- « cepter de lui sans rougir.—L' portrait que « vous m'en faites, mil-z-yeux, m'inspire d' « la vénération; j' suis forcé d'en convenir. « C'est donc un grand personnage? — Sans « doute... il est tout puissant. — Un officier- « général... un maréchal de France, peut- « être?—Il a plus d'une fois, en effet, con- « duit nos armées à la victoire.—En c' cas, « j'accepte, répond Francœur; je reconnais « là nos anciens braves... Mais dites lui bien « que c' n'est qu'un prêt qu'il me fait. Dès « que je s'rai tout à fait rétabli, et qu' j'aurai

« repris mes fonctions d' prévôt d' salle, j'
« m'empresserai d'acquitter ma dette : votr'
« maître peut y compter. — En ce cas, je
« reviendrai vous voir, reprend le vieillard;
« et si toutefois, sans vous gêner, vous êtes
« en état de remettre la somme, eh bien! ce
« sera pour un autre... Au revoir donc! Que
« le ciel achève de vous rendre la santé, et
« vous tienne en joie! » A ces mots, l'inconnu se retire, en jetant un regard plein d'intérêt sur la jeune Louise, qui le reconduit jusqu'au milieu de l'escalier, en lui adressant les expressions de la plus vive reconnaissance.

L'hiver durait toujours : sa rigueur désastreuse désespérait et faisait souffrir horriblement toute la classe indigente. Francœur eut une espèce de rechute; et les deux cents francs qu'il avait regardés comme un emprunt, étaient à peu près dissipés. Le découragement s'emparait de son ame, quelque bien aguerrie qu'elle fût aux vicissitudes du sort. Ce qui surtout augmentait sa souffrance personnelle, c'était le dévouement infatigable de sa fille, dont il craignait d'épuiser les forces, d'altérer

la santé. Un mois environ s'était écoulé : de toutes les ressources de Francœur, il ne lui restait plus que les divers objets dont il projetait encore de faire le sacrifice, lorsqu'un matin le vieil émissaire, sous le même costume, frappe à la porte du prévôt de salle, est introduit de nouveau par Louise qui tressaille de joie à son aspect ; et, s'adressant à Francœur qui marchait à peine, soutenu sur une béquille, il lui annonce que son maître instruit de la rechute qu'il avait éprouvée, et se doutant bien que la longueur interminable de l'hiver ne lui permettait pas de reprendre ses travaux habituels, l'avait chargé de lui remettre une seconde somme pareille à la première, et qu'il dépose en effet sur une petite table où se trouvait préparé le modique déjeûner du convalescent. « Vous voyez, ajouta-t-il, en lui ser-
« rant la main, que j'avais raison de vous
« dire que mon maître est d'une charité dis-
« crète, inépuisable.—Vous m' l' nommerez,
« mil-z-yeux ! s'écrie Francœur avec émotion :
« il est impossible qu' j'ignore la source gé-
« néreuse... — Je vous promets de vous la

« faire connaître, mon brave ; acceptez en at-
« tendant avec confiance... — Faudra m'ac-
« corder du temps pour m'acquitter d' tout ça.
« Quatre cents francs ! c'est l' tiers de c' que
« j' gagne par année à ma salle d'armes ; mais
« j'espère accrocher encore par-ci, par-là,
« quelques l'çons de bottes secrètes... Eh ben !
« nom d'une déroute ! vous vous en allez comme
« ça ? — Mille pardons ! mon service m'attend...
« à l'hôtel. — Oh ! nous ne nous quitt'rons pas
« sans boire ensemble un verre de vin. — Je
« n'ai jamais refusé de trinquer avec personne.
« — J'en étais sûr, mille bombes ! Vous avez
« une figure à ça... Louise, cours vite nous
« chercher une bouteille à quinze !.. Allons,
« mettez-vous là ! J' sens qu'auprès d' vous
« mes forces me r'viennent, ma gaîté r'naît.
« C'est qu' tel que vous voyez j'étais autrefois
« l' plus vigoureux luron ! » Il se met alors à raconter au vieil émissaire ses faits d'armes, ses espiégleries de garnison, et même ses folies de jeunesse ; lorsque Louise revient en toute hâte, et dépose sur la table la bouteille de vin que son père avait désirée. Celui-ci la

débouche militairement, verse avec cérémonie les premières gouttes dans son verre, et remplit aussitôt celui de l'inconnu qu'il salue cordialement, en ôtant le vieux bonnet de discipline qui couvre sa tête chauve et cicatrisée.

La conversation s'anime ; Louise prend son ouvrage et s'assied à l'écart, en faisant signe à son père de s'observer, et en portant sans cesse des regards pleins d'expression sur l'émissaire de leur bienfaiteur qu'elle brûle de connaître. Cependant Francœur s'aperçoit que son hôte ne boit qu'à petits coups, tandis qu'à lui seul il a déjà vidé les trois quarts de la bouteille. « Vous n'allez pas, triple escadron !
« lui dit-il gaîment ; et moi, je vais trop. On
« voit bien qu' nous n'avons jamais été mis au
« pas ensemble. — Chacun marche dans ce
« monde à sa manière, répond le vieillard :
« heureux qui peut y laisser une trace utile
« et chérie !.. — Comme celui qui vous en-
« voie, n'est-ce pas ? Je m' doute qu'il est
« d'un nom... — Oh ! d'un nom... rayonnant
« de gloire. — Parbleu ! j' s'rais ben curieux
« d' savoir si j'ai eu l'honneur de servir sous

« ses ordres. — Je ne le crois pas, réplique « le vieillard, avec un sourire qui lui échappe : « non, je ne crois pas que vous ayez obéi... à « ses commandemens. — Ah! j' devine, ré- « pond vivement Francœur; c'est un d' nos « généraux qui s'est illustré dans la cavalerie; « et moi j' n'ai pas quitté les grenadiers d' la « garde... Ah ça, tonnerre de bombes, vous « n' buvez point; est-c' que vous n'aimez pas « l' vin? — Oh! pardonnez-moi : tel que vous « me voyez, je bois tous les matins mon petit « vin blanc... Ça me réconforte l'ame, et je « m'en trouve à merveille. — Je l' crois ben, « nom d'une mitraille! Après l'z-armes, c'est « l' bon vin qui fait l'homme. — Mais j'oublie, « mon brave, en causant avec vous, que le « devoir m'attend. — L' devoir avant tout; « ça, c'est juste... Ah ça, dites bien à votre « maître qu'il n'a pas obligé un ingrat.....— « Il le sait déjà. — Que j' n'oublierai jamais « le service qu'il me rend... et qu' l'année ne « s' passera pas sans que j' m'acquitte avec « lui. — Ne vous pressez pas; il peut atten- « dre. — Ah! si les prières d'une jeune fille,

« ajoute Louise, pouvaient attirer sur lui les « bénédictions du ciel...—Je les lui reporterai, « mademoiselle... et il vous les rendra. —Et « vous m' promettez bien, mil-z-yeux, de me « l' nommer à not' première entrevue ? — « J'en prends l'engagement. — Encore une « poignée d' main ! — De tout mon cœur. — « Au revoir ! — Au revoir ! »

« Tonnerre de dieu ! v'là c' qu'on appelle « d' la vieille roche ! » dit Francœur à sa fille, dès que l'inconnu fut sorti. — « Il a je ne sais « quoi dans le regard, dit Louise, et dans « dans toute sa personne, qui commande l'es- « time, attire la confiance. — C'est dommage « qu'il boive à si petits coups ; ça m' gênait, « moi ; ça paralysait mes mouv'mens... Ah « ça nous v'là-z-en fonds : faut en profiter, « ma fille, pour rétablir nos p'tites affaires et « nous r'mettre en linge. J' sens déjà qu' la « visite de c't honnête homme-là m' regail- « lardit. On dirait un rayon d' soleil qui ra- « nime une vieille plante engourdie. Sous « huit jours je r'tourne à ma salle d'armes ; toi « chez ta marchande lingère ; et dans peu d'

« mois, nous s'rons, j' l'espère, en état d' nous
« acquitter avec c't officier-général qu'il m'est
« impossible de d'viner; car tous ceux qu' j'ai
« connus dans la grande armée, sont capables
« d'un pareil trait. »

Francœur reprit, en effet, ses fonctions de prévôt de salle, où ses anciens élèves le virent reparaître avec joie, et se firent un devoir de lui procurer des leçons particulières d'escrime dans laquelle il s'était acquis une espèce de célébrité. L'exercice acheva de lui rendre ses forces, son agilité; car il était encore vert pour son âge. Sa fille, de son côté, n'eut pas de peine à intéresser vivement la marchande lingère qui lui procurait de l'ouvrage, et lui confia les commandes les plus recherchées; entre autres le trousseau de la fille unique d'un ancien fournisseur, qui épousait le fils aîné d'un duc et pair. Louise, au talent qu'elle avait dans son état, joignait cette honorable réputation de mœurs et de piété filiale qui lui conciliaient tous les cœurs. Elle ne tarda pas à seconder son digne père dans le désir qu'ils éprouvaient l'un et l'autre de

rembourser les quatre cents francs qu'on leur avait prêtés si généreusement; et au bout de cinq à six mois, la somme fut complétée... Mais comment la restituer? L'émissaire de leur discret bienfaiteur n'avait point reparu. Ce fut en vain qu'ils prirent tous les renseignemens possibles, qu'ils interrogèrent les concierges de tous les hôtels des environs, qu'ils suivirent à la trace les vieillards dont la taille et la démarche offraient quelque ressemblance avec celles de l'inconnu qui les avait visités; ils ne purent faire la moindre découverte.

« Il nous avait pourtant bien promis de « r'venir nous voir, disait Francœur. Appa« remment qu'il ne s'imagine pas qu' nous « ayons pu réunir encore la somme en ques« tion.—Peut-être croit-il, ajoute Louise, « que nous ne serons jamais en état de la res« tituer.—Ça m' f'rait rougir de l'avoir re« çue, mille bombes!... Mais non, il a dû « compter sur ma parole, se fier à mon ser« rement d' main... En attendant, ma fille, « gardons soigneusement ces quatre cents

« francs, et n' les regardons que comme un « dépôt sacré, qu' la gêne même la plus pres- « sante ne nous empêch'ra jamais d' respec- « ter. »

Plusieurs mois s'écoulèrent encore : Francœur et sa fille devenus plus à l'aise, par leur travail et leur économie, avaient remonté peu à peu leur petit ménage, et renouvelé les divers objets dont ils s'étaient défaits pour vivre. Louise portait le chapeau de taffetas noir, la robe de marceline et le grand schall de mérinos. Le vieux prévôt s'était fait faire une redingote d'uniforme de l'ancienne garde, avec les deux épaulettes en laine rouge; il s'était régalé d'une pipe à recouvrement en argent, ainsi que d'une tabatière de buis, où le portrait de sa fille était entouré d'un petit cercle d'or; et lorsque dans les grands jours il endossait son ancien uniforme de grenadier de la garde, il portait avec fierté le riche sabre d'honneur qui lui rappelait son plus beau jour, et dont il avait été sur le point de faire le sacrifice. En un mot, le père et la fille recouvraient l'aisance, la sécurité

de l'ame et cette heureuse indépendance qui leur était si chère, et à laquelle ils avaient été long-temps habitués. Une seule chose manquait à leur félicité : c'était de découvrir la main protectrice qui les avait si gracieusement secourus, et de pouvoir s'acquitter. La somme était toujours en réserve ; et déjà Francœur avait formé le projet de la déposer chez un notaire, qu'il chargerait de la restituer à la personne qui se présenterait, soit de son vivant, soit après sa mort, afin de prouver que chez un vrai brave, l'honneur est le premier sentiment qui l'anime ; et que chez un vieux soldat, la reconnaissance est une consigne.

Un mariage fut projeté entre une jeune parente de Francœur et le fils unique d'un limonadier du boulevard Bonne-Nouvelle : jamais union n'avait été mieux assortie, et le jour fut arrêté pour la célébration. La jolie fiancée, fille d'un grenadier de la garde, tombé aux champs de Waterloo, avait choisi l'ancien camarade de son père pour son premier témoin. Le vieux prévôt de salle, vêtu de

son uniforme de sous-officier, qu'il avait fait renouveler à neuf, et paré du sabre que lui avait mérité sa bravoure, s'était rendu de bonne heure chez la mariée, avec sa fille également vêtue à neuf, et dont la figure intéressante était en harmonie avec sa modeste parure. Après un ample déjeûner, auquel fit honneur le prévôt de salle, on se réunit à la municipalité pour y contracter l'acte civil; et de là toute la noce, aussi gaie que nombreuse, se transporte à l'église Bonne-Nouvelle, afin d'y sceller l'acte d'union par la bénédiction du pasteur.

Celui-ci sort en effet de la sacristie; et après avoir au pied de l'autel invoqué l'Être suprême en faveur des nouveaux époux qu'il doit unir, il s'avance modestement vers eux, les salue avec cet intérêt touchant et paternel qui le caractérise, et leur fait une exhortation dont la douce morale pénètre tous les cœurs d'un profond recueillement. Ce n'est point un censeur austère qui fronde amèrement les plaisirs du monde et les doux épanchemens de la jeunesse; c'est un disciple de

saint Vincent-de-Paulé et de Fénélon, qui cherche à porter la conviction dans les ames, par le langage irrésistible de la tolérance et de la vérité. Ses regards toutefois sont particulièrement attachés sur le marié et la mariée, auxquels il recommande de s'aimer, de se soutenir l'un l'autre dans le sentier de la vie, et de ne former pour ainsi dire qu'une ame en deux êtres. Ses paroles bienfaisantes, comme la manne du ciel, sont entendues avec un pieux respect, et mouillent les yeux de tous les assistans... Mais aucun d'eux ne reçoit une aussi vive impression que Francœur. Frappé des traits vénérables du curé Paradis, il reste immobile, les yeux fixes, la bouche béante, et tirant aussitôt sa fille par le bras, il lui dit à demi-voix : « Dis donc, n' « trouves-tu pas que l' pasteur ressemble dia« blement à celui qui nous a s'courus l'hiver « dernier?—Vous avez raison, mon père : « c'est le même âge, la même figure, le même « regard, et surtout le même son de voix. « —Oh! si c'était lui, tonnerre de... » La main de Louise, posée rapidement sur la bou-

che de son père, l'empêche d'achever. Mais son trouble, sa curiosité sont au comble; et bientôt ses soupçons se changent en certitude, lorsque l'officiant, jetant l'eau sainte sur tous les assistans, aperçoit Francœur qu'il reconnaît, et ne peut retenir un sourire de joie secrète et d'un triomphe bien légitime.

« C'est lui! » s'écrie de nouveau le prévôt de salle, près d'escalader la balustrade, pour aller se jeter dans les bras du curé. Mais sa fille le retient en lui disant : « Modérez-vous, « mon père! modérez-vous, de grâce! — Ça « t'est ben facile à dire; est-c' qu'on peut « r'tenir c't élan du cœur!...—Attendez au « moins que la cérémonie religieuse soit ter- « minée. — T'as raison, ma Louise, toujours « raison... mais n' faut pas croire, mille bom- « bes, qu' ça s' pass'ra comme ça. » Francœur se contient le mieux qu'il lui est possible. Arrive le moment de l'offrande : l'officiant, après avoir fait baiser la patène aux nouveaux époux, la présente à chaque assistant. Le vieux grenadier, au lieu d'y déposer ses lèvres, les appuie avec avidité sur les mains bienfaisan-

tes du pasteur, et lui dit d'une voix altérée : « Croyez-vous donc, mil-z-yeux, qu'on n' « vous r'connaît pas?... » Le curé Paradis ne lui répond que par un nouveau sourire ; et, après avoir donné sa bénédiction à tous ceux qui l'environnent, il regagne la sacristie où le suivent les parens et les amis du nouveau couple, pour les signatures d'usage.

On conçoit facilement que Francœur s'abandonne alors à la vive émotion qu'il éprouve. Et, retenant autant qu'il le peut, les expressions énergiques auxquelles sa bouche est accoutumée, il apprend à tout le monde ce qu'avait fait pour lui le vénérable pasteur. « S' déguiser en vieux domestique ! s'écriait- « il en le montrant du doigt ; trinquer avec « moi, comme avec son égal ; écouter sans « broncher mes jurons militaires, et rire de « mes espiégleries d' jeunesse !... Ah l' brave « homme ! dix mille escadrons, l'excellent « homme !... » Il le somme alors de lui nommer le grand personnage qui l'avait chargé de venir à son secours. « Ce fut, si je me le « rappelle bien, répond le vénérable Para-

« dis, ce fut en vidant avec vous une bou-
« teille de vin, que je vous fis cette promesse ;
« eh bien, ce n'est que le verre à la main
« que je puis la remplir. Veuillez me suivre
« à mon appartement avec les jeunes époux,
« leurs parens, leurs témoins; et là je vous
« nommerai celui dont j'eus le bonheur d'ê-
« tre auprès de vous l'émissaire. »

Toute la noce accompagne le pasteur, qui fait distribuer à chaque assistant une rasade d'excellent Bourgogne ; car toujours les bons prêtres aiment le bon vin. Trinquant alors d'une main avec Francœur, et de l'autre lui désignant un très beau Christ copié d'après *Le Brun*, il lui dit : « Voilà mon maître !...
« voilà celui qui m'ordonna d'aller adoucir
« vos maux et prévenir vos besoins !... Vous
« aviez refusé ses secours spirituels, et il a
« bien fallu vous en offrir de temporels.
« Puisse l'offrande qu'il vous a faite par mes
« mains vous convaincre, vous et tous ceux
« qui m'entendent, que l'erreur n'est point un
« crime, mais une privation des jouissances
« inexprimables que nous procure la foi !....

« Vous voyez sur mes traits épanouis le bon-
« heur qu'en ce moment elle me fait éprou-
« ver ; eh bien ! essayez-en, pour être heu-
« reux à votre tour !.... mais si vous voulez
« qu'elle soit vraie et digne du Dieu qui l'ins-
« pire, ne la séparez jamais de la tolérance
« et de la charité ! — Ah ! si tous les pasteurs
« vous ressemblaient, s'écria le père du ma-
« rié, la foi serait plus répandue et la reli-
« gion plus respectée. — C'est ben vrai ça !
« reprend Francœur avec enthousiasme ; mais
« il en est d'aucuns parmi vous qui, tonnerre
« de.... non, non, c'est pour dire mille bom-
« bes !... Tenez, j'n'y tiens plus ; il faut que
« j'vous embrasse. » Il presse aussitôt dans ses bras le vénérable Paradis, dont les uns baisent les mains avec ivresse ; les autres, les vêtemens avec respect. Ceux-ci lui présentent leurs enfans pour les bénir ; ceux-là protestent qu'ils le suivront souvent au pied des autels ; tous, en un mot, ne forment plus qu'un troupeau confiant et soumis entourant son pasteur.

« Ah ça, reprend le vieux prévôt, les

« quatre cents francs qu'vous m'avez prêtés « si généreusement, sont déposés dans l'ar- « moire de Louise depuis trois mois; et sous « une heure j'vous les rapporte. — Je ne sau- « rais les accepter, mon brave : Dieu ne re- « prend jamais ce qu'il a donné. Gardez-les « pour le présent de noce de votre charmante « fille : ses qualités morales doivent, autant « que ses attraits, la faire rechercher en ma- « riage; et je serais bien trompé, si je tar- « dais long-temps à lui donner la bénédiction « nuptiale. » Louise rougit, baissa les yeux : un des jeunes garçons de noce parut en ce moment partager son émotion; et Francœur les devinant sans peine, s'écria de nouveau : « Nous vous r'tenons, cher pasteur; « et j'pense comme vous, ça n's'ra pas long... « Au r'voir, ministre homme de bien, qui « me r'conciliez avec la soutane : tonnerre « de bombes, je n'aurais jamais pu l'croire... « Ah, si nos grands du jour s' font désigner « avec orgueil par le nom d'leurs châteaux et « d'leurs terres, vous leur ressemblez mil-

« z-yeux! car en vous nommant *Paradis*, vous
« portez l' nom du domaine qui doit vous
« appartenir. »

J. N. Bouilly.




TAYLOR INST
OXFORD



LA PAUVRE CLAIRE.

Où va-t-elle, la pauvre Claire, aux champs, à la fontaine? En quelque lieu que ce soit, elle porte dans ses bras cet enfant, qu'à la ressemblance de leurs traits, surtout à la manière dont elle le regarde, on croirait être le sien. C'est celui de son frère chéri, de Gervais, et jamais elle ne s'en sépare; le jour, la nuit, l'enfant est avec elle; son berceau touche le lit de Claire, qui, au moindre cri, à la moindre plainte qu'il fait entendre, se lève attentive, empressée. Elle l'aime comme une mère; mais en l'écoutant répéter qu'elle n'aura jamais d'autre fils, son frère sourit tristement, et sa femme lui jette un regard d'intelligence et de pitié, parce qu'elle ne parle ainsi, la pauvre Claire, que depuis que le fils du riche Philibert a épousé cette étran-

gère, aussi riche que lui : auparavant, elle se plaisait à jaser en riant, comme font les jeunes filles, sur son mariage futur ; mais depuis que le fils de Philibert a épousé la riche étrangère, Claire ne parle plus de son mariage, et répète au contraire que les enfans de son frère seront les siens, qu'elle n'en aura pas d'autres ; et lorsqu'elle passe devant la maison de Philibert, elle redouble ses caresses à son petit neveu, et fixe uniquement sur lui ses yeux pleins de larmes..... Elle n'est pas heureuse, la pauvre Claire ! mais Dieu lui a donné, en retour du bonheur qui lui est refusé, de bons parens qui la chérissent, et un cœur tendre qui se console en aimant encore, même de l'ingratitude de ce qu'elle a aimé.

Madame Tercy.

La Vierge

DE MISSOLONGHI.



Missolonghi n'était plus..... A la suite de l'héroïque phalange qui, sur le penchant de l'Aracynthe, venait de disperser les perfides Albanais, les femmes et les enfans, les malades et les vieillards, épuisés par le besoin et la douleur, se traînaient avec effort. Parmi eux se trouvait la jeune et belle Odaïde, fille de Sadimas, un des chefs valeureux tombés sous les murs de l'immortelle cité..... Jeune vierge vouée aux autels, la profanation des lieux saints, le massacre de tous les siens, les derniers cris de la patrie expirante, remplissaient l'ame d'Odaïde d'horreur et de pitié. Chaque pas que faisait la colonne était marqué par la perte de quelque guerrier

blessé. Beaucoup de femmes aussi succombaient, d'autres ne pouvaient suivre. La fille de Sadimas, la fiancée du Seigneur, était avec elles. Assise au bord d'un chemin devenu un champ de carnage, ne voyant, partout où elle portait ses tristes regards, que des objets de douleur et d'épouvante, en vain des yeux elle cherchait un abri : rien ne s'offrait à sa crainte, que des sujets de craindre plus encore. Tout à coup un nuage de poussière s'éleva du côté de Bochori ; c'était un gros de cavalerie égyptienne se précipitant sur l'arrière-garde qui protégeait les femmes et les enfans dans la retraite. Un combat sanglant s'engagea. Odaïde, protégée par la distance, vit de loin la férocité des Turcs et des Mamelucks. A genoux dans un ravin, elle implorait le Dieu de ses pères, pour obtenir la mort avant de tomber au pouvoir des barbares. Enveloppée dans son voile, se faisant comme un linceul de ses vêtemens, et déjà, en idée, enlevée à la terre, elle n'appuyait plus son courage que sur le noble souvenir des siens. Peu à peu les cris et le tumulte

cessèrent, et l'amour de la vie, si naturel dans un jeune cœur, commençait à reprendre ses droits sur celui de la vierge de Missolonghi. Elle écarte d'une main tremblante son voile et les longues tresses d'ébène qui tombaient en désordre autour de sa tête; elle regarde..... Partout régnait un lugubre silence; elle se lève, et lentement tourne ses pas du côté de Clissova, espérant arriver au monastère de Saint-Siméon. La lune éclairait par intervalles sa marche incertaine. Qu'elle fut cruelle, cette nuit de frayeurs et de défaillances! et cependant combien, aux premiers rayons du jour, Odaïde, l'infortunée Odaïde, regretta ses sombres voiles, qui l'avaient dérobée à d'infames regards! A cent pas du ravin où elle s'était abritée, Odaïde se vit subitement entourée par un détachement de ces vils Numiens qui, après l'horreur des combats, prolongeaient l'effroi du massacre, en parcourant les champs de bataille pour faire l'abominable moisson des têtes chrétiennes.

La fille de Sadimas fut enlevée par eux et conduite au camp du féroce Ibrahim. « O mon

Dieu! disait l'infortunée, tu n'as pas permis qu'une vierge chrétienne mourût au milieu des chrétiens; ne souffre pas qu'elle soit flétrie par les féroces destructeurs de sa patrie, par ceux qui renversent tes temples et profanent tes autels! »

Ibrahim avait dans sa tente un Italien vêtu à l'européenne, et trois chefs de ses hordes barbares, lorsque Odaïde fut amenée devant lui : les fières réponses de la jeune Grecque irritèrent le féroce Musulman; déjà il portait la main à son poignard. Un des chefs, se plaçant entre lui et la captive, osa demander grâce pour elle. Ibrahim sourit, *comme le crime sourit au péché*..... « Elle te plaît, lui dit-il, je te la donne, toi le plus vaillant de mes capitaines, terrible exterminateur des Grecs; je te la donne, cette fille d'un des défenseurs de Missolonghi. Elle est à toi; dispose de ton bien. » Aussitôt Odaïde est conduite au harem de son maître. Là, toutes les séductions entourèrent la jeune captive, et, à la liberté près, rien ne lui était refusé. Mais l'effroi était resté dans son ame. Ses

jours et ses nuits étaient consacrés aux prières et aux larmes. Elle avait inspiré à son nouveau maître l'amour le plus vif, et, usant du pouvoir que donne ce sentiment, Odaïde menaçait de se donner la mort à la première violence dont elle serait l'objet..... Soliman (ainsi se nommait le chef qui l'avait obtenue d'Ibrahim), Soliman promit de respecter la vierge chrétienne, et il tint sa parole....... Jeune encore et d'une figure remarquable, il y avait dans son maintien, dans ses manières, une grâce et une politesse qui contrastaient avec la pesanteur, la brutalité et le commandement despotique des autres Orientaux. Odaïde en fut frappée, et insensiblement son cœur en reçut une impression favorable à son maître. Peu à peu, le séjour d'un lieu de délices où tout était soumis à ses volontés, la présence et les discours passionnés de l'homme qui, pouvant la rendre la plus misérable des femmes, sollicitait doucement la faveur d'un doux regard, amollirent le cœur d'Odaïde et y firent naître, avec la plus dangereuse des illusions, la plus noble des espé-

rances. « Oui, s'écriait souvent la vierge de Missolonghi, oui, Soliman, mon cœur ne peut rester insensible à une ardeur si pure. Mais je veux faire pénétrer dans le tien, avec l'amour, les trésors de ma foi; je veux que ton bras formidable devienne l'appui de nos chrétiens; nous n'avons qu'une même ame, nous n'aurons qu'un même dieu; je consacrerai ta vaillante épée à la défense de la croix, à la gloire de la Grèce!.... » C'était sous l'ombrage parfumé de bosquets de myrtes et de roses, au sein de toutes les richesses du plus beau climat, que la jeune Odaïde se livrait à ces rêves de l'amour.... Un jour le sommeil vint l'y surprendre, et à son réveil elle se vit sans effroi pressée dans les bras de celui dont l'image avait occupé ses heures solitaires; sûre d'être respectée, Odaïde n'opposa que de pudiques refus et de tendres regards aux vœux ardens d'un maître devenu esclave, et qui lui disait : « Odaïde, ma vie dépend de ton amour; te posséder est un bien mille fois au dessus de la faveur d'Ibrahim et des trésors du sultan.... Parle, Odaïde, que dois-je

faire pour t'obtenir de toi même? » Dominée par une inspiration divine, pleine de confiance dans un amour si vrai, Odaïde n'hésita plus à faire l'aveu de ses sentimens à l'heureux Soliman. Prosterné devant elle, il s'écriait de nouveau : « Parle! ordonne! que dois-je faire? — Défendre les chrétiens que tu persécutes; l'époux d'Odaïde doit être leur frère, et c'est sur ce signe révéré de notre salut que je veux recevoir tes sermens, après t'avoir initié à nos saints mystères. — Odaïde, n'achève pas; moi, défendre les Grecs! moi qui le premier enseignai aux Turcs l'art de vaincre les ennemis du Coran! Moi jurer sur cette croix!...... Sais-tu bien qui je suis? » Et debout devant elle, les traits défigurés par une pâleur livide, le corps agité d'horribles convulsions, il regardait avec effroi le signe révéré des chrétiens. Odaïde épouvantée n'osait plus lever sur Soliman ses yeux que la terreur tenait baissés. « Sais-tu bien, reprit Soliman, que j'ai abjuré ma patrie et mon Dieu, que je suis Selves le renégat? — Oh! s'écria Odaïde couvrant son visage de

ses mains, fuis, fuis, infidèle !.... Toi Français ! toi né au milieu d'un peuple de héros, un peu d'or a pu t'armer contre les enfans de la liberté sainte ! C'est contre la croix, c'est contre les chrétiens que tu as reniés, que tu as trafiqué de ton ame et de ton courage. Persécuteur de ma patrie, des hommes de la tienne... ah ! je saurai me punir d'avoir pu supposer quelque vertu à qui les a trahies toutes. »

Odaïde s'élance vers le précipice qui borde le jardin de Soliman ; et là, comme suspendue sur l'abîme, étendant les bras vers son amant épouvanté, elle lui dit : « Fais un seul pas vers moi, et la pointe des rochers du torrent va déchirer le sein d'Odaïde. Soliman-Bey ! Selves le renégat ! ton nom est maudit par tout ce qui reste des malheureux Grecs, et par cette belle France dont les fils combattent dans nos rangs ! Il passera infame et flétri d'âge en âge ; tu tomberas sans gloire, frappé par une épée chrétienne ; ta valeur fera ton opprobre ; tu tomberas, comme tombent les transfuges dans les rangs de l'étranger ! Ah ! continua la belle vierge en versant

des larmes, lorsque vous m'avez sauvée du poignard d'Ibrahim, la voix secrète qui me parlait pour vous était un hommage involontaire au pays qui vous a vu naître.

« Noble France! patrie de héros! le cœur d'Odaïde ne pouvait devenir le prix que d'un fils de la Grèce ou d'un de tes valeureux enfans... Selves, le repentir est une noble vertu; reviens à ton Dieu, reviens à l'honneur : nous ne pouvons vivre l'un pour l'autre; mais fais que je puisse te plaindre, et me pardonner à moi-même de t'avoir aimé. »

A peine Odaïde achevait ces mots, qu'un trait lancé d'une invisible main fend l'air et lui perce le cœur; elle tombe, et ce beau corps, bondissant de rochers en rochers, roule sanglant et déchiré au fond de l'abîme. Le chef farouche du farouche renégat, Ibrahim, instruit de la passion de Soliman pour la jeune Grecque, le faisait épier jusque dans le secret de son harem; et c'est de la main du barbare fils d'Ali qu'était parti le trait fatal. Ibrahim avait besoin de Selves, il le sauva de son désespoir.

« Tu voulais donc me trahir pour une femme! lui dit-il; que le Prophète te pardonne, mais qu'aucune esclave grecque n'entre plus dans ton harem. Tôt ou tard elles te posséderaient, et c'est toi qui dois posséder tes esclaves. » Le renégat écoutait dans un morne silence : agité par de nobles pensées, il allait venger Odaïde et la Grèce..... Mais Ibrahim parla de trésors, de dignités nouvelles, et l'homme qui avait sacrifié son honneur, sa patrie, son Dieu à ces idoles des ames sans vertu, oublia bientôt et ses projets de vengeance et le souvenir de la vierge de Missolonghi[1].

ANONYME.

[1] Le fond de cette anecdote est historique ; Odaïde était fille du général Sadimas, tombé à Missolonghi, et parente de l'évêque Joseph. Cet acte d'atroce despotisme eut lieu aux environs de Dermellista. (*Note de l'auteur.*)

La Découverte
DE MADÈRE.

Le père de ma mère était anglais, patron d'un petit navire qui faisait le commerce entre la France et les trois royaumes.

Un jour, au temps du Roi Édouard III, un jeune gentilhomme vint le prier de se tenir prêt à partir pour le beau pays de France, mais secrètement et de telle manière que nul ne pût savoir, dans le port, pour quel pays il comptait faire voile ; et il resta lui-même à bord du navire, paraissant grandement agité, contemplant avec inquiétude ce qui se passait à terre... Vers le soir de cette journée, qui avait été si mauvaise pour lui, on comprit ce qui lui donnait de si poignantes in-

quiétudes. Une jeune dame merveilleusement belle, et qui paraissait fort agitée également, monta sur le bâtiment, conduite par un valet qui semblait être un gentilhomme, tant il avait belle apparence et bonne façon. Il salua respectueusement la dame, embrassa cordialement le cavalier, lui disant: « Machim, je vous remets ce trésor de beauté; mais si vous ne voulez point que toutes mes peines et mes déguisemens soient inutiles, je vous conseille de faire déployer promptement les voiles... Les cavaliers qui nous poursuivent peut-être maintenant, seront moins prompts que les vents, j'espère. » Et, comme il disait ces paroles, il était aisé de voir à la pâleur de la dame, qu'une grande angoisse allait la tourmentant. Elle s'appuyait toute peureuse sur le bras du cavalier, qui lui disait: « Anna, ma très belle amie, ne vous émouvez pas de craintes, nous allons partir. » Son ami s'éloigna avec mille souhaits de bonheur pour ceux qu'il avait réunis. Aussitôt il supplia mon grand-père de faire mettre toutes les voiles au vent. Mon grand-père était patron et non

pilote ; les passagers paraissaient si empressés de quitter les côtes, qu'on ne lui laissa pas le temps de prendre un maître marinier qui devait les joindre le soir même. Il dit donc : « Dieu soit en aide à ces pauvres enfans! bonne volonté suppléera à l'habileté. Levez l'ancre! » et son ordre ne fut pas plus tôt exécuté que, comme si les malins esprits se fussent emparés du navire, il laboura rondement les flots, filant joyeusement le long des côtes, qui disparurent en un instant ; et à la pointe du jour on espérait voir d'autres côtes : celles du beau pays de France ; mais nulle terre ne paraissait.

Les deux jeunes gens ne s'aperçurent point d'abord qu'on ne voyait que les flots et le ciel ; ils se faisaient un monde à eux seuls, devisant doucement de leurs amours, qui n'avaient été jusqu'alors que peines, et qui, à les entendre s'entreparler, commençaient à devenir bonheur. — « Anna d'Arfet, lui disait quelquefois le jeune homme, je donnerais tous mes jours passés pour cet unique instant. — Machim, lui répondit-elle, notre

bonheur est chose bien peu assurée, puisqu'il tient à ces vents qui nous emportent maintenant; car, plus d'une galère fend les eaux pour nous poursuivre. » Elle lui disait ces mots avec un sourire triste, et lui, répondait joyeusement : « Les belles campagnes fleuries de la France, vont nous recevoir comme ces oiseaux qui vont voletant maintenant dans l'air.

— Hélas ! mon gentilhomme, dit le matelot qui tenait le gouvernail, ce sont oiseaux de près fleuris, il est vrai, mais je crois qu'ils sont égarés comme nous. « A ces tristes mots, tout le monde demeura muet, regardant les flots si loin qu'ils pouvaient s'étendre ; mais le vent continuait à souffler, faisant rouler le navire sur les vagues, sans qu'une main habile sût le diriger; et il alla ainsi plusieurs jours, comme si les démons de l'air l'eussent emporté. La jeune dame souriait quelquefois encore quand elle parlait à son ami, comme pour le rassurer; mais il y avait quelque chose dans son regard, qui aurait fait souhaiter qu'elle vînt à pleurer; pas une larme ne

mouilla ses yeux, et sa voix cependant était comme une voix tremblante de femme en larmes. Ses yeux secs regardaient toujours le ciel et le jeune anglais; puis elle ajoutait, en contemplant la vaste mer qui lui paraissait sans fin, comme elle nous paraît à nous maintenant: — « Croyez-vous qu'une terre veuille jamais me recevoir, Machim, et qu'il y ait miséricorde pour moi, qui n'ai quitté mon père que pour causer mille douleurs aux autres? » Puis, de sa voix si pleine de douceur, elle allait demandant pardon aux matelots d'être la cause de leur malheur, disant qu'elle était une fort grande pécheresse. Ils pleuraient, eux, de l'entendre, tandis qu'elle ne pouvait pleurer; et enfin une voix cria terre! Elle en montra quelque joie, mais une joie silencieuse, et comme les joies de l'agonie qui sont dans un dernier regard. Pour Machim, il s'élança en trois bonds au sommet du mât, afin de s'assurer que ce n'était pas une fausse nouvelle, et il descendit comme enivré, regardant madame Anna toute languissante, et cette terre qui allait lui rendre la santé; mais

elle se contenta de lui dire: — « Béni soit Dieu qui nous a sauvés ! » Comme la brise était fort vive, une île qu'on voyait d'abord sous la forme d'un lointain nuage, se montra bientôt semblable à une grande corbeille de fleurs sortant des eaux. Quand on fut un peu plus près, elle parut merveilleusement gracieuse : c'étaient de belles roches de couleurs, garnies à leur sommet de grands arbres verdoyans; c'étaient de belles collines parées d'herbes et de fleurs, que les vapeurs du ciel et de la terre allaient caressant, en roulant leurs nuages blancs et légers sur ces pics de verdure; au demeurant, tout était roches ou forêts; nulle habitation ne paraissait sur le rivage; seulement quelquefois on aurait cru voir une grande roche percée élevant sa voûte au dessus des flots qui se brisaient en bouillonnant, que quelque vieille abbaye s'élevait autrefois sur le rivage; mais ce n'était qu'une illusion: tout était désert, et l'on ne voyait que des oiseaux s'ébattant sur les eaux ou se perdant dans les forêts.

On descendit sur le rivage, à un endroit

où l'on voit le pic de Nêve élever sa tête chenue au-dessus des autres montagnes qui sont encore si richement boisées. Des rochers d'un rouge foncé ouvraient de toutes parts leurs grandes cavernes au dessus des eaux ; en s'affaissant elles formaient une baie délicieuse, où un ruisseau sortait du milieu des arbres touffus pour se rendre doucement dans la mer. Ce fut dans cet endroit, qui a conservé le nom du voyageur, qu'ils passèrent plusieurs nuits, essayant de ranimer par d'encourageantes paroles, la jeune dame que l'air de la terre fit revivre un instant, comme une pauvre plante baignée de rosée se ranime à la fin du jour. Voilà que pendant la nuit la brise des montagnes souffla, le navire fut emporté loin des côtes sans que les mauvais matelots qui le montaient pussent le retenir ; et quand Anna d'Arfet regarda la mer, on ne voyait déjà plus que les voiles blanches dont le vent semblait se jouer. Elle ne dit qu'un mot : — « Je savais bien, Robert, que tous les malheurs accompagnaient une pécheresse comme moi. » Et nos gens se regardaient bien,

car ils savaient parfaitement que ceux qui étaient sur le bâtiment ne pourraient nullement le manœuvrer.

L'île était fertile, mais bien pauvre de ce qui nourrit les hommes; partout de grands bois fleuris, très beaux à voir, mais un petit champ de blé doré eût mieux valu cent fois. Hélas! cette terre sans culture donna bien assez de fruits pour Anna d'Arfet, qui voulait ne se nourrir que de ses douleurs, et qui vivait d'angoisses, demandant pardon à tout le monde, priant sans cesse, suppliant qu'on priât pour elle. C'était grande pitié de voir cette pauvre jeune dame aux blanches mains, aux blonds cheveux, ressemblant à quelque nymphe divine qui serait venue visiter l'île; mais n'ayant que des feuilles pour lit, une cabane de branchages pour maison et des fruits sauvages pour nourriture, et disant que tout cela était encore trop pour elle, qui avait fait la faute de quitter son père. Et puis, comme si elle eût craint d'affliger le jeune gentilhomme qui avait causé tous ses maux, elle se prenait à sourire, l'appelant son doux

ami, lui disant que cette île était fort belle, et que si elle pouvait vivre, elle y vivrait heureuse; mais quand elle parlait ainsi, m'a dit mon grand-père, ses joues pâlissaient et rougissaient. Elle regardait fixement la mer lointaine, comme si elle eût cherché à l'horizon quelque voile de vaisseau. Une fois elle dit, au moment où le seigneur Machim s'était éloigné un instant :

« Ce sera ici, ici sur cette île déserte..... Personne de ma famille ne le saura!... »

Mon grand-père ne la comprenait pas; il lui demanda ce qu'elle disait: « Rien, rien, répondit-elle, je demande l'oubli pour moi et pour les autres... Oh! si ma mère savait ce que je souffre, et où je suis!.. » Et puis quand le seigneur Machim revint près d'elle, cherchant à réchauffer dans ses mains ses mains glacées :

— Quand vous retournerez en Angleterre, il faudra ne pas parler de cette île, n'en rien dire; que mes misères soient ignorées. Mon père m'a maudite; mais s'il voyait ce rocher, ces grandes forêts désertes, il aurait pitié de

moi... » Et puis, son amour se ranimant, elle se repentait de ce qu'elle avait dit.... « Bien des filles d'Angleterre me porteraient envie... » — « Machim est près de vous. — Que ce soit dans un palais ou dans une île déserte, voilà ce que j'ai voulu; vous choisirez un grand arbre, ce grand arbre couronné maintenant de ses fleurs, pour me déposer sous son ombrage, afin que vous le reconnaissiez quand vous reviendrez. Machim, vous ne me laisserez pas éternellement ici seul, mon ami?

—Vous ne serez pas seule, Anna! » disait d'une voix tremblante, et les lèvres pâles, le jeune homme, qui attachait sur elle ses yeux, comme s'il eût compté toutes les minutes de sa vie, pour savoir ce qui lui restait de temps à vivre à lui-même... La pauvre jeune dame continuait à souffrir, penchant son cou d'hermine sur l'épaule de son ami.

« Il faut, lui dit-elle, que je sois quelque temps seule avec les flots de la mer et les oiseaux du ciel; mais tu reviendras! » Et mon grand-père m'a dit qu'elle n'acheva pas; elle s'était évanouie.... Machim leur faisant signe

de ne pas faire de bruit pour que son sommeil ne fût pas interrompu. Mais à la fin il dit : « Je n'entends plus son souffle ! Anna, tu dors bien long-temps ! » Et mon grand-père ne pouvait jamais répéter ces mots sans que l'on vît tomber de grosses larmes sur sa barbe blanche ; car ces mots, répétés d'abord doucement et puis à grands cris, furent sans réponse. Anna n'était cependant pas morte ; elle revint à elle, mais l'angoisse lui avait ôté la parole.

Le gentilhomme lui disait des mots très doux, mais elle se contentait de sourire, ne pouvant pleurer. Au bout de trois jours, comme il tenait sa main languissante, en regardant son visage qui changeait, devenant d'abord presque violet, puis tout pâle ; elle remua les lèvres comme si elle avait voulu parler. Pas un mot ne sortit de sa bouche.... ce fut son ame qui s'envola ; sa main qui montrait la mer retomba. Un mot d'adieu, elle ne le put dire...

Le seigneur Machim prit alors entre ses bras le corps de sa pauvre amie, l'embrassant

d'une façon fort douloureuse, appelant la Vierge dans son saint paradis, et Jésus pour qu'il eût pitié de lui.

Pendant deux jours il la regarda; pendant deux jours il l'embrassa de mille étreintes angoisseuses, répétant toujours ces mots: « Mon amour orgueilleux l'a tuée! c'est mon amour orgueilleux qui l'a fait mourir; malédiction sur moi! »

Au bout de deux jours, il dit d'une voix tremblante, mais sans larmes: « Que sa dernière volonté soit faite par moi, car dans quelque temps je ne pourrai plus la faire. »

Et le pauvre gentilhomme avait raison; il prit ce corps froid, lui creusa une petite tombe sous cet arbre qu'elle avait regardé quand elle pouvait regarder encore. Il la couvrit de grands feuillages, jusqu'à ce qu'on ne vît plus que sa tête blanche, voilée de ses longs cheveux blonds; il la regarda longtemps encore.... et il dit à voix haute: « Anna d'Arfet, ta volonté est faite, je ferai la mienne aussi... Jetez la terre. »

Sa volonté était de mourir, il la fit au

bout de cinq jours ; mon aïeul l'enterra sous le grand arbre. Il a tant prié avant de mourir, m'a-t-il dit, qu'il a dû rejoindre celle qui était déjà un ange du paradis.

Et eux autres, pauvres matelots, ils construisirent une petite barque, et s'en furent aux côtes de Barbarie, d'où ils revinrent en pays chrétien.

FERDINAND DENIS.



LA VEILLE DE LA BATAILLE

De Castiglione.

Arrivé à Monte-Chiaro vers le milieu du jour, le général en chef fait venir Valette devant lui, l'accable de reproches, et le destitue de son grade devant les troupes, qui semblent elles-mêmes partager la honte d'un combattant de l'armée d'Italie.

Mais cet événement a jeté dans l'ame de Bonaparte des doutes pénibles sur les dispositions de ses soldats. Inquiété sur ses derrières par Quasdanowich, qui peut encore rallier ses forces, prêt à se mesurer de front avec les vieilles et nombreuses phalanges de Wurmser; déjà troublé par un bruit sourd de révolte que l'annonce de ses premiers re-

vers a réveillé dans quelques cités précédemment conquises, il sent tout ce qu'il faut d'énergie et de dévouement à ses soldats pour le suivre dans la lice périlleuse où il les entraîne.

Si les troupes, après tant de combats dont elles ne peuvent encore deviner l'importance, après tant de fatigues dont elles ne peuvent prévoir la fin, sont saisies par le découragement, et sentent s'affaiblir la confiance qu'elles avaient en lui, rien dans son plan n'est plus exécutable, car il a tout calculé, tout mesuré d'après l'exaltation belliqueuse qui, quelques jours avant, régnait encore dans son armée. Pour que cette armée puisse accomplir les desseins audacieux de son chef, ce que l'on nomme courage et persévérance dans les temps ordinaires, ne suffit plus : il lui faut de l'aveuglement et de la témérité.

Afin de s'assurer des dispositions de ce qui l'environne, Bonaparte assemble autour de lui quelques généraux et leur fait part d'un prétendu projet de retraite. Il craint de trop risquer dans les combats qui s'annon-

cent, et de compromettre l'existence de l'armée entière. Peut-être la prudence conseille-t-elle de reprendre définitivement la ligne du Pô, et de s'y borner à la défensive, jusqu'à l'arrivée des renforts qu'il attend des armées de la Vendée et de l'Océan.

Étonné, effrayé d'une semblable confidence, pour la seconde fois Augereau repousse toute idée de retraite. Par les discours les plus véhémens, il cherche à faire revenir Bonaparte d'un semblable projet. Il lui répond de ses troupes, il lui répond du reste de l'armée, et jure la victoire.

Déjà la nouvelle de la retraite se répand parmi les troupes composant la division, et descend de grade en grade, des généraux aux soldats. Les officiers accourent auprès de Bonaparte : « Général, lui disent-ils, vous méfiez-vous de nous et de vous-même? — Savez-vous, mes amis, que vous avez devant vous vingt-cinq mille hommes des vieilles bandes autrichiennes commandées par Wurmser? — Nous les compterons plus tard; venez au milieu de nous, s'écrient-ils tous à la

fois, venez juger par vous-même de l'esprit qui anime nos braves frères d'armes. Ils n'ont démérité ni de vous ni de là patrie. »

Ranimé par ces nobles protestations, le général en chef se rend au camp où les soldats, d'après les ordres d'Augereau, sont déjà rangés en bataille pour être passés en revue. A peine Bonaparte paraît devant eux, que l'étincelle électrique s'est communiquée de rang en rang, aussi rapide que la pensée. Nul ne peut garder cette froide attitude que la discipline exige du soldat dans de semblables occasions. Un vif mouvement d'agitation ébranle toutes ces masses. Mais Bonaparte n'est point venu pour inspecter leurs uniformes et leurs armes; c'est sur leur physionomie expressive qu'il veut lire l'état de l'armée et les chances de l'avenir. Il y voit les marques du désespoir et de l'indignation ; il y recueille avidement toutes les garanties du succès. Ce sont ces hommes enivrés dont il a besoin pour mettre à fin des plans dictés autant par l'audace que par le génie; ce sont ces instrumens terribles que Dieu devait un

jour confier à ses mains puissantes pour briser et reconstruire des trônes.

En un instant l'orage s'annonce, le tumulte redouble, mille cris éclatent à la fois sur toute la ligne, une foule de soldats s'élancent hors des rangs à demi rompus, et apostrophent hautement le général en chef avec tous les signes extérieurs d'une profonde émotion. Un nouveau spectateur tout à coup transporté au milieu de cette scène turbulente, eût cru que, comme devant Dégo, c'était la rébellion en armes qui s'agitait autour du général. Mais cette fois, ce n'était pas du pain qu'ils lui demandaient, mais des combats et de la gloire. *En avant! pas de retraite! Vive la république!* voilà les acclamations qui se faisaient entendre de tous côtés.

L'esprit de Bonaparte avait repris toute sa sécurité; ses doutes avaient cessé; il partageait alors toute la confiance de ses soldats. Il fit un signe de la main, réclama le silence, et ne leur dit que ces mots : « Demain vous verrez la face de l'ennemi. »

X. SAINTINE.

Guirlande de la Laitière.

Coutumes Anglaises.

On célébrait autrefois les fêtes de mai, dans toute l'étendue de l'Europe, avec une magnificence inconnue de nos jours; elles tirent leur origine des *floralia* des païens, jeux en l'honneur de la déesse Flore, qui avaient lieu pendant les quatre derniers jours d'avril et le premier mai. De là cette coutume de cueillir des fleurs et des branches vertes, de parer l'arbre de mai pour danser à l'entour; on choisit une dame ou reine de mai, on salue enfin l'aurore naissante de ce jour par des chants d'allégresse.

La coutume de célébrer le jour de mai, bornée maintenant à la populace, était jadis

observée par les personnes les plus nobles, par les princes eux-mêmes; tous les messieurs de la cour, grands ou petits seigneurs, partaient ce jour-là, de bonne heure, pour cueillir des bouquets et des branches fleuries. Henri VIII prenait aussi part à cette récréation avec la reine et les courtisans. Dans ce mois, les citoyens de Londres, de tous les états, s'assemblaient autour de l'arbre de mai avec un appareil guerrier, des archers, des danseurs, des instrùmens de musique; le jour s'étant ainsi passé en divers amusemens, on donnait vers le soir de petites pièces de comédie, et la fête se terminait par des feux de joie dans tous les quartiers.

Les jeux de mai variaient souvent; cependant le seigneur et la dame que représentaient, dans ces derniers temps, Robin-Hood et sa fidèle Marian[1] étaient toujours des caractères obligés. Ainsi, en 1557, dans une belle fête de mai qu'on donna dans Fench-

[1] Couple fortuné, qui ne sert plus de modèle aux Anglais que le jour de mai.

Street, on remarquait des tambours, des fusils, des piques et neuf preux à cheval. Chacun de ces messieurs faisait son petit discours; on exécutait une danse moresque, dans laquelle figurait un éléphant avec sa tour. La dame et le seigneur de mai fermaient la marche.

La Guirlande de la Laitière a dû prendre naissance de ces jeux. Le premier de mai et les cinq ou six jours suivans, toutes les plus jolies petites laitières de campagne qui fournissent la ville, empruntent une quantité de vaisselle d'argent dont elles construisent une pyramide, ornée de rubans et de fleurs, et qu'elles portent sur la tête en place de leurs seaux de lait; vêtues avec beaucoup d'élégance, elles vont de la sorte en procession chez toutes leurs pratiques, accompagnées d'une cornemuse et d'un violon, et se mettent à danser devant chaque porte, au milieu d'une troupe de jeunes gens attirés par ce spectacle bizarre; tout le monde leur donne une petite pièce de monnaie. « Nous voyons « maintenant, dit le *Spectateur,* la laitière au

« teint fleuri, chargée d'une pyramide d'ar-
« genterie; comme la vieille Tarpéia, elle flé-
« chit sous le poids des précieux ornemens
« dont l'accablent ses bienfaiteurs. »

Cependant on peut croire que le seau de lait servait toujours de base à la pyramide, et que les coupes d'argent y étaient suspendues ensemble avec les rubans, fleurs, etc. Dans les *Cris de Londres*, Kate Smith, ou la joyeuse laitière, danse avec son seau de lait sur la tête.

Aujourd'hui la Guirlande de la Laitière est portée par deux *chair-man* (porteurs de chaises), sur un cheval de bois; elle est ordinairement d'une forme pyramidale et de la hauteur de sept à huit pieds; l'argenterie, les rubans sont arrangés à l'entour : le tout est couronné d'un grand vase. Les laitières marchent en avant, et toutes les fois que l'espoir d'une petite gratification se présente, elles s'arrêtent pour danser en déposant la Guirlande. Leur petite comédie est quelquefois égayée par des chansons de circonstance.

CHARLES-MALO.

UNE PREMIÈRE

Promenade en Mer.

L'HABITUDE de contempler la mer depuis mon enfance, n'a pu diminuer l'enthousiasme qu'elle m'a toujours inspiré. Au charmant aspect qu'offrent les campagnes fleuries, à la divine harmonie de la nature, je préférais une promenade sur la plage, le long des rochers verdâtres et escarpés. Le bruit des vagues, le cri de l'alcyon, la vue lointaine d'un vaisseau, jetaient mon ame dans une rêveric inquiète et douce. En voyant une nacelle fendre rapidement les ondes, j'enviais le sort des rameurs; j'aurais voulu connaître l'impression que laisse en nous la constante mobilité de la plaine liquide. Lorsque

l'ame est avide d'émotions nouvelles, elle est surtout impatiente de goûter celle toujours délicieuse qui naît d'un danger qu'on défie.

Un magnifique yacht anglais était entré dans notre port; la curiosité y conduisit toute la ville; la famille au service de laquelle il se trouvait, nous étant parfaitement connue, on décida que le jour où il mettrait à la voile serait celui qu'on choisirait pour faire une courte promenade en mer. Nous devions le monter jusqu'à la rade; un canot qui le suivait, était destiné à nous ramener au port, lorsque la distance qui nous en aurait éloignés nous eût paru suffisante.

Cette partie de plaisir était pour moi un véritable bonheur. On le traitait d'enfantillage, on riait de l'ardeur avec laquelle je l'attendais; pourtant on ne le diminuait pas... Il y a de la cruauté à vouloir décolorer nos sensations vives et impétueuses. Ne doit-on pas plaindre plutôt l'être froid et raisonnable qui, analysant les jouissances, ignore le charme céleste que leur force fait naître en nous! Il reste sans doute étranger à bien des

peines; mais que de plaisirs lui sont refusés!... Quel don plus admirable que cette susceptibilité d'enthousiasme, qui anime tout à nos yeux, qui embellit la beauté même!... Les esprits égoïstes ou rétrécis, la traitent de folie, d'exagération romanesque; opposant les mots de raison, de bon sens à ceux de sensibilité, d'admiration, ils veulent combattre tout ce qui est grand, par tout ce qui est petit!...

Nous étions au mois de septembre; le ciel était brillant d'éclat et de pureté; une légère brise excitée par les vents du matin, mutinait les flots sans les rendre indociles; ils venaient expirer en murmurant sur le sable, et l'immense océan, éclairé des mille feux du soleil, présentait le sublime spectacle de deux puissances suprêmes réunies; la mer me semble le sceau mystérieux des œuvres de la création; c'est à la fois l'image de l'infini et du néant!...

Enfin l'heure fixée pour le départ arriva; le vent était propice; on leva l'ancre, nous partîmes. Je ne puis décrire l'impression extraordinaire que je ressentis aux premiers

mouvemens du vaisseau ; je croyais que le rivage fuyait devant moi, tandis que c'était moi qui m'éloignais du rivage... Que de fois le bonheur ne nous produisit-il pas cette illusion ! Cependant je ne tardai pas à m'apercevoir que nous avions laissé le port bien loin derrière nous, et que les montagnes qui commençaient à se fondre dans l'horizon, ne nous apparaissaient plus que comme un souvenir de la terre ; l'air était aussi plus vif que sur les côtes ; il faisait fermenter dans ma tête les idées de liberté, d'indépendance, que la vue de la mer manque rarement de réveiller. Je me plaignais seulement de la secousse trop régulière du vaisseau : la sécurité qu'il permettait me déplaisait ; nous étions à quatre lieues du sol, à peine avais-je senti que je l'avais quitté ; mais le pilote qui nous suivait n'avait point trouvé le trajet aussi court ; il nous engagea à terminer notre promenade. Les sabords furent ouverts, chacun prit place dans la nouvelle embarcation : lorsque mon tour d'y descendre arriva, je fus saisie d'une si grande frayeur, que ni les menaces, ni les

prières n'étaient capables de me décider à faire les deux pas qu'on exigeait de moi; la vue de l'abîme me glaçait les sens : je crois que j'aurais préféré le franchir en fermant les yeux, m'exposant ainsi à m'y engloutir, que de prendre en le contemplant les moyens de l'éviter. Honteuse d'une semblable faiblesse, je parvins à la surmonter. On fit agir la rame, et nous retournâmes sur nos pas : ce fut alors que l'idée que je m'étais formée des sensations qu'excite la mer, se trouva entièrement réalisée; le mouvement lent et monotone du vaisseau avait disparu, soumis aux caprices des vagues; une montagne d'eau suivie d'une autre qu'elle semblait vouloir fuir, soulevait notre barque, l'abaissait avec elle, puis l'élevait encore : cette excitation continuelle, la légère frayeur qui quelquefois s'emparait de moi, le charme que je trouvais dans cette frayeur même et l'affranchissement que je sentais des lois de la société, de ses préjugés, de ses injustices, remplissaient mon cœur d'une agitation délicieuse et le faisaient palpiter de plaisir, de ce plaisir pur causé par une jouis-

sance morale, par le sentiment de l'existence, et qui renferme quelque chose de touchant et de solennel.

Cette douce exaltation devait bientôt finir; nous touchions à la terre; j'avais de tous mes vœux retardé ce moment; en la voyant si proche, j'éprouvai quelques regrets; je venais d'être heureuse, et ce genre de bonheur me paraissait d'autant plus précieux, qu'il me semblait tenir à la jeunesse de mon ame et de ma vie, et devoir passer avec elles, puisque je ne le remarquais dans aucune des personnes qui m'accompagnaient. En me rendant compte des nuances qu'il m'avait offertes, je me demandai pourquoi il avait été plus vif dans le canot que dans le beau yacht, où j'avais eu bien moins de sujet de crainte : cette différence désignait à mes yeux celle qui existe entre la vie agitée, où les soucis doublent le prix des éclairs de bonheur qui s'y mêlent, et l'existence monotone et paisible qui présente une absence égale de grands plaisirs et de grandes peines; une disposition malheureuse m'avait toujours fait préférer la

première ; de même, sans hésiter, je donnai mon choix au retour dans la barque.... Et pourtant on s'y mouille, me dis-je, en sentant l'eau pénétrer mes vêtemens..... Ah ! je crains bien que ce mot ne puisse s'appliquer avec autant de justesse à la vie animée, orageuse, qu'au voyage dans la barque !

LÉONA.



VOYAGE

AUX

Ruines du Château Bayard,

EN DAUPHINÉ.

La route de Grenoble à Montmeillan s'étend depuis le village de Gières, le long d'un rideau de collines boisées. Des tiges de sapins nuancent par des teintes plus foncées la couleur uniforme des taillis, au dessus desquels on voit s'élever des groupes verdoyans de mélèzes et de châtaigniers. Des torrens, alimentés par les glaciers des montagnes voisines, se déroulent au travers des bois; parfois ils saisissent aux clairières un rayon de soleil, dont ils renvoient en jets de lumière

un vif reflet à l'œil ébloui ; puis ils viennent, par une pente douce, répandre la fraîcheur et la vie dans la plaine, la fertiliser, et bientôt se perdre dans les eaux de la rivière.

La douceur du climat, l'active végétation du sol, et la beauté des sites peut-être, fixèrent les peuples, dès une haute antiquité, au milieu de ces belles chaînes de montagnes qui embrassent la vallée du Graisivaudan. Ses richesses naturelles en firent souvent l'objet des désirs et des entreprises des nations voisines. De sanglantes mêlées, des combats meurtriers y furent livrés à différentes époques ; mais rarement la victoire couronna les efforts des assaillans.

Ces âges reculés n'ont pas dû s'écouler sans laisser de traces et quelques monumens sur une terre illustrée par de hauts et de nombreux faits d'armes. Il reste, à la vérité, peu de vestiges qui remontent à l'invasion des Gaules. Les guerres continuelles, toutefois, que le Dauphiné eut à soutenir contre la Savoie et la Bourgogne ; celles ensuite, mais plus rares, de religion, ont laissé des traces

historiques, et rendu plus d'un lieu célèbre.

Ces combats sans cesse renaissans, en exigeant de part et d'autre un soin attentif de se défendre, avaient fait sentir le besoin de se mettre à l'abri de toute surprise. Une multitude de châteaux et de forteresses s'élevèrent sur le revers oriental du Dauphiné. Souvent un mamelon se détachait de la suite des côteaux que nous longions, et laissait apparaître sur son sommet une tour solitaire. Le lierre s'attachait à ses ruines, et semblait voiler à l'œil ses créneaux et ses machecoulis. On eût dit la Féodalité, le front ceint d'une couronne murale, se dérobant aux regards et à la curiosité inquiète d'une génération nouvelle. Plus loin, c'était une église isolée, élevant son humble flèche au milieu des tilleuls; son aspect n'apportait rien de désagréable à l'esprit. Ce n'était point là, si l'on m'en permet l'expression, un de ces monumens négatifs qui n'attestent que les passions éteintes des générations qui ne sont plus. Le temple simple et antique des champs ne rappelait que des idées gracieuses; car,

aux époques éloignées où les croyances religieuses avaient encore toute leur ferveur et leur empire, elles s'alliaient d'elles-mêmes à la naïveté des mœurs, et influaient merveilleusement sur la félicité publique. Je ne sais de quel charme elles avaient entouré ces rustiques sanctuaires de la piété de nos aïeux, mais cette nature muette s'animait soudain lorsque ces constructions gothiques de deux ordres différens venaient unir dans l'esprit des souvenances chevaleresques à de pieuses traditions.

Nous n'étions point cependant tellement préoccupés des monumens et des souvenirs du moyen âge, que nous n'arrêtassions volontiers nos regards sur de plus modernes tableaux. De jolis villages, d'agréables maisons d'habitations s'offrent à la vue du milieu de ces pentes de verdure qui s'étendent jusqu'en Savoie. Sur notre gauche, les sinuosités de l'Isère venaient par intervalle toucher à la route qui figure une tangente aux arcs ardoisés et rapides qu'elle décrit. Ses eaux arrosent dans leur cours une plaine fertile,

cultivée avec soin, et qui produit en abondance des céréales, du chanvre, etc.; les vignobles sont plutôt renommés pour leur fécondité que par l'excellence des vins qu'on y recueille.

Avant d'arriver au village de Pontcharat, on découvre de nouvelles ruines sur une élévation qui domine la route : celles-ci sont l'ouvrage des révolutions du temps et des mœurs. Les longues intempéries des saisons ont marqué leur passage sur ces masures désertes. Au milieu de ces débris, des tours s'élèvent seules dans les airs, et témoignent au voyageur que le souvenir des héros peut être dédaigné par un âge, mais que quelque chose d'eux survit à jamais à l'impiété d'une génération, comme un enseignement immortel transmis à la postérité.

Le château Bayard porte dans ses restes une empreinte singulière de grandeur; il est défendu, au couchant et au nord, par une ligne de hauts murs qui s'élèvent en talus, et décrivent l'enceinte d'un spacieux terre-plein.

Une terrasse nouvelle et plus étendue

s'avance au dessous de cette première esplanade, et communique avec la cour supérieure et le château par une porte de secours unie à un conduit souterrain. Cette grande levée était occupée par les jardins.

On arrive dans la cour d'honneur par une sorte de poterne gothique flanquée de deux tourelles ; dans l'une était la chapelle; l'autre était destinée au colombier. L'arceau du portail est surmonté d'un fronton ; sur la corniche l'on remarquait autrefois deux lions qui probablement servaient de support à l'écusson armorié des Terrails. Les chambranles étaient décorés de colonnes toscanes à tambours désunis et d'assez mauvais goût; un seul demeuré debout, a résisté aux atteintes du temps et de l'homme.

Les bâtimens s'étendent de l'est à l'ouest sur un carré long, dont l'irrégularité indiquerait une construction entreprise et accrue à différentes époques. Le style de l'architecture et la tradition en font remonter l'origine au delà du douzième siècle. Il n'existe plus aujourd'hui que quelques grands murs, mais

ce qui reste suffirait pour donner une idée de ce qui a été.

On rencontre d'abord les écuries, qui étaient très vastes et dont les voûtes se sont affaissées; un vestibule, la cuisine où l'on remarque un large foyer. Le manteau de la cheminée décrivait une forte saillie dans la salle, et reposait sur deux colonnes de granit. C'est à l'entour que, dans la simplicité de leurs mœurs, venaient se réunir les gentilshommes et les gens du château. C'était sur ce même pavé, dont les dalles tombaient en poussière, que les Terrails devisaient de chevalerie et d'amour, au retour de leurs chasses lointaines ou des guerres d'Italie. L'âtre prolongé pouvait aisément rassembler une nombreuse assistance. Trois autres galeries très vastes ou corps de logis complètent ce rez-de-chaussée. Le dernier, à l'ouest, est entièrement détruit. A l'un des angles, l'on voit seulement un donjon qui élève encore très haut ses cimes démantelées.

Une tour carrée sort de la ligne de construction, et s'avance dans la cour; elle avait

plusieurs étages, le premier seul est resté. La tourelle où se trouvait un escalier spiral est écroulée, et l'on ne peut arriver qu'à l'aide d'une échelle à cette partie du bâtiment. C'est dans cette petite salle que le chevalier Pierre Bayard du Terrail reçut le jour d'Hélène des Allemands. Cet appartement est éclairé par une fenêtre dont la vue s'étend sur la cour du château. L'on se rappelle avec recueillement les touchantes exhortations que la mère du jeune page lui adressa de ce balcon, lorsque, déjà monté à cheval, il prenait congé d'elle pour se rendre à la cour de Savoie, et faire les premiers pas dans la carrière qu'il a depuis illustrée. Les prodiges de vaillance, les généreuses abnégations de soi-même, tous les dévouemens qui font l'histoire de sa vie se succèdent, se pressent dans le souvenir; l'on s'associe au concert de louanges et d'admiration dont il fut l'objet, et que lui seul ignora. François Ier n'était que l'interprète de son siècle, lorsque, sur le champ de bataille à Marignan, entre tant d'illustres gentilshommes, il distingua Bayard pour lui

donner un éclatant témoignage de son estime. Ce prince, qui rappelle l'un des poétiques caractères tracés par le Tasse, voulut être armé chevalier avec l'épée qui venait de le rendre victorieux : déjà il l'avait récompensé en roi; ici c'était l'hommage d'un frère d'armes. Plus tard, à Pavie, François lui donna un dernier éloge par ses regrets. Le chevalier était mort séparé des siens, et loin du foyer de ses pères. Une cheminée en stuc a été conservée dans la salle que nous visitions. Quelques inscriptions, peu remarquables, mais qui du moins attestent d'honorables sentimens, des noms militaires et français, en composent le simple ornement. Au dessous, des souterrains longs et étroits s'étendent sous les arcs des fondemens et des casemates.

De la plate-forme on jouit d'une vue qu'il est impossible de décrire. A l'est, ce sont les montagnes qui s'abaissent et se multiplient sous l'horizon de la Savoie. L'on distingue sur les premiers plans les restes de la tour d'Avalon, que l'on prétend bâtie par les Sarrasins. Bayard fit l'acquisition, au prix de

quatre mille livres, d'une terre qui en dépendait, pour joindre aux priviléges de sa châtellenie, un droit de justice qui y était attaché. La noble libéralité que le chevalier apportait aux camps ne lui avait pas permis d'augmenter davantage le patrimoine de ses pères.

La vue à l'occident s'égare avec le cours de l'Isère s'écoulant en replis au travers de la vallée, et se perdant dans les masses de verdure du lointain.

En face, et sur la rive opposée, on aperçoit le fort Barreau, ses bastions gazonnés et les dehors du château qui, suivant la pente du terrain, montrent à découvert des courtines ombragées d'arbres et les places d'armes du chemin extérieur. Cette perspective semble mettre en opposition l'ancien et le nouvel art militaire; mais le nom seul de Bayard est presque une séduction dans un parallèle. De hautes montagnes taillées à pic bornent la vue au delà par leurs sauvages aspects, et semblent l'inviter à revenir sur ces admirables paysages. Que de fois, au matin de sa

vie, prolongeant son regard sur cette vallée si belle, Bayard avait dû livrer son ame à de douces rêveries, à de nobles illusions! Le lointain indécis qu'éclairaient les derniers feux du jour, peut-être se découvrait-il à lui comme la carrière idéale qu'il devait fournir avec tant d'éclat, qu'il devait terminer avec tant d'honneur! Sans doute à cet âge il était en lui un germe héroïque, et quelque pressentiment de gloire venait déjà se révéler à sa jeune imagination. Le soleil, selon l'expression d'un écrivain moderne, se balançait alors dans des flots de lumière et de pourpre aux portes de l'Occident, ou, pour dire plus simplement, il allait disparaître derrière les monts, et ne projetait plus que des rayons affaiblis qui coloraient d'une réverbération rougeâtre des lambris mutilés, de sombres ogives et des fresques à demi-effacées. Un vent d'ouest s'élevait vers le soir et laissait entendre par momens la plainte d'une girouette abandonnée. Déjà la nuit s'approchait. Nous nous éloignâmes à regret de ce palais tombé de la chevalerie. Elle-même n'avait pu long-

temps survivre à ce guerrier que l'ennemi avait reconnu sans peur, et auquel l'histoire n'a point su faire de reproche. Un villageois revenait des champs, et suivait la même voie; il s'en allait, assis sur une voiture rustique, s'abandonnant avec une sorte d'incurie à l'allure de son pesant attelage. Il sifflait en traversant ces débris, insouciant de la terre qu'il foulait. Parfois il semblait se réveiller pour aiguillonner ses bœufs, et ensuite il reprenait en chantant de naïves stances dont il prolongeait le son final répété par ces vieux échos. C'était, je crois, un ancien lai ou quelque féodale ballade que Bayard, peut-être, avait aussi entendue; mais Bayard et ses hauts-faits n'étaient point connus de cet arrière-tenancier des Terrails, ou ce nom illustre n'avait sans doute jamais représenté à son esprit que le propriétaire d'un château croulé. Aujourd'hui, plus que jamais, il semble que l'on devrait rendre à nos anciennes illustrations l'éclat et l'espèce de culte dont elles ont besoin pour fortifier notre esprit national, pour nous rapatrier avec ces vieux âges de la monar-

chie, qui sont aussi nos temps héroïques. Mais l'on ne sait dire de quelle impression l'ame est atteinte, lorsque l'on reconnaît que tout ce qu'il y a de beau et de grand dans notre histoire, s'efface si rapidement du souvenir, échappe si promptement à nos traditions populaires, qu'il soit assez de deux ou trois siècles pour que déjà le nom d'un héros soit inconnu au lieu même de sa naissance. Si l'on est affecté d'un sentiment pénible à la vue du délaissement dans lequel on oublie cette habitation des Terrails, du moins il est consolant de penser que nos annales, mieux encore que les tardives statues élevées au chevalier, doivent à jamais perpétuer sa mémoire.

A. DE ***.





Les Petits Pêcheurs

ISLANDAIS.

Presqu'aux confins de la mer du nord, non loin du Groënland, est une grande île qu'on appelle Islande; son aspect est si merveilleux que souvent le voyageur crédule la prend pour le séjour des fées et des esprits. On n'y voit pas comme dans nos riantes contrées de verts bosquets peuplés d'oiseaux harmonieux, des bois dont l'ombre voluptueuse cache les nids et les amours du rossignol et de la fauvette ; et des sources jaillissantes où le voyageur vient se désaltérer; mais des monts volcaniques dont les uns sont couverts de neige, et les autres vomissent par intervalles des torrens de flamme, de soufre et de fumée. Au nombre de ces derniers est l'Hécla, si fameux

par ses terribles irruptions et dont les feux courent, à travers les entrailles de la terre, alimenter en Sicile les fournaises de l'Etna. Du cratère de ce volcan, descend une lave enflammée qui, partout où elle se promène, dévore la végétation; d'immenses monceaux de glace se précipitant du pôle, viennent heurter contre cette île, et, s'accumulant les uns sur les autres, forment ces vastes glaciers qui étonnent l'imagination. Ici l'on voit cette grotte de Fingal, œuvre magique de la nature qui s'est pluc à la décorer de ces milliers de colonnes de basalte, dont l'esprit humain cherche vainement à concevoir la symétrique égalité. Là se trouve aussi ce Geitland que ses masses de glace ont rendu si fameux, qui par sa merveilleuse construction surpasse en hauteur les autres montagnes, et fait croire qu'il renferme en son sein une prairie délicieuse qu'habitent des êtres inconnus. Souvent des aurores boréales illuminent les froides nuits de l'Islande, et jettent les teintes de l'arc-en-ciel sur les rochers vitrifiés qui couvrent cette île, et font jouer, comme les cristaux d'un

lustre, les franges de stalactites qui pendent des toits de lichen de ses petites maisons.

Sur cette terre de merveilles, dans la ville de Bessestedr, battue par les flots, était jadis la cabane d'un pêcheur, nommé Schonning. Susannah, sa femme, et Franck et Ellick, ses fils, attendaient avec impatience son retour; car il avait été avec d'autres pêcheurs sur les côtes du Groënland à la pêche de la baleine, et l'on touchait à l'époque où il devait revenir. Sa femme, voulant donc en repos tout préparer pour recevoir convenablement son mari, envoya ses enfans jouer sur le rivage. — « Qu'allons-nous faire? dit Franck « à son frère.—En vérité, je n'en sais rien.— « Veux-tu chercher dans le sable des coquil- « lages? — Oh! non. — Eh bien, courons « là-bas, entre ces deux rochers : la terre y « est humide, en la creusant un peu nous y « pourrons trouver quelques morceaux de « suturbrand [1]. — Oh! ma foi, non; nous y « avons encore été hier. — Eh bien donc,

[1] Suturbrand, bois qui s'est durci sans être parvenu au degré de pétrification : on le trouve enfoui dans la terre.

« que veux-tu faire? — Je ne sais. — Si « nous travaillions à nos petits vaisseaux? — « Ah! pour le coup, tu as raison; c'est une « bonne idée. » Et voilà nos deux jeunes enfans à l'ouvrage, et vaisseaux et chaloupes étalés sur le sable. « Je voudrais bien, dit le « plus jeune de nos petits constructeurs, pou- « voir faire un grand vaisseau avec de hauts « mâts et de belles voiles pour aller au devant « de notre père, lorsqu'il revient de ses voya- « ges. — Moi de même, répondit Ellick; « mais je voudrais aussi qu'il pût me porter « dans ces beaux pays dont M. Humphrey « parlait si souvent l'an passé, lorsqu'il est « venu visiter notre île. — Oh! c'est trop « loin; il faudrait être bien long-temps ab- « sent de notre cabane. — Qu'importe! Te « rappelles-tu qu'il nous disait qu'on y voit « des fleurs de toutes les couleurs; de hauts « arbres couverts d'un épais feuillage, si large, « si large, qu'on peut se promener dessous à « l'abri du soleil. Que je voudrais voir cela! — « Fi donc, Elrick! et notre pauvre mère, tu « ne songes donc pas que ton absence la fe-

» rait pleurer. — Ah! oui;... n'en parlons
« donc plus... Tiens,... c'est ici qu'il faut
« placer tes mâts... puis tu attacheras tes voi-
« les ainsi que je l'ai fait à mon petit vais-
« seau... Regarde, comme il repose avec
« grâce sur sa quille! Que sa voile est légère!
« et sa proue, elle fendrait bien l'onde. Oh!
« je suis sûr que si j'avais tout ce qu'il me
« faut, je serais capable de construire un
« grand vaisseau qui pourrait me porter jus-
« que dans le pays de M. Humphrey. —
« Encore ton M. Humphrey! Pourquoi donc
« parles-tu toujours de la même chose? —
« Parce que je voudrais ne pas toujours rester
« ici, et ne plus voir ces morceaux de monta-
« gnes qui se détachent et viennent écraser
« nos maisons. Je n'aime pas non plus ce
« Strœvar-Eldous[1] qui, comme une torche al-
« lumée, suit nos pas lorsqu'avec mon père
« nous traversons au soir la prairie. Je veux
« aller dans un autre pays où la terre ne
« tremble pas sous les pieds, et où l'on

[1] Strœvar-Eldous, espèce de feu-follet qui suit les personnes qui se promènent dans les campagnes d'Islande.

« ne craigne pas à tout moment d'y être en-
« glouti. — Méchant! » dit le petit Franck, en sanglottant et en laissant tomber sa chaloupe dans le baquet plein d'eau qui était devant lui, et qui était l'océan sur lequel il se proposait de la lancer. « Tu veux aussi me
« faire de la peine... tu veux me laisser tout
« seul... Ah! si tu nous quittais, que j'aurais
« de chagrin!... que je serais malheureux!—
« Ne pleure pas! » reprit avec vivacité et en l'embrassant, son frère qui cherchait à le calmer par ses caresses. « Ne pleure donc pas...
« va, console-toi... ce n'est pas vrai... je ne
« veux pas m'en aller... je resterai toujours
« avec toi... Allons donc, ne pense donc plus
« à cela, et continuons notre besogne... Je
« t'assure que je ne m'en irai pas » Le crédule enfant, regardant son frère avec le sourire de l'innocence, et comme s'il lui disait : « Est-ce bien la vérité? » essuya ses larmes qui roulaient encore dans ses yeux; puis tous deux se remirent gaîment à leur travail. Pour cette fois il ne fut plus question de M. Humphrey, et l'idée de l'éloignement du pays de

ce capitaine ne vint plus assiéger la sensibilité du pauvre Franck. Il y avait déjà long-temps que ces deux enfans semblaient ne s'occuper que du soin de leur construction, quand ils furent interrompus par Susannah. Elle avait aperçu au loin en mer un bâtiment pêcheur qui cinglait de leur côté, et qu'elle croyait être celui sur lequel était parti son époux; pleine de cette pensée, elle accourait sur le rivage où peu d'instans la convainquirent qu'elle ne s'était pas trompée, car un bon vent favorisait le retour du bâtiment, dont les voiles déployées ainsi que les aîles d'un oiseau qui fend les nues, accéléraient tellement la rapidité de sa course, qu'il fut bientôt possible de distinguer ceux qui le montaient : « Dieu soit loué, mes enfans, s'écria-t-elle, « voici votre père. » Et elle agite un mouchoir pour répondre aux signaux que lui fait son mari, qui se tient debout sur le tillac du vaisseau que la vague roulante vient bientôt apporter sur le rivage. Soudain l'ancre est jeté, Schonning s'élance à terre, et reçoit dans ses bras sa femme et ses enfans. Heureux

moment, qui fut pour lui la récompense des fatigues qu'il avait souffertes et des dangers qui l'avaient menacé. De retour dans sa cabane, selon l'usage des voyageurs, il s'empressa de raconter de point en point à sa petite famille tout ce qui lui était advenu. Susannah écoutait son récit avec le plus vif intérêt, et Franck était tout oreille; mais pour Ellick, c'était bien différent : il avait si souvent entendu de semblables récits, qu'il soupirait après de nouvelles aventures qui lui peignissent d'autres objets et d'autres lieux. Embrasser l'état de son père, se condamner, ainsi que lui, à vivre au milieu de glaces et de volcans, lui semblait chose insupportable. Plus il avançait dans la vie, plus il désirait s'éloigner du berceau de son enfance; mais croyant ne jamais pouvoir y parvenir, une sombre mélancolie s'empara de son cœur; seul, il errait des jours entiers sur le rivage, et ses parens, qu'affligeait sa tristesse, désespéraient de le rendre au bonheur, quand le ciel, touché de leurs peines, renvoya à Bessestedr le capitaine Humphrey; aussitôt un

rayon d'espérance vint briller sur le front du jeune homme. Quelques jours après, le vaisseau d'Humphrey, retournant dans de moins froides contrées, comptait Ellick au nombre de ses passagers; et ses parens n'en eurent depuis aucune nouvelle. On dit pourtant, qu'après de longues années, un jour de fête, que le vieux Schonning était assis sur le bord de la mer, entre sa femme et son second fils, et s'entretenait avec eux du sort de leur cher Ellick, qu'ils croyaient perdu pour toujours, le vieillard vit encore aborder le vaisseau d'Humphrey. A cette vue, son cœur battit avec violence; les yeux affaiblis de Susannah se remplirent de larmes, et les regards de Franck se fixèrent sur le capitaine que la chaloupe apportait à terre. Ce n'était plus Humphrey; mais un homme moins âgé, plus robuste, et dont la figure était brûlée par le soleil. Lorsqu'il fut descendu de la chaloupe, il s'arrêta, et, immobile, regarda le groupe qui était devant lui, comme s'il eût cherché à reconnaître les traits des personnes qui le composaient; puis, se précipitant vers eux,

l'instant d'après il les pressait sur son cœur. Ce capitaine était Ellick qui, après maint et maint voyage, avait été aux grandes Indes, où, protégé par Humphrey, il avait fait fortune. Vainement il supplia sa famille de venir partager avec lui ses richesses dans la belle Italie; jamais ses parens ne purent consentir à quitter le sol de leurs aïeux; et le ciel d'airain qui couvre l'Islande les vit naître et mourir sur cette terre de glace.

Madame S. Denne-Baron.



La Vision d'Almet.

Le dervis Almet, qui était chargé de veiller à la lampe sacrée sur le sépulcre du prophète, achevait un jour de faire sa prière du matin, devant la porte du temple, le corps tourné vers l'Orient, et le front contre terre; il vit devant lui, en se relevant, un homme environné d'un nombreux et magnifique cortége, qui le regardait attentivement, avec un air de satisfaction mêlé de tristesse. Il paraissait vouloir lui parler et craindre de lui faire de la peine. Le dervis, après un court silence, s'avança, et l'ayant salué avec cette dignité calme que donne à l'humilité le sentiment de l'indépendance, il le pria de lui faire connaître ce qu'il voulait.

« Almet, dit l'étranger, tu vois devant toi un homme que la main de la prospérité a accablé de malheurs : tout ce que j'ai souhaité comme un moyen de bonheur, je le possède. Mais je ne suis pas encore heureux, et c'est ce qui me met au désespoir. Je gémis de la rapidité du temps, parce qu'il s'écoule pour moi sans plaisirs; et comme je n'attends rien de l'avenir que les vanités du passé, je ne désire pas que l'avenir arrive. Néanmoins je tremble qu'il ne me soit ravi; et mon cœur est déchiré quand je prévois le moment où l'éternité se refermera sur le vide de ma vie, comme les mers sur un navire, sans laisser de traces plus durables de mon existence que le sillon que forment les ondes en se réunissant. Si, dans les trésors de ta sagesse, tu connais un précepte pour obtenir le bonheur, fais-le moi connaître. C'est dans cet espoir que je suis venu; espoir que je crains encore de voir déçu comme par le passé. » — Almet écoutait, avec l'air de l'étonnement et de la pitié, ces plaintes d'un être en qui la raison n'existait que comme un signe de son immor-

talité. Mais son extérieur reprit bientôt sa sérénité ordinaire, et élevant ses bras au ciel : « Étranger, dit-il, la science que j'ai reçue du prophète, je vais te la communiquer :

« Un jour, seul et pensif, j'étais assis sous le portique du temple ; mes yeux erraient sur la multitude qui se répandait devant moi, et en remarquant la préoccupation et l'inquiétude qui se laissaient voir sur le visage de chacun, je me mis à réfléchir sur notre condition. Pauvres mortels! dis-je, pourquoi êtes-vous si occupés? est-ce pour vous procurer le bonheur? Mais combien y en a-t-il qui en jouissent? Les tissus de l'Égypte et de la Perse donnent-ils, à ceux qui les portent, un bonheur égal aux souffrances des esclaves que je vois là-bas conduire les chameaux qui en sont chargés? La beauté et la finesse des vêtemens sont-elles regardées avec délices par ceux à qui l'habitude les a rendues familières? ou bien le pouvoir d'un habit peut-il rendre insensibles aux peines ceux qui consacrent leur vie à traverser les déserts, ces

plaines stériles d'une épouvantable uniformité, et qui n'ont que l'horizon pour limites; où ni le changement des perspectives, ni la variété des images ne viennent soulager le voyageur du sentiment de la fatigue et du danger, de la crainte des tourbillons qui, à chaque instant, peuvent l'ensevelir sous les sables, de la soif que le riche voudrait pouvoir étancher au prix de la moitié de sa fortune! et ceux-là sur qui des diamans héréditaires étincellent d'un éclat éblouissant, regagnent-ils, en les possédant, tout ce qu'ont perdu les malheureux qui vont les chercher au fond des mines; qui vivent privés de tous les dons communs de la nature; pour qui sont inconnus jusqu'aux changemens du jour et de la nuit; qui gémissent dans une éternelle obscurité, et dont la vie est une triste alternative d'insensibilité et de travail? Ah! si le bonheur de ceux qui possèdent les biens n'est pas en proportion avec le malheur de ceux qui les leur donnent, combien la vie de l'homme n'est qu'un vain songe! et s'il y a réellement une si grande différence dans la

valeur de l'existence, comment absoudre de partialité la main qui l'a établie?

« Pendant que mes pensées se multipliaient ainsi, et que mon cœur battait avec violence, je me sentis tout à coup saisi par une influence céleste. Les rues de la Mecque et la foule disparurent. Je me trouvai assis sur le penchant d'une montagne, et j'aperçus à ma droite un ange, que je reconnus être Azoran, le ministre du reproche. A sa vue, je fus effrayé; je baissai mes yeux vers la terre, et j'allais conjurer son courroux lorsqu'il m'ordonna le silence. — Almet, me dit-il, tu as consacré ta vie à la méditation, afin de pouvoir par tes avis retirer l'ignorance du labyrinthe de l'erreur, et détourner la présomption du précipice du crime; mais tu as lu le livre de la nature sans le comprendre : il est encore ouvert devant toi; jettes-y les yeux, examine et sois sage.

« Je regardai, et je vis un enclos aussi beau que le jardin du paradis, mais d'une petite étendue. Au milieu était une verte pelouse; au bout un désert aride; au delà une

obscurité impénétrable. La pelouse était ombragée par des arbres de toute espèce entièrement couverts de fleurs et de fruits; des oiseaux sans nombre chantaient sur les branches; le gazon était émaillé de fleurs; d'un côté coulait un ruisseau limpide qu'on entendait murmurer sur le sable d'or qui brillait au fond de son lit; de l'autre étaient des promenades, des berceaux, des grottes, des cascades, qui diversifiaient la scène à l'infini, mais sans en cacher les limites.

« Pendant que je considérais avec un transport de délices et d'admiration ce lieu enchanteur, j'aperçus un homme qui se promenait d'un air pensif et rêveur. Ses yeux étaient fixés à terre, et ses bras croisés sur sa poitrine; quelquefois il marchait rapidement, comme si une pensée soudaine était venue le saisir; sa contenance exprimait l'inquiétude et la terreur. Il regarda autour de lui en soupirant, et ayant considéré un instant le désert qui s'ouvrait devant lui, il parut vouloir s'arrêter, mais être toujours poussé en avant par une puissance invisible;

ses traits néanmoins reprirent bientôt leur mélancolie calme, ses yeux se fixèrent encore sur la terre, et il continua de marcher avec une répugnance apparente, mais sans émotion. Je fus frappé de cet extérieur de tristesse, et me tournant vers l'ange j'allais lui demander ce qui pouvait rendre si malheureux un être entouré de tous les objets qui pouvaient satisfaire ses sens; mais il prévint ma demande. — Le livre de la nature, dit-il, est ouvert devant toi; jettes-y les yeux; examine et sois sage. — Je regardai, et je vis une vallée entre deux montagnes nues et escarpées. Sur la terre, on ne voyait aucune verdure, et les montagnes ne fournissaient aucune ombre; le soleil dardait des feux verticaux, toutes les fontaines étaient desséchées. Mais cette vallée se terminait par une contrée fertile et agréable, couverte de bois et ornée de nombreux bâtimens. En reportant mes yeux sur la vallée, j'y vis un homme maigre à la vérité et nu, mais dispos et actif. Ses yeux étaient fixés sur la belle contrée qui était devant lui; il voulait y parvenir,

mais il paraissait retenu, de même que le premier paraissait poussé par une secrète influence. Quelquefois, à la vérité, j'apercevais une expression soudaine de douleur sur ses traits rembrunis, et, les pieds déchirés par les aspérités du chemin, il semblait succomber à la fatigue ;mais il reprenait bientôt sa vigueur, et avançait sans laisser échapper un murmure.

« Je me tournai vers l'ange, impatient de lui demander quelle secrète source de bonheur le mettait dans un état si différent de celui auquel je me serais attendu; mais il prévint encore ma demande : — Almet, me dit-il, rappelle-toi ce que tu as vu, et que ceci reste gravé dans ton cœur. Souviens-toi, Almet, que le monde où tu te trouves n'est qu'une route pour se rendre à une autre, et que le bonheur dépend non pas de la route, mais du but auquel on tend. La valeur de cette période de ton existence est détèrminée par l'espérance et par la crainte. Le malheureux qui aurait voulu traîner sa vie dans ce jardin dont il apercevait avec terreur les limites au-

tour de lui, était privé de plaisir parce qu'il était privé d'espérance, et qu'il était continuellement tourmenté de la crainte de perdre ce dont il ne jouissait pas. Les chants des oiseaux avaient si souvent frappé son oreille qu'il ne les entendait plus, et les fleurs lui avaient si souvent étalé leurs couleurs à leur renaissance, qu'il ne voyait plus leur beauté; la rivière coulait sans qu'il s'en aperçût, et il craignait cependant d'ôter les yeux de dessus toutes ces choses, pour ne pas voir le désert qui les terminait. Celui au contraire qui supportait tant de fatigues dans la vallée était heureux, parce qu'il regardait devant lui avec l'espérance. Ainsi, pour l'habitant de cette terre, que la route qu'il parcourt soit parsemée de fleurs ou d'épines, ce ne doit être qu'un bien court instant, s'il pense qu'il approche de ces régions en comparaison desquelles les fleurs et les épines de ce lieu d'exil perdent leur différence et sont entièrement impuissantes à donner du plaisir ou de la peine. Qu'est-ce donc que cette éternelle sagesse qu'on dit inégalement parta-

gée?... Ce qui peut rendre les hommes heureux dans toutes les conditions, et sans quoi toutes les conditions peuvent être malheureuses, est acquis par la vertu, et la vertu est possible à tout le monde. Souviens-toi, Almet, de la vision que tu as eue, et que mes paroles restent gravées dans ton cœur, afin que tu puisses conduire au bonheur ceux qui s'égarent et justifier Dieu devant les hommes.

« Pendant que la voix d'Azoran retentissait encore à mes oreilles, tout ce que j'avais vu disparut de devant mes yeux, et je me retrouvai assis sous le portique du temple. Le soleil était couché, la multitude s'était retirée pour aller prendre du repos, et le silence solennel de minuit concourait avec la solution de mes doutes à compléter la tranquillité de mon esprit.

« Telle fut, mon fils, la vision que le prophète daigna m'envoyer, non-seulement pour moi, mais pour toi encore. Tu as placé ton bonheur dans les choses du monde, et c'est pour cela que ton espoir est trompé. Que cette instruction ne soit pas perdue. Vas, et

que tes troupeaux habillent celui qui est nu, que ta table nourrisse celui qui a faim; délivre le pauvre de l'oppression, et que tes discours la combattent; alors tu te réjouiras dans l'espoir, et tu regarderas devant toi la fin de ta vie comme le couronnement de ton bonheur. »

Almet, qui avait au fond du cœur une dévotion aussi fervente que sur les lèvres, retourna dans le temple, et l'étranger partit en paix.

Louis Crivelli.



Derniers Momens
DE
NAPOLÉON.



Les derniers jours de Napoléon furent aussi grands que les plus glorieuses époques de sa vie. Trop certain de sa mort, il souriait de pitié, ou plutôt de compassion, à ceux qui cherchaient à combattre en lui cette idée. « Pouvez-vous joindre cela ? dit-il à M. Munckhouse, officier anglais, après avoir coupé en deux les cordons de la sonnette de son lit : aucun remède ne peut me guérir, mais ma mort sera un baume salutaire pour nos ennemis. J'aurais désiré revoir ma femme et mon fils ; mais que la volonté de Dieu soit faite ? » Puis, avec une attitude digne de Socrate, il

ajouta : « Il n'y a rien de terrible dans la mort. Elle a été la compagne de mon oreiller pendant ces trois semaines, et à présent elle est sur le point de s'emparer de moi pour jamais. » Un autre jour, il dit : « Les monstres! me font-ils assez souffrir! Encore s'ils m'avaient fait fusiller! j'aurais eu la mort d'un soldat... J'ai fait plus d'ingrats qu'Auguste ; que ne suis-je, comme lui, en situation de leur pardonner!... » La nouvelle maison destinée à Napoléon venait d'être terminée. « Elle me servira de tombeau, dit-il, » et en effet on dut en prendre les pierres pour bâtir le caveau où il repose.

Le 15 avril, Napoléon s'enferme avec MM. Montholon et Marchand; il fait ce testament où il n'oublie personne, ni ceux qui l'ont suivi, ni ceux qu'il a laissés en France, ni ceux qui depuis long-temps avaient cessé de vivre, ni aussi les pervers qui l'ont trahi. Ce précieux inventaire des sentimens de Napoléon remonte de la prison de Longwood à sa jeunesse : près du dernier moment, il songe aux enfans du général Dutheil, qui a

pris soin de lui dès son entrée dans la carrière militaire; à la famille du représentant Gasparin, qui a sanctionné les inspirations du génie, et défendu leur auteur contre la prévention; au fils de l'intrépide Dugommier, son ami, et le premier qui ait deviné le maître futur de l'Europe, dans un jeune commandant d'artillerie de la République. Parmi ses légataires sont les soldats de l'île d'Elbe, les blessés de Waterloo, les proscrits de l'amnistie de 1815, les victimes de la réaction, les anciens amis, les serviteurs fidèles : sa chère ville de Brienne et huit provinces de France ont part aux libéralités de cet autre César, non moins reconnaissant, et non moins généreux que le premier. De son lit de mort, Napoléon, conservant en quelque sorte son autorité jusqu'à la dernière heure, stipule aussi les intérêts qui après lui doivent occuper deux empires. Son vœu le plus cher est que ses cendres reposent sur les bords de la Seine, *au milieu de ce peuple français qu'il a tant aimé... Il recommande à son fils de ne jamais oublier qu'il est né prince français,*

de ne jamais combattre la France, d'adopter sa devise: Tout pour le peuple français, etc., etc. Antomarchi arrive : « Voilà mes apprêts, docteur! lui dit Napoléon, en lui montrant des papiers qui couvrent le tapis; je m'en vais..., plus d'illusion; je suis résigné. »

Napoléon était trop pénétré du sentiment de sa propre grandeur, pour ne pas croire à l'immortalité de l'ame. Deux jours après, le 21, il voulut rendre l'hommage du chrétien à ce dogme consolateur. La veille, à l'insu des généraux Bertrand et Montholon, l'autel se trouva dressé dans la pièce voisine de la chambre mortuaire. Il avait tout prescrit lui-même au chapelain qui reçut sa confession. L'état du malade ne permit pas qu'on lui administrât le viatique.

Témoin des ordres que Napoléon avait intimés, le 20, à son chapelain, le docteur Antomarchi parut manifester une sorte d'étonnement. « Je ne suis, lui dit Napoléon, ni philosophe ni médecin. N'est pas athée qui veut. » Le 2 mai, dans un accès de délire, il se croyait à la tête de l'armée d'Italie, et

s'écriait : « Steingel, Desaix, Masséna, allez, courez, prenez la charge, ils sont à nous! » Le lendemain, Napoléon a vu s'approcher sa dernière heure. La veille on avait entendu le guerrier qui décidait du sort d'une bataille; le 4, une tempête affreuse déracina jusqu'au dernier arbre qui avait prêté son ombrage à Napoléon. Elle parut annoncer que le dernier astre sous lequel la terre avait brillé allait s'éteindre. A cinq heures et demie du soir, Napoléon n'interrompit le silence léthargique où il était plongé que pour laisser échapper ces deux mots : *Tête d'armée*. Telle fut la dernière parole du vainqueur de l'Europe. Le buste de son fils, qu'il avait fait placer depuis un mois, en face de son lit, avait eu son dernier regard : vingt minutes après, les mains qui avaient tenu et donné tant de sceptres, qui avaient élevé tant de monumens et renversé tant de remparts, se glacèrent sous les baisers et sous les larmes des enfans du général Bertrand.

Le lendemain, à six heures du soir, le docteur Antomarchi procéda religieusement à

l'autopsie, d'après les intentions de Napoléon. Ce triste devoir eut pour témoins : les exécuteurs testamentaires, des officiers de la garnison et huit médecins anglais. Ces derniers, d'après l'ordre du gouverneur, donnèrent procès-verbal de l'opération. Il y était dit que Napoléon avait succombé à une affection cancéreuse héréditaire. Le docteur Antomarchi refusa de signer les déclarations, parce que son opinion était que Napoléon avait succombé à une gastro-hépathite chronique, produite par le climat.

De Norvins.



UNE VISITE

Aux Églises de Lima,

CAPITALE DU PÉROU.

De tous les temples élevés à la gloire de Dieu dans la *Ciudad de los reges*, la cité des rois de Pizarre, le fondateur de Lima et le conquérant du Pérou, ceux qui méritent le plus les regards du voyageur, sont la cathédrale et l'église de Saint-Dominique. A l'extérieur ces édifices ne s'éloignent point du système de construction adopté dans le pays : leurs murailles sont en brique, revêtues de plâtre et peintes à l'huile : leurs clochers, appuyés sur des bambous, sont mobiles, et ne redoutent point les effets des tremblemens de terre si fréquens dans cette partie de l'A-

mérique. Mais en pénétrant dans le sanctuaire, l'œil d'un étranger ne peut être qu'ébloui par la profusion des ornemens qui surchargent les autels. Ce ne sont que ciselures, que dorures, que pierres précieuses, enchassées sur les colonnades, sur les chapiteaux. Partout l'or et l'argent étincellent; mais le bizarre et l'absurde se sont chargés de répartir ces métaux. Des statues de saints occupent des niches çà et là. Le ciseau grossier qui leur donna le jour, n'a point accordé à ces images le prestige des beaux-arts. Ne pouvant les faire belles, on les a fait riches; car la plupart d'entre elles valent des sommes considérables. J'ai vu dans les églises de la Merci, de la Magdeleine et des Augustins, des saints en argent, dont les manteaux étaient d'or; les colonnes soutenant les autels, garnies de plaque d'argent; et celui de *Notre-Dame-du-Rosaire*, ciselé en or et enrichi de pierres précieuses; les balustrades, les chairs étincellent, lorsque des cierges projettent sur elles leur pâle et faible lumière; c'est un éblouissement que de fixer le ministre qui

officie, au milieu de cette pompe et de ce luxe! Que de Péruviens ont dû périr dans les profondeurs insalubres des mines, pour arracher à la terre ces richesses si orgueilleusement prodiguées sur les autels d'un Dieu clément, miséricordieux, né dans une étable!

Quoique submergée de toute part par un fanatisme qui ne pardonne point, la nouvelle république, pressée de besoins, essaya de donner aux apôtres des vêtemens plus modestes. Les troupes royales espagnoles, lorsqu'elles possédaient encore les mines, forcèrent les insurgés réduits à leur courage, et privés du nerf de la guerre, à recourir, dans le premier moment de leur indépendance, aux ressources inespérées déposées dans les églises. Quelques chapelles donnèrent plus de trois millions; mais les moines crièrent si haut, et avec tant de puissance, le scandale des fidèles fut si grand, qu'il fallut bien vite renoncer à cette exploitation facile.

C'est au milieu de ce faste, que j'aperçus des oiseaux en vie, conservés dans de vastes volières, sur le parvis même des chapelles

que décoraient plusieurs madones. Ces statues de la Vierge étaient bien faites pour attirer les regards : vêtues de soie, couvertes d'oripeaux, on avait cherché à les embellir, en leur mettant de larges paniers, et en plaçant sur leur tête une ample perruque poudrée à blanc. Qui peut gravement élever son humble prière à la mère du Christ, sans s'offenser de la momerie qui l'affublait ainsi avec tant d'extravagance?...

LESSON.



L'Enlèvement

DE LA REDOUTE.

Un militaire de mes amis, qui est mort de la fièvre en Grèce, il y a quelques années, me conta, un jour, la première affaire à laquelle il avait assisté. Son récit me frappa tellement, que je l'écrivis de mémoire aussitôt que j'en eus le loisir. Le voici : « Je rejoignis le régiment le 4 septembre au soir. Je trouvai le colonel au bivouac. Il me reçut d'abord assez brusquement, mais après avoir lu la lettre de recommandation du général B...., il changea de manières et m'adressa quelques paroles obligeantes.

« Je fus présenté par lui à mon capitaine,

qui revenait à l'instant même d'une reconnaissance. Ce capitaine, que je n'eus guère le temps de connaître, était un grand homme brun, d'une physionomie dure et repoussante. Il avait été simple soldat, et avait gagné ses épaulettes et sa croix sur les champs de bataille.

« En apprenant que je sortais de l'école de Fontainebleau, il fit la grimace et dit : « Mon lieutenant est mort hier... » Je compris qu'il voulait dire : « C'est vous qui devez le remplacer, et vous n'en êtes pas capable. » Un mot piquant me vint sur les lèvres, mais je me contins.

« La lune se leva derrière la redoute de Cheverino, située à deux portées de canon de notre bivouac. Elle était large et rouge, comme cela est ordinaire à son lever. Mais ce soir elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant, la redoute se détacha en noir sur le disque éclatant de la lune. Elle ressemblait au cône d'un volcan, au moment de l'éruption.

« Un vieux soldat, auprès duquel je me

trouvais placé, remarqua la couleur de la lune. « Elle est bien rouge, dit-il ; c'est signe qu'il en coûtera bon pour l'avoir, cette fameuse redoute ! » J'ai toujours été superstitieux, et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me levai, et je marchai quelque temps, regardant l'immense ligne de feu qui couvrait les hauteurs au delà du village de Cheverino.

« Lorsque je crus que l'air frais et piquant de la nuit avait assez rafraîchi mon sang, je revins auprès du feu ; je m'enveloppai soigneusement dans mon manteau, et je fermai les yeux, espérant ne les pas ouvrir avant le jour. Mais le sommeil me tint rigueur. Insensiblement mes idées prenaient une teinte lugubre ; je me disais que je n'avais pas un ami parmi les cent mille combattans qui couvraient cette plaine. Si j'étais blessé, je serai dans un hôpital, traité sans égard par des chirurgiens ignorans. Ce que j'avais entendu dire des opérations chirurgicales me revint à la mémoire. Mon cœur battait avec violence, et machinalement je disposais com-

me une espèce de cuirasse le mouchoir et le portefeuille que j'avais sur ma poitrine. La fatigue m'accablait; je m'assoupissais à chaque instant, et à chaque instant quelque pensée sinistre se reproduisait avec plus de force et me réveillait en sursaut.

« Cependant la fatigue l'avait emporté, et quand on battit la diane, j'étais tout-à-fait endormi. Nous nous mîmes en bataille; on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait une journée tranquille.

« Vers les trois heures, un aide-de-camp arriva, apportant un ordre. On nous fit reprendre les armes; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine; nous les suivîmes lentement, et, au bout de vingt minutes, nous vîmes tous les avant-postes russes se replier et rentrer dans la redoute.

« Notre régiment se trouvait presqu'à couvert du feu des Russes par un pli de terrain. Leurs boulets passaient au dessus de nos têtes, ou tout au plus nous envoyaient de la terre et des petites pierres.

« Le colonel passa devant notre compa-

gnie ; il m'adressa la parole : « Eh bien ! vous allez en voir de grises pour votre début ! » Je souris d'un air martial, en brossant la manche de mon habit, sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière.

« Il paraît que les Russes s'aperçurent du mauvais succès de leurs boulets, car ils les remplacèrent par des obus, qui pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où nous étions postés. Un assez gros éclat m'enleva mon shakos et tua un homme près de moi.

« Je vous fais mon compliment, me dit le capitaine, comme je venais de ramasser mon shakos ; vous en voilà quitte pour toute la journée. » Je connaissais cette superstition militaire, qui croit que ce mot *non bis in idem* est un axiome aussi bien sur le champ de bataille que dans une cour de justice. Je remis fièrement mon shakos. « C'est faire saluer les gens sans cérémonie ! » dis-je aussi gaîment que je pus. Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstance, parut excellente. « Je vous

félicite, reprit le capitaine, vous n'aurez rien de plus, et vous commanderez une compagnie ce soir, car je sens bien que le four chauffe pour moi. Toutes les fois que j'ai été blessé, l'officier auprès de moi a reçu quelque balle morte, et, ajouta-t-il d'un ton plus bas et plus honteux, leurs noms commençaient to ujours par un P. »

« Je fis l'esprit fort; bien des gens l'auraient fait comme moi; bien des gens auraient été, aussi bien que moi, frappés de ces paroles prophétiques.

« Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement; alors nous sortîmes de notre chemin couvert pour marcher sur la redoute. Nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousquetterie, qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit souvent; je tournais la tête, et je m'attirais ainsi quelques plaisanteries de la part de mes camarades, plus familiarisés avec ce bruit.

« A tout prendre, me disais-je, une bataille n'est pas une chose si terrible! »

« Nous avancions au pas de course, précédés de tirailleurs ; tout à coup, les Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, et restèrent silencieux sans tirer. « Je n'aime pas ce sileuce », dit mon capitaine ; je trouvai que nos gens étaient un peu trop bruyans, et je ne pus intérieurement m'empêcher de faire la comparaison de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

« Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute ; les palissades avaient été brisées, et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines nouvelles, avec des cris de vive l'Empereur, plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

« Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée, et restait suspendue, comme un dais, à vingt pieds au dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre, on apercevait, derrière leur parapet à demi détruit, les grenadiers russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois

voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par le fusil élevé. Dans une embrasure, à quelques pieds de nous, un homme tenant un boute-feu était auprès du canon.

« Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était arrivée. « Voilà la danse qui va commencer, s'écria mon capitaine ; bon soir. » Ce furent les dernières paroles que je l'entendis prononcer.

« Un roulement de tambours retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils ; je fermai les yeux, et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissemens. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée ; j'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds ; sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de son sang. De toute ma compagnie il ne restait debout que six hommes et moi.

« A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au

bout de son épée, gravit le premier parapet en criant: Vive l'Empereur! Il fut suivi aussitôt de tous les survivans. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit; nous entrâmes dans la redoute je ne sais comment; on se battit corps à corps au milieu d'une fumée si épaisse qu'on ne pouvait se voir. Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin, j'entendis crier victoire! et, la fumée diminuant, j'apercus du sang et des morts sous lesquels disparaissait la terre de la redoute; les canons surtout étaient encombrés sous des tas de cadavres; environ deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes. Onze prisonniers russes étaient avec eux.

«Le colonel était renversé tout sanglant sur un canon brisé. Quelques soldats s'empressaient autour de lui; je m'approchai : « Où est le plus ancien capitaine? demandait-il à un sergent. — Le sergent haussa les épaules d'une manière très expressive. — Et le plus

ancien lieutenant? — Voici Monsieur qui est arrivé d'hier, dit le sergent d'un ton tout-à-fait calme. » — Le colonel sourit amèrement. — « Allons, Monsieur, me dit-il, vous commandez en chef; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force; mais le général C*** va nous faire soutenir. — Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé? — Oui, corbleu, mon cher, mais la redoute est prise! »

P. Mérimée.



Le Camoëns.

Voici encore un de ces hommes que de grands talens ne sauvèrent point de l'infortune. A qui imputerons-nous les longs malheurs qui le poursuivirent jusqu'au tombeau? Sera-ce à cette organisation nerveuse, à ces passions vives et ardentes, inséparables peut-être du génie? Ou bien à ce que le vulgaire appelle le sort, à cette fatalité invincible qui semble s'attacher à ces poètes créateurs, destinés à élever des monumens impérissables parmi les hommes?

Homère, Tasso, Milton, Camoëns, illustres malheureux sur qui pesa cette main de fer ; êtres mystérieux, en qui tout fut extraordinaire, qui mendiiez et souffriez en chantant ces vers divins qui feront l'éternel en-

tretien des hommes, dites-nous le secret de vos longues infortunes, dites-nous les causes de vos singulières et déplorables destinées... Mais qui les sait, hors celui qui vous mit ici-bas pour remplir cette mission? La gloire est au prix de la souffrance, et vos noms immortels en sont l'éclatante preuve.

Mais nul ne fut plus tourmenté dans sa vie, affligé par plus de maux de tout genre, que le poète à qui Lisbonne doit toute sa gloire; Lisbonne, où il traîna de si tristes jours, en proie à tous les besoins, et manquant de pain, Lisbonne, qui lui doit la seule grande composition poétique qu'elle puisse présenter avec un juste orgueil aux nations les plus illustres dans les lettres.

Louis de Camoëns naquit en cette ville en 1517. Sa famille, originaire d'Espagne, était noble, mais pauvre, et son père se fit effort pour lui faire donner une éducation classique à l'université de Coïmbre. Il revint à Lisbonne, plein de ses auteurs, et de toutes ces belles fictions de l'antiquité, qu'il mêla plus tard, dans sa *Lusiade*, aux mystères de la re-

ligion du Christ. De ce retour dans sa famille, date la passion qui a le plus influé sur sa vie. Sa naissance lui permettait l'accès de la cour. Il y vit Catherine d'Attayde, dame du palais, et s'éprit pour elle de l'amour le plus ardent; ce fut elle qui lui inspira ses premiers vers, et l'on peut dire aussi ses derniers, car on voit des traces de cette profonde passion jusque dans les poésies qu'il composait peu de temps avant sa mort, et dans le dénuement le plus affreux. Le souvenir d'Attayde a rempli sa vie; et si d'autres femmes furent aimées de lui, aucune du moins ne le fut comme elle. Cet attachement lui attira bientôt à la cour de fâcheuses querelles; et comme il n'était que simple gentilhomme, et point grand de Portugal, il fut cavalièrement exilé à Santarem, dans l'Estramadure, pays triste, où il ne trouva de consolation qu'à chanter ses amours, et à se plaindre en vers touchans de ses premiers malheurs. On a de ce temps des sonnets de Camoëns, tout empreints de la violente agitation de son ame. Il y peint ses souffrances, l'ennui de la solitude pour son

cœur ardent, qui cherche partout ce qu'il aime, et se consume dans *son vain souci*. C'est dans ces élégies douloureuses qui ne sont pas encore tout-à-fait des *Tristes désespérées*, qu'il faut voir tout ce que peut souffrir une ame de poète à vingt ans, dans cet abandon des hommes, et loin de ce qui seul donne pour lui un charme à l'existence. Las de son exil, il demanda, pour en sortir, à faire partie de l'expédition militaire que le Portugal envoyait contre Maroc. Il obtint cette grâce, et passa en Afrique en qualité de simple soldat. Là, au milieu de combats fréquens, d'alertes continuelles, couchant sur la dure, et vivant sans repos, notre poète cependant chantait, faisait des vers, rappelait ses amours, s'animait à la guerre, et son courage et sa verve s'exaltaient l'un l'autre, si bien qu'il fit dans cette campagne autant d'actions de bravoure que de vers heureux. Il payait partout de sa personne, et dans un engagement devant Ceuta, il eut l'œil droit emporté d'un coup de feu. Tout cela ne lui valut ni avancement ni récompense, et son sort n'en

devint que plus incertain à son retour dans sa patrie. Méconnu des courtisans, souvent même abreuvé d'humiliations, Camoëns résolut de quitter pour jamais son ingrat pays, et d'aller chercher sous d'autres cieux ce bonheur qu'il devait toujours poursuivre en vain dans l'un et dans l'autre hémisphère. Il s'embarqua donc pour les Indes en 1533, et protesta, dans un chant de départ plein d'amertume, que sa patrie n'aurait pas ses os. Arrivé à Goa, où les Portugais avaient fondé un des plus beaux établissemens de l'Inde, Camoëns sentit vivement la grandeur de la découverte de Vasco de Gama.

Cette expédition à travers des mers nouvelles et mille périls vers un but inconnu, l'intrépidité de ces hommes, le génie de leur chef, de ce hardi Vasco, ouvrant à sa patrie une si large voie de commerce, et atteignant par des mers qui avaient paru jusque là impraticables, un pays où les anciens avaient à peine pénétré par terre et avec de longs efforts; les exploits enfin qui signalèrent les braves compagnons de ce digne chef dans ces

parages, tout cela lui parut si grand et si glorieux, que, malgré les injustices dont ses compatriotes l'avaient accablé, il conçut l'idée de consacrer ces faits à la mémoire, et d'élever un monument durable à la gloire de son pays. Il mit sur-le-champ la main à l'œuvre, et n'en fut distrait que par de nouvelles disgrâces que lui suscitèrent sa franchise et sa loyauté. Plaignons-le, mais ne le blâmons pas de n'avoir pas su contenir son indignation contre les malversations du vice-roi de Goa. Cette noble révolte de l'honneur dépendant contre le dol tout-puissant le mit de nouveau en lutte avec l'adversité. Dans sa colère, le vice-roi de Goa exila notre poète à Macao. Il se résigna à son mauvais sort, et se livra, dans son exil, à la composition de la *Lusiade*, qu'il n'avait qu'à demi ébauchée durant son séjour à Goa. Il passa à Macao plusieurs années, durant lesquelles il acheva cet immortel poème. Toutefois il nourrissait le regret d'être éloigné de sa patrie, ou même d'un pays habité du moins par des hommes portant des habits portugais, et

parlant la même langue qu'il avait bégayée au berceau. Aussi, lorsqu'il apprit son rappel, sa joie fut-elle grande, et il quitta sans peine cette terre où il venait de fonder ses titres à l'immortalité.

Dans la traversée de Macao à Goa, le vaisseau sur lequel il était fut assailli par une violente tempête, à l'embouchure de la rivière *Mécou*, en Cochinchine, et fut submergé. Camoëns se sauva de ce naufrage et sauva avec lui son plus cher trésor, sa *Lusiade*, en la tenant d'une main hors de l'eau, tandis que de l'autre il nageait vers le bord.

Il revit Goa. Un nouveau vice-roi y commandait, qui ne lui épargna pas les persécutions, et qui le fit tenir en prison, au nom de quelques créanciers, comme pour venger encore son prédécesseur. Ce traitement indigne retarda son départ pour le Portugal, vers lequel tendaient tous ses vœux. Mais ses amis s'intéressèrent pour lui, et il lui fut enfin permis, en 1569, de s'embarquer pour Lisbonne, qu'il n'avait pas revue depuis seize ans. Qu'y venait-il chercher? Il croyait y

trouver la gloire et les récompenses que méritaient son génie et ses longs travaux ; il n'y trouva que l'affreuse misère. Alors il regretta ces délicieuses contrées de l'Asie, où l'homme vit de si peu et n'a qu'à jouir des dons d'une nature féconde, douce, riche et brillante tout ensemble.

Une aurore de prospérité sembla cependant briller pour lui. Sébastien venait de monter sur le trône de Portugal. Ce jeune roi, doué d'excellentes qualités, généreux et ami des lettres et des arts, se plut à donner des encouragemens à Camoëns. Il accepta la dédicace de la *Lusiade*, et lui donna même des suffrages publics. Mais à peine Camoëns jouissait-il de cette auguste faveur, qu'il en fut soudainement privé. Sébastien reçut la mort dans son expédition contre les Maures d'Afrique, en 1578, au combat d'Alcaçar devant Maroc. A cette mort, tout changea en Portugal. Une dynastie finissait en Sébastien, et le royaume passa à une famille étrangère. Dès lors, tout fut fini aussi pour Camoëns, et sa vie ne fut plus qu'un combat avec la faim.

Il tomba dans un dénûment tel, qu'il languissait quelquefois de longues heures dans l'inanition. Un ami lui restait toutefois dans son infortune; c'était un esclave qu'il s'était attaché dans l'Inde. Cet ami dévoué allait mendier de porte en porte, et revenait partager fidèlement avec lui ce qu'il avait pu recueillir dans sa pénible quête. Cette horrible existence que Camoëns traînait depuis quelques années, à l'âge où il était parvenu, ne pouvait se prolonger long-temps encore. Aussi mourut-il bientôt sur un misérable grabat, dans un hôpital où il s'était jeté dans son désespoir et mourant de besoin. Il y rendit le dernier soupir à soixante-deux ans, en 1579.

Quinze ans après sa mort, ses compatriotes lui rendirent une justice éclatante, et consacrèrent un monument à sa mémoire.

Si Dryden meurt de faim, on l'enterre avec pompe.

(Pope.)

Charles Romey.

VOYAGE AUX ALPES.

Fragment.

. . . .

A Sallenches, on quitte sa voiture. De ce bourg au prieuré de Chamonix, le trajet se fait dans des chars-à-banc, attelés de mulets, et formés d'une seule banquette transversale, où l'on est assis de côté sous une façon de petits dais en cuir, dont les quatre pans peuvent se baisser en cas d'orage.

Cette nouvelle manière de voyager vous avertit que vous passez, en quelque sorte, d'une nature à une autre. Voici que vous pénétrez dans la montagne. Le sabot rond et plat des chevaux ne convient plus à ces chemins âpres, escarpés et glissans. La roue des

voitures ordinaires se briserait dans ces sentiers étroits, à tout moment déchirés par des pointes de roc et rompus par les torrens. Il faut des chariots légers et solides qui puissent se démonter dans les passages difficiles, et les traverser avec vous sur les épaules des guides et des muletiers. Jusqu'ici vous n'avez fait que voir les Alpes ; maintenant vous commencez à les sentir.

Plus tard, plus loin, plus haut, il faudra quitter jusqu'à ces frêles équipages ; le sol indomptable des Alpes les repoussera. Le pas sûr et hardi des mulets vous portera quelque temps encore dans ces hautes régions où il n'y a plus de routes tracées que celle du torrent qui se précipite, c'est-à-dire, le chemin le plus court du sommet de la montagne au fond de l'abîme. Vous avancerez encore, et alors le vertige, ou quelque autre invincible obstacle, vous forcera de descendre de vos montures, et de continuer à pied votre voyage hasardeux, jusqu'à ce qu'enfin vous ayez atteint ces lieux où l'homme lui-même est contraint de reculer ; ces solitudes de glaces,

de granit et de brouillard, où le chamois, poursuivi par le chasseur, se réfugie audacieusement, entre des précipices prêts à s'ouvrir et des avalanches prêtes à tomber [1].

C'est en méditant sur les dangers dont cette nature sauvage assiége les pas du simple curieux, qu'on est tenté d'admirer, comme des récits fabuleux, les histoires qui nous montrent, dans l'antiquité, les machines de guerre carthaginoises, et, de nos jours, les canons français traversant les Alpes. On se demande avec effroi, et presque avec incrédulité, comment le lourd attirail d'une armée a pu voyager par des routes qui semblent souvent refuser de l'espace et de la solidité aux pieds aériens du chamois, et comment il a réussi à doubler deux fois ces hauts promontoires qui baignent dans les nuages, et plongent si profondément dans le ciel. L'explication de ceci est dans la puissance que

[1] Le plus grand danger peut-être des excursions alpestres est la rencontre fréquente de ces précipices sans fonds, cachés à l'œil par une légère croûte de neige congelée, qui se dérobe sous les pas du voyageur et l'engloutit.

Dieu a donnée à l'intelligence de l'homme. Ces choses merveilleuses se sont faites pour montrer, en quelque sorte, combien l'homme est roi de la nature physique. A l'aspect des Alpes, il semblerait qu'une armée de géans seule pourrait franchir ces colosses. Ne faut-il pas admirer que, pour accomplir ce miracle et le renouveler de nos jours, il ait suffi, pour les deux armées, de deux géans de volonté et de génie, Annibal et Napoléon? Je m'aperçois que ma pensée va plus vite que nos rapides chariots. Nous quittons à peine Sallenches, et déjà je cherche à démêler, sur les crêtes étincelantes des vieilles Alpes, les traces que n'y ont pas laissées les deux grands envahisseurs de l'Italie. C'est qu'en effet il est difficile de ne point éprouver quelque profonde émotion, lorsque, par une belle matinée d'août, en descendant la pente sur laquelle Sallenches est assise, on voit se dérouler devant soi cet immense amphithéâtre de montagnes, toutes diverses de couleur, de forme, de hauteur et d'attitude, masses énormes, tour à tour éclatantes et sombres, ver-

tes et blanches, distinctes et confuses, dont un large rayon de soleil, encore oblique, inonde chaque intervalle, et au dessus desquelles, comme la pierre du serment dans un cercle druidique, le Mont-Blanc s'élève royalement avec sa tiare de glace et son manteau de neige.

En sortant de Sallenches, la route de Chamonix traverse une vaste plaine qui vous laisse tout le temps d'admirer ce grand et immuable spectacle. Cette plaine, d'environ deux lieues de largeur, n'était la veille qu'une mer. Il avait plu, et l'Arve qui la divise dans sa longueur, l'avait prise tout entière pour lit, comme il arrive toujours dans les temps d'orage. Mais il avait suffi de vingt-quatre heures pour faire rentrer le torrent dans les limites qu'il viole si souvent; et la route, encore fangeuse à notre passage, n'était plus que rarement coupée par des mares et des courans d'eau jaunâtre, qui lavaient de temps en temps les pieds des mulets et les roues basses des chars-à-banc.

A travers la riche verdure dont on est de

toutes parts environné, le trajet de cette plaine serait infiniment agréable, si l'on n'était impatient d'aborder les montagnes, et de quitter la plaine et la verdure. Aussi, lorsqu'après plusieurs heures de course monotone, le guide vous montre de l'autre côté de l'Arve, à une assez grande hauteur, sur le revers des montagnes, les toits du village de Chède, presque enseveli dans les arbres, on approche avec ravissement du pont de bois rouge, qui mène à cette autre rive où l'on commencera enfin *à monter!*

Il y a un grand charme à s'arrêter un moment sur ce pont pendant qu'il tremble, ébranlé à la fois par le roulement des chars-à-banc et par le mugissement de l'Arve, blanche d'écume, et bondissant sous son arche unique entre des blocs de granit. Le dos tourné au Mont-Blanc, on n'a plus sous les yeux que des objets rians et tranquilles qui sont plus doux à considérer du milieu de ce fracas. A gauche, un amphithéâtre gracieux de bois, de chalets et de champs cultivés; devant soi, à l'extrémité de la plaine, Sallen-

ches avec ses maisons blanches et son clocher poli comme l'étain, au pied d'une haute montagne verte, couronnée par de larges pans de roche qui figurent une vieille forteresse de Titans; à droite, enfin, la magnifique cascade de Chède, qui jaillit à mi-côte dans une sorte de conque naturelle, d'où sa nappe retombe plus large et plus arrondie, et qui s'environne de son arc-en-ciel comme d'une auréole.

Après avoir gravi péniblement un chemin encombré de pierres roulantes qui sonnent sous le pied des mulets, on traverse le village de Chède, et on laisse la belle cascade derrière soi pour s'enfoncer dans la montagne. La route est ici quelque temps ombragée de grands chênes, de bouleaux, de hauts mélèzes, qui entremêlent leurs branches et emprisonnent la vue sous un toit de verdure. Tout à coup le taillis s'ouvre et s'écarte comme à plaisir. Un spectacle rempli d'un charme inattendu est devant vos yeux. C'est un petit lac que l'on nomme, je crois, le Lac-Vert à cause du gazon épais qui en ta-

pisse tous les bords, et le fait ressembler à un miroir de cristal bordé de velours vert. Ce lac, dont le flot conserve une inaltérable limpidité, a, dans la fraîcheur de son aspect, dans la grâce de ses contours, quelque chose qui contraste d'une manière délicieuse avec la sombre sévérité des montagnes, au milieu desquelles il est jeté. On se croirait magiquement transporté dans une autre contrée, sous un autre ciel, si le Mont-Blanc n'était pas debout à l'horizon, avec ses dômes de neige, ses glaciers, ses formidables aiguilles, et ne venait, comme jaloux des impressions douces qui osent naître si près de lui, projeter son image menaçante jusque dans l'eau paisible du Lac-Vert.

J'ignore par quel fil invisible, par quel conducteur électrique, les choses de la nature touchent aux choses de l'art; mais à l'instant même me revinrent à l'esprit ces grandes créations du vieux Shakspeare, où toujours domine une haute et sombre figure qui, dans un coin du drame, se reflète dans une ame limpide, transparente et pure; œuvres com-

plètes comme la nature, où il y a toujours une Ophélia pour Hamlet, une Dedesmona pour Othello, un Lac-Vert pour le Mont-Blanc.

Il ne faut pas quitter le lac sans jeter quelques pièces de monnaie aux petits enfans de Chède et de Passy, qui viennent offrir aux passans des verres de cette eau si fraîche et si belle. J'ai entendu des voyageurs se plaindre souvent des importunités de ce peuple, qui, pour ainsi dire, vous vend en détail les beautés du pays qu'il habite. Ils avaient tort : ces malheureux n'ont que leurs Alpes pour vivre.

La scène change ; le sol est dépouillé ; la verdure disparaît autour de nous. La route, obstruée de roches, tourne et se replie, comme un long serpent, sur le flanc d'une montagne aride et toute bouleversée. Nous arrivons au Nant-Noir [1].

[1] Les gens du pays donnent aux torrens le nom de *Nants*. Il est remarquable que ce nom appartient à la langue celtique (Nant, amas d'eau, eau courante, torrent ou fleuve), et a donné son nom à la capitale (Nantes, ville divisée

Dans une ravine profonde, où toute végétation semble morte, entre deux escarpemens de terre ferrugineuse, parmi des quartiers de granit que l'on prendrait pour des blocs d'ébène, roule, avec un bruit effrayant, une eau noire que son écume même ne blanchit pas. C'est le torrent noir, ainsi nommé à cause de la couleur sombre que donnent à ses flots les ardoises qu'il charie, et sans doute aussi parce qu'il est extrêmement dangereux à traverser quand il est grossi par l'orage. Tout ici est lugubre et désolé ; des crêtes nues, des rochers en surplomb ; les échos qui se répètent le hurlement furieux du torrent ; pas un arbre, si ce n'est le voile de sombres

en effet par les mille bras de la Loire) de cette Bretagne qui fut l'Armorique. Voici que nous le rencontrerons aux Alpes, et dans toute la pureté de son acception première ! Ainsi on retrouve toujours par places dans l'Europe actuelle quelques vestiges de cette vieille langue celte, base première et inconnue de tous nos idiomes, à peu près comme on voit souvent paraître à la surface du sol, en dépit des couches calcaires et argileuses qui la recouvrent, de larges bancs de ce granit primitif qui est, pour ainsi dire, l'ossement du globe.

pins que déploient les montagnes de l'horizon. Il y a, pour la pensée, un monde d'intervalle entre le Lac-Vert et le Nant-Noir.

On conte, dans le pays, beaucoup de traditions étranges touchant ce hideux torrent. C'est, dit-on, sur ses rives que les esprits des montagnes maudites tenaient leur sabbat dans les nuits d'hiver. Ce sont eux qui ont remué toute la montagne pour y cacher leurs trésors. Leur vol tumultueux a brisé tous les arbres qui croissaient autrefois dans ce lieu funèbre. C'est en y dansant qu'ils ont brûlé cette terre, c'est en s'y baignant qu'ils ont noirci cette eau. Il y a aussi un démon du Nant-Noir qui pousse les voyageurs dans son gouffre et rit de les voir tomber. Ses prunelles sont deux globes de feu; et plus d'un hardi chasseur de chamois, égaré la nuit dans la montagne, a entendu sa voix rauque et sonore répondant, du fond de l'abîme, à la voix de son torrent.

J'avouerai cette infirmité de mon esprit; il aurait manqué pour moi quelque chose à l'horrible beauté de ce site sauvage, si quel-

que tradition populaire ne lui eût empreint un caractère merveilleux. Je me suis arrêté avec complaisance sur ces détails, parce que j'aime les superstitions; elles sont filles de la religion et mères de la poésie.

Ce torrent traversé, les nants deviennent plus fréquens ; les ondulations de la route sont plus brusques et plus rapides; le cône du mont sur lequel elle court a été, en quelque sorte, cannelé par les cataractes pluviales, les éboulemens et les avalanches de pierres. Cependant une végétation vive et fraîche reparaît autour du chemin, et voile aux yeux l'Arve, que l'on entend bruire au fond du ravin.

Une vallée d'un aspect sévère et triste se présente. Au milieu s'élève un clocher, autour duquel se groupent quelques cabanes. Voilà Servoz. De toutes parts encaissée par de hautes montagnes, cette vallée paraît comme ensevelie dans un blanc suaire de neige, sous un noir linceul de sapins. Ce qui ajoute à l'impression singulièrement mélancolique qu'elle produit sur l'esprit, c'est de

la voir dominée ou plutôt menacée par les débris gigantesques d'une montagne qui s'écroula, je crois, en 1741. On dit que la chute de ce mont, qui écrasa des forêts, combla des vallées, ouvrit des abîmes, fut accompagnée d'un tel déluge de cendre et de poussière, que, durant trois jours, une nuit complète couvrit le pays à plusieurs lieues à la ronde. Les savans déclarèrent que c'était un volcan. Ils se trompaient. Les ignorans se trompèrent aussi : ils crurent que c'était la fin du monde. Erreur pour erreur, je préfère celle des ignorans : elle est plus naïve.

Cette montagne ruinée effraie le regard et la pensée. Je ne sais, et nul ne peut dire, comment se déplaça le centre où reposait l'équilibre de ce grand corps ; quelle cause mina la base sur laquelle posaient ses immenses terrasses, ses plateaux, ses dômes, ses pentes, ses aiguilles. Est-ce une convulsion intérieure du globe? est-ce une goutte d'eau lentement distillée depuis des siècles?... *Felix qui potuit.*

Cependant il est difficile de ne pas se li-

vrer à d'inutiles méditations sur ce grand mystère, en présence d'un si prodigieux bouleversement. Les terres, les neiges, les forêts, en se précipitant dans les vallées environnantes, ont mis à découvert ce qu'on pourrait appeler le squelette du mont. Ces blocs de marbre noir veiné de blanc sont ses pieds monstrueux, encore à demi cachés par des masses pyramidales de terres éboulées; voilà ses ossemens de silex, ses bras de granit qui se dressent encore; et là haut, au dessus des nuages, cette large zone de roche calcaire, qui montre à nu ses couches horizontales, c'est le front ridé du géant.

Combien les monumens de l'homme semblent peu de chose près de ces édifices merveilleux qu'une main puissante éleva sur la surface de la terre, et dans lesquels il y a pour l'ame comme une nouvelle manifestation de Dieu! Ils ont beau, avec la fuite des années, changer de forme et d'aspect, leur architecture, sans cesse rajeunie, garde éternellement son type primitif. A ces rochers qui surplombent et se dégradent, succèderont

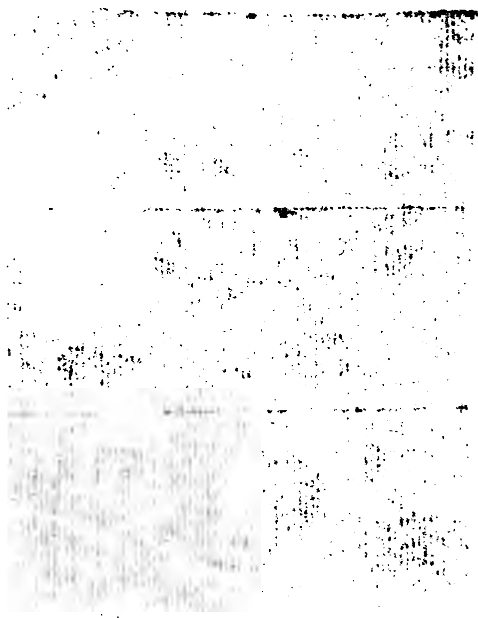
d'autres rochers qui déchireront les nues ; de nouveaux arbres croîtront sans culture, où gissent ces troncs morts de vieillesse ; ces torrens s'écoulent, d'autres cataractes s'ouvriront ; depuis des siècles, la physionomie des Alpes n'a pas varié ; les détails passent, l'ensemble reste.

Heureux le peuple qui, comme les fils de Guillaume Tell et de Vinkelried, peut confier à de tels monumens tous ses souvenirs de gloire, de religion et de liberté ! Comment pourraient s'effacer ces saintes traditions, quand rien de ce qui les rappelle ne peut périr ! Ces sublimes édifices n'ont à craindre ni l'ignoble badigeon qui a souillé Notre-Dame de Reims, Notre-Dame de Paris, Saint-Germain-des-Prés, la vieille abbaye romaine ; ni le grattoir qui a mutilé les frontons de la cour du Louvre, ni le marteau qui allait démolir Chambord, après avoir détruit les manoirs de Montmorency et de Bayard. Encore un peu, et tous les monumens de France ne seront plus que des ruines ; encore un peu, et toutes ces illustres ruines ne seront plus que

des pierres, et ces pierres ne seront plus que de la poussière. Ici tout se transforme, rien ne meurt; une ruine de montagne est encore une montagne. Le colosse a changé d'attitude, voilà tout. C'est qu'il y a, dans toutes les parties de la création, un souffle qui les anime. Les ouvrages de Dieu vivent, ceux de l'homme durent, et que durent-ils!

VICTOR HUGO.





LE BRIGAND.

Nouvelle.

Une felouque portant pavillon vénitien, voguait le long des côtes orientales de l'Adriatique, et tandis que huit rameurs, attentifs aux ordres de leur patron, semblaient effrayés des écueils que présente la multitude d'îles réunies près de ce rivage, un jeune homme assis sur d'épaisses nattes de feuilles de palmier-dattier, chantait, en s'accompagnant de la guitare, un air mélancolique.

« Nous courrons de grands dangers, si le vent fraîchit, dit le patron.

— Que Notre-Dame de Lorette nous protége, répondit un des matelots.

— Que saint Marc soit avec nous, poursuivit un de ses compagnons.

—Et que le grand saint Nicolas de Raguse nous accorde son intercession, ajouta un autre... Aussi bien, continua-t-il plus bas, ce seigneur que nous conduisons ne s'adresse ni à Dieu ni à ses saints, et nous ferons bien de prier pour lui et pour nous.

— Tais-toi, Riccardo, il a l'air mécontent ce jeune seigneur, et s'il t'entendait...

— Eh bien, Mattéo, qu'en arriverait-il? Ici, en mer, ou sur cette côte déserte (si la Madone nous fait la grace d'y aborder), ce seigneur et moi valons autant l'un que l'autre : s'il a son stylet, j'ai le mien... C'est la force qui déciderait de notre querelle auprès de cette belle cascade de la *Kerka*, dont il me semble que le bruit vient jusqu'à nous... Les pauvres ne devraient jamais habiter les villes, Mattéo, parce que là il y a des faibles et des forts, selon les lois que les forts ont faites... La sérénissime pourtant y met ordre quelquefois... J'en ai vu de ces tout-puissans, j'en ai vu proscrire...

— Ramez, ramez, s'écria le patron, ou nous périrons ici. »

Ces mots interrompirent le discours du marin, et causèrent de l'émotion à tout l'équipage; mais le jeune homme ne parut pas les entendre, et sa voix ne cessa point de retentir malgré le bruit du vent et le murmure des flots qui allaient croissant : c'est qu'il est des momens où la mort est sans horreur; c'est que parfois l'entrevoir, c'est pouvoir encore espérer.

Cependant ces matelots, à force de rames, abordèrent au fond d'une anse qu'entouraient de hautes roches, entre les fentes desquelles s'élançaient quelques pins et de longues lianes, qui retombaient en festons sur les flancs bruns du rocher.

Les mariniers amarrèrent la felouque, chantèrent une hymne en l'honneur de Marie; puis, ramassant quelques branches de bois résineux et des herbes sèches, ils allumèrent du feu pour préparer leur repas du matin.

Tandis qu'ils s'occupaient de ces soins, le jeune homme, que le patron venait d'appeler

seigneur Giacinto, se promenait sur la plage. Pour s'abriter du vent, dont la violence augmentait, Giacinto voulut passer derrière un pan de roc, et découvrit un sentier étroit, dans lequel il avait fait plus de trois cents pas, avant que sa préoccupation lui eût permis de remarquer combien étaient sauvages les lieux qu'il parcourait.

Tout à coup un vieux pin renversé par le vent se détache de la cime de la montagne, roule, et les rameaux de son sommet viennent s'incliner jusque sur le sentier. Cet obstacle arrête un instant Giacinto; il cherche à s'en débarrasser; et pendant qu'il écarte et rompt les branches qui l'entourent, il entend résonner, presque sous ses pieds, les accens d'une voix douce et argentine qui paraît suppliante. Il écoute, et croit reconnaître la voix d'une femme... Il regarde autour de lui, aperçoit une crevasse dans le roc, d'où les sons paraissent sortir; et, se courbant jusqu'à terre, il découvre une grotte spacieuse qui s'ouvre en arche sur la mer. Au milieu, assis sur un bloc de pierre, un homme, couvert d'habits

grossiers, semble contempler un enfant d'environ dix ans, qui s'efforce de tirer du fourreau une large épée, suspendue au côté de l'habitant de la grotte.

» Je t'en conjure, mon père, dit l'enfant, donne-la moi, ton épée; donne-la moi tout de suite.

— Ne te l'ai-je pas promise?

— Oui; mais je la veux à présent, aujourd'hui.

— Quand tu pourras t'en servir, pas avant.

— Tiens! regarde... Hier, à peine pouvais-je voir la lame... et la voilà presqu'à moitié tirée à présent. Quelle joie!

— Quelle joie! quelle joie!... Sans doute, ajouta l'homme en fronçant le sourcil, c'est une vraie joie de tenir une épée. Mais la soulever sur la tête de son ennemi, l'enfoncer dans sa poitrine, une fois, deux fois... la retirer rougie et chaude, voilà le comble de la joie.

— Oh! s'écria l'enfant, où en trouverai-je, des ennemis?

— Je t'en trouverai. Nous sortirons d'ici. Tu rencontreras des hommes.

—Des hommes? Ce sont des ennemis, des hommes?

— Tu ne verras pas un homme qui ne soit égoïste, ingrat, perfide.

— Es-tu donc tout cela, mon père?

— Non, non... Aussi j'ai juré une haine éternelle à cette affreuse race... aussi elle m'a banni.

— Mais il ne vient jamais d'hommes ici?

— Écoute-moi bien, Paolino. Je te le dis souvent... mais tu es encore un enfant, tu oublies ce que je te dis... écoute-moi. Dès que tu auras la force d'abattre avec cette épée la tête d'un loup, comme tu me le vis faire l'autre jour, je te conduirai au milieu de Venise. Là tu pourras frapper tes ennemis.

— Mes ennemis?

— Oui : ce sont les miens. Tous ces hommes que tu verras là renfermés dans des palais, ou se promenant dans les places publiques; couchés mollement au fond des gondoles ou travaillant avec ardeur, tous ces

êtres n'ont vécu que pour me nuire. Les uns décidaient, jugeaient froidement de mon sort; les autres, à grands cris, demandaient qu'il fût à jamais misérable. Aucun ne s'est élevé contre l'iniquité : tous sont coupables... Je te conduirai; tu les frapperas dans l'ombre... Il en est un surtout... Regarde-moi, Paolino... celui-là est beau, jeune... et pourtant il me ressemble... Quand il expirera sous tes coups, tu lui diras : « Je suis le second fils du banni... je suis..... »

Giacinto n'en entendit point davantage; il venait de tomber sans connaissance sur la roche.

La comtesse de Bradi.



Portrait
DE VOLTAIRE.

M.*** à un Naturaliste.

Vous me demandez, Monsieur, le portrait de M. de Voltaire, que vous ne connaissez, dites-vous, que par ses ouvrages. C'est déjà beaucoup, selon moi, que de connaître l'auteur; vous voulez voir l'homme : je vais vous dépeindre l'un et l'autre. M. de Voltaire est au dessous de la taille des grands hommes, c'est-à-dire un peu au dessus de la médiocre (je parle à un naturaliste, ainsi point de chicane sur l'observation); il est maigre, d'un tempérament sec; il a la bile brûlée; le visage décharné, l'air spirituel et caustique,

les yeux étincelans et malins ; tout le feu que vous trouvez dans ses ouvrages, il l'a dans son action ; vif jusqu'à l'étourderie, c'est un feu ardent qui va et vient, qui vous éblouit et pétille. Un homme, ainsi constitué, ne peut pas manquer d'être valétudinaire ; la lame use le fourreau ; gai par complexion, sérieux par régime, ouvert sans franchise, politique sans finesse, sociable sans amis, il sait le monde et l'oublie ; le matin Aristippe, et Diogène le soir ; il aime la grandeur et méprise les grands ; il est aisé avec eux, contraint avec ses égaux ; il commence par la politesse, continue par la froideur et finit par le dégoût ; il aime la cour et s'y ennuie ; sensible sans attachement, voluptueux sans passion, il ne tient à rien par choix, et tient à tout par inconstance ; raisonnant sans principes, sa raison a ses accès comme la folie des autres ; l'esprit droit, le cœur injuste, il pense tout et se moque de tout ; libertin sans tempérament, il sait aussi moraliser sans mœurs ; vain à l'excès, mais encore plus intéressé, il travaille moins pour la réputation

que pour l'argent; il en a faim et soif; enfin, il se presse de travailler pour se presser de vivre; il était fait pour jouir, il veut amasser. Voilà l'homme; voici l'auteur :

Né poète, les vers lui coûtent trop peu; cette facilité lui nuit; il en abuse, et ne donne presque rien d'achevé. Écrivain facile, ingénieux, élégant, après la poésie, son métier serait l'histoire, s'il faisait moins de raisonnemens et jamais de parallèles, quoiqu'il en fasse quelquefois d'assez heureux.

M. de Voltaire, dans son dernier ouvrage, a voulu suivre la manière de Bayle; il tâche de le copier en le censurant. On a dit depuis long-temps que pour faire un écrivain sans passions et sans préjugés, il faudrait qu'il n'eût ni religion, ni patrie. Sur ce pied là, M. de Voltaire marche à grands pas vers la perfection. On ne peut d'abord l'accuser d'être partisan de sa nation; on lui trouve, au contraire, un tic approchant de la manie des vieillards. Ces bonnes gens vantent toujours le passé et sont mécontens du présent. M. de Voltaire est toujours mécontent de son pays, et loue

avec excès ce qui est à mille lieues de lui. Pour la religion, on voit bien qu'il est indécis à cet égard. Sans doute, il serait l'homme impartial que l'on cherche, sans un petit levain d'anti-jansénisme, un peu marqué dans ses ouvrages.

M. de Voltaire a beaucoup de littérature étrangère et française, et de cette érudition mêlée qui est si fort à la mode aujourd'hui. Politique, physicien, géomètre, il est tout ce qu'il veut, mais toujours superficiel, et incapable d'approfondir. Il faut pourtant avoir l'esprit bien délié pour effleurer comme lui toutes les matières. Il a le goût plus délicat que sûr; satirique ingénieux, mauvais critique, il aime les scienc es abstraites, et l'on ne s'en étonne point. L'imagination est son élément; mais il n'a point d'invention, et l'on s'en étonne. On lui reproche de n'être jamais dans un milieu raisonnable : tantôt philanthrope et tantôt satirique outré. Pour tout dire en un mot, M. de Voltaire veut être un homme extraordinaire, et il l'est à coup sûr.

ANONYME.

EXCURSION
A la Fontaine chaude
DES PITONS [1].

Il était cinq heures du matin lorsque, suivis seulement d'un domestique nègre qui portait notre petit bagage, nous nous mîmes en route, mon frère et moi, pour aller visiter cette Fontaine qui est située à environ quatre heures de chemin au nord de la ville de Fort-Royal, dans les mornes. Le temps était beau, assez frais pour le climat; nous y fûmes bientôt arrivés. Les eaux thermales de cette fontaine paraissent venir, en filtrant à travers les

[1] Ile de la Martinique.

rochers, de la sommité des Pitons. Tout auprès de cette fontaine, et à droite, coule la rivière de *Case-Navires*, qu'il faut traverser pour y arriver; et, de l'autre côté, à gauche en venant de Fort-Royal, une autre petite rivière, ou plutôt une *ravine* descend, de roche en roche, aussi de la sommité des Pitons, et vient se perdre, je crois, dans la rivière de *Case-Navires*, au dessous de la Fontaine, et en allant vers la mer. Il existe à cette fontaine même un établissement destiné à recevoir les personnes qui s'y rendent, de toutes les parties de l'île, pour y passer quelques mois de l'année, afin de rétablir leur santé par l'usage des bains. Mais cet établissement, qui pourrait être d'un grand secours pour les personnes attaquées de rhumatismes et autres affections de ce genre, est on ne peut plus mal entretenu. La roche d'où sort l'eau est fermée, dans cette partie seulement, par une bâtisse en pierre. Cette eau tombe dans un bassin d'environ deux pieds à deux pieds et demi de diamètre, d'où elle coule ensuite, par différens tuyaux, dans cinq à six baignoires, aussi

en pierre, et mal construites. Chacune d'elles est séparée par des cloisons en planches, et c'est là ce qu'on appelle *chambres à bains*. Quatre de ces chambres sont réservées pour les *Blancs*; deux autres sont affectées aux *Gens de couleur, libres*; et, enfin, il y a un mauvais trou pour les esclaves. A droite de la Fontaine, sur un petit morne plat, au bas duquel coule la rivière de *Case-Navires*, est une autre maison aussi bâtie en bois. C'est dans cette maison que logent les personnes qui viennent prendre les eaux; et l'on en compte quelquefois plus de trente à quarante. Il n'y a pourtant qu'une vingtaine de chambres; mais ici le luxe créole est banni, et chacun se serre pour faire place à qui lui plaît. On paie douze gourdes (60 fr.) par mois pour chaque chambre, laquelle n'a guère plus de dix pieds carrés; et, comme il n'y a pour gérer l'établissement qu'un vieux militaire et pas un seul domestique, chaque baigneur est obligé de se faire suivre par quelques uns des siens, ainsi que de se faire apporter tout ce qui lui est nécessaire pour son

coucher et sa nourriture ; car le propriétaire des bains ne fournit que l'*eau* et l'*abri*. Ce propriétaire est un homme de couleur qui ne comprend pas mieux l'intérêt de sa fortune, qu'il ne se doute de ce qu'il serait nécessaire d'établir pour l'agrément de ses malades. Il demeure à Fort-Royal ; et, lorsque lui ou sa femme apprennent qu'une chambre est vide, l'un d'eux se transporte à la Fontaine pour fermer cette chambre dont ils remettent ensuite la clé au premier baigneur qui se présente.

Il était midi lorsque nous arrivâmes à cette Fontaine, et nous n'avions pas voulu nous donner la peine de prendre sur notre route des échantillons des plantes que nous y avions rencontrées en grand nombre, et cela parce que nous avions le dessein d'y repasser le lendemain pour retourner à Fort-Royal. Après nous y être reposés pendant une heure, nous gravîmes les Pitons presque jusqu'à leur sommet ; mais, comme nous n'avions pas de guide, que notre domestique nègre tremblait de toutes ses forces de rencontrer des

serpens, et que, d'ailleurs, la journée était déjà un peu avancée, nous préférâmes descendre un des Pitons du côté du nord, vers un point où nous entendions les eaux tomber avec bruit de roche en roche. Pour y arriver, il nous fallut descendre une portion de morne presqu'à pic, par une *trace* que les eaux pluviales et le temps surtout avaient presque entièrement effacée. Après une demi-heure d'un péril évident, nous nous trouvâmes, non pas au bord de la rivière (car les arbres élevés, les végétaux parasites, et une foule d'autres plantes à tiges grimpantes, avaient envahi une partie de son cours), mais au milieu de la rivière elle-même, sur les rocs amoncelés qui encombrent entièrement son lit. Il était alors près de trois heures. Comme nous pensions que cette rivière était la même que celle que nous avions vue déboucher à la gauche de Fontaine-chaude, nous préférâmes en suivre le cours, malgré tous les dangers que présentait un pareil chemin, plutôt que de reprendre la route des Pitons. Nous avions d'ailleurs l'espérance de rencontrer

quelques plantes nouvelles dans ces lieux que jamais homme peut-être n'a tenté de visiter. A chaque pas que nous faisions dans l'eau et au milieu des roches amoncelées les unes sur les autres, nous étions arrêtés par des troncs d'arbres énormes et d'espèces différentes, que les coups de vents impétueux des Antilles, et plus encore peut-être la caducité de leur âge, avaient renversés çà et là d'un bord de la rivière à l'autre. Déjà plus d'un siècle s'était écoulé sans doute, depuis que la main impitoyable du Temps, ou le souffle destructeur des tempêtes avait abattu ces fiers habitans des forêts. D'autres végétaux étaient venus s'emparer de leurs dépouilles; et ces arbres, naguère si majestueux par leur stature élevée, semblaient une nouvelle terre que la nature préparait à ses générations futures. Effectivement, chaque fois que, pour nous soutenir, nous posions notre bâton de voyage sur un de ces vieux troncs, il s'y enfonçait profondément. Aucun son étranger à celui du bruissement des feuilles ne se mêlait au fracas des eaux de cette ravine qui roulaient

et tombaient en cascade, entraînant avec elles une foule de débris de végétaux. Il semblait que tous les êtres animés eussent horreur de ces abîmes. Seuls, nous marchions sans crainte au milieu d'eux. Quelquefois nous avions de l'eau jusqu'aux genoux; d'autres fois, elle nous dépassait la ceinture; à chaque instant nous glissions sur les roches; souvent même nous tombions de l'une sur l'autre. Heureusement personne de nous ne fut blessé; et, après trois heures de marche à travers tous ces périls, nous débouchâmes, ainsi que nous l'avions prévu, auprès de la Fontaine chaude. Il était cinq heures et demie du soir.

Quoiqu'il n'y eût aucun espoir fondé de pouvoir se rendre à Fort-Royal dans la même soirée, nous nous mîmes cependant en route dans l'intention, s'il ne nous était pas possible d'y arriver, de venir coucher sur l'habitation Sainte-Croix, afin d'être plus tôt arrivés le lendemain à Fort-Royal pour y soigner nos plantes. Nous eûmes bientôt lieu de nous repentir de cette résolution; car, à peine avions-nous fait trois quarts de lieue, que le

crépuscule nous surprit; le ciel s'obscurcit dans la partie du sud, et bientôt une nuit des plus sombres vint nous cacher entièrement la route. De temps en temps seulement elle était un peu éclairée par ces insectes *phosphorescens*, que l'on connaît ici sous le nom de *bêtes-à-feu*, et qui appartiennent à l'ordre des *coléoptères*. Nous en prîmes plusieurs que nous piquâmes en guirlandes sur nos chapeaux; mais la lueur qu'ils répandaient s'éteignit bientôt avec leur vie, et nous fûmes plongés dans les plus profondes ténèbres. Pour comble de malheur, une pluie abondante vint se joindre à l'obscurité qui nous environnait, et nous tombions à chaque pas. De quelque côté que nos yeux se tournassent, il nous semblait entrevoir d'affreux précipices, et notre domestique croyait à chaque instant marcher sur des serpens, qu'on assure être très nombreux dans cette partie des Pitons. Tout enfin concourait à rendre notre route fort dangereuse, lorsque après avoir marché, ou plutôt nous être traînés ainsi pendant plusieurs heures, nous arrivâ-

mes à la maison de M. Sainte-Croix. Nous y passâmes la nuit, et nous rentrâmes à Fort-Royal le lendemain matin à onze heures, tout couverts de boue, il est vrai, mais aussi chargés d'une précieuse récolte d'histoire naturelle.

AUGUSTE PLÉE.



L'Orage de Tamantoul.

Moeurs Écossaises.

Un orage de neige est le plus terrible des orages; et de toutes les villes du monde, aucune n'est plus exposée aux effets destructeurs de ces tempêtes glacées, que Tamantoul dans les High-Lands [1]. Elle est comme encaissée et perdue entre de hautes montagnes, d'où les torrens se précipitent et s'entassent sur ses fragiles édifices, cent fois détruits par la violence des avalanches, toujours reconstruits par leurs habitans obstinés. Les régions méridionales, avec leurs tonnerres et leurs volcans, ne peuvent donner l'idée de ce que la na-

[1] Terres hautes, montagnes, par opposition aux Low-Lands, terres basses.

ture réunit de terreurs sublimes et funèbres, quand des régions froides, hérissées de monts et voisines de la mer, sont le théâtre que ses couvulsions ébranlent; c'est au sein de la nuit une neige éblouissante qui, tombant en masses épaisses et obliques, menace de tout engloutir; c'est le vent qui, arrêté dans sa course par les immenses forêts de *Head ó Dee*, les pics aigus de *Grantown* et les anfractuosités de *Glen-Aven*, siffle et hurle comme si toutes les légions infernales avaient rompu leur ban. Les bruits, qui accompagnent ce déluge de neige et cette révolte des vents, ne sont pas moins épouvantables. La foudre gronderait sur votre tête, vous ne l'entendriez pas, tant les mille cataractes qui vous entourent, les collines, dont tous les échos mugissent à la fois, l'océan lointain qui bruït, et les arbres qui se brisent, et les rocs qui se détachent et se fracassent en tombant, se mêlent dans un horrible tumulte. Tamantoul n'est accessible que par des sentiers ou gorges étroites, tombeaux des voyageurs qui s'y engagent par un mauvais temps. En 1812, on

trouva deux courriers de la poste étendus morts dans une de ces avenues, que la neige comble et obstrue en peu de temps. A vingt pas de la ville, vous péririez sans secours; la neige vous aveugle, votre langue se glace, vos pieds s'arrêtent, quelques minutes suffisent pour ensevelir le malheureux que son imprudence ou son inexpérience a porté à braver cette guerre acharnée, que les élémens livrent à la vie de l'homme.

Par un caprice qui caractérise assez bien la bizarrerie humaine, cette bourgade, qui s'honore du nom de ville, est, pendant les mois d'hiver, un lieu de fête perpétuelle. Vous êtes sûr d'y trouver les montagnards des clans les plus sauvages, les jeunes laboureurs des basses terres, les jeunes *lassies*[1], qu'un tendre engagement amène à ce rendez-vous. On y boit, on y fume, on y danse, on s'y querelle; c'est un bal de chaque jour, une bacchanale dont toutes les scènes sont loin d'offrir un ensemble élégant et classique. Les plus mauvais

[1] Lass, lassie, jeune fille; c'est un diminutif écossais.

sujets de l'Ecosse affluent dans ce petit endroit : vieux soldats, fermiers ruinés, maquignons qui cherchent fortune, ministres de l'Évangile, chassés de leurs presbytères par décision des Anciens, buveurs, joueurs, chasseurs, contrebandiers, banqueroutiers, gens sans aveu, population pittoresque et dangereuse, qui recule devant une civilisation perfectionnée, et se plaît à venir trouver dans la prison joyeuse de Tamantoul la liberté, qu'elle pousse jusqu'à la licence, et de faciles plaisirs, qu'elle achète à bas prix. De jeunes couples se donnent souvent rendez-vous à ces fêtes, qui sont, il est vrai, en assez mauvaise réputation auprès des gens pieux et graves, et que l'honnête fermier calviniste recommande bien à son fils d'éviter soigneusement.

Au mois de février 1820, une tempête si violente vint surprendre les habitans de Tamantoul et leurs hôtes, que les cris des buveurs, les sons du *bag-pipe*[1] écossais et les sauts cadencés du *Strathspey*[2], s'interrompi-

[1] Cornemuse.

[2] Contredanse dont les figures sont très compliquées.

rent tout à coup. Peu s'en fallut que toute la nation irrégulière que renfermait cette enceinte de rochers ne demeurât engloutie sous cent pieds de neige. Une journée dans les *High-Lands*, voyage qui, pour les cockneys de Londres, est aussi nécessaire que le voyage d'Ermenonville pour les Parisiens, m'avait conduit à Tamantoul, d'où je comptais partir avant la nuit, mais où cet orage me força de m'arrêter; quelle que fût l'horreur du spectacle, et malgré le péril réel que nous courrions, ce qui a surtout fixé dans ma mémoire le souvenir de cette nuit orageuse, c'est un événement tragique auquel la fête de Tamantoul servit de prélude, et dont toutes les scènes qui se sont passées devant moi sont encore présentes à mon esprit.

Lewis Mackensie, soldat de l'armée écossaise, le plus bel homme peut-être qui ait jamais foulé la bruyère des montagnes de son pays, faisait partie de cette assemblée joyeuse et turbulente. C'était, m'a-t-on dit, un fort brave soldat; mais la renommée, qui lui attribuait plus d'une intrigue amoureuse, le

rendait redoutable aux maris et aux mères. De Dumfries à Edimbourg, Lewis Mackensie n'était connu que sous le nom de *Glibby gledger*[1], sobriquet singulier, qui, dans le patois d'Ecosse, a une signification très ironique et très expressive.

Lewis valait apparemment beaucoup mieux que sa réputation ; une jeune fille des montagnes, Mary Craddock, lui avait inspiré un attachement ardent et sincère, dont les dernières circonstances de la vie du soldat prouvèrent toute la violence. Mary, que j'ai vue dans ce bal rustique, n'était pas régulièrement belle : il y avait de l'ame dans ses traits, de la grâce dans sa démarche, de la langueur dans son regard. Le capitaine du régiment où servait Lewis l'aimait aussi : mais Mary Craddock préférait Mackensie ; et la rivalité qui existait entre les deux militaires avait éclaté plus d'une fois avec une vivacité que la discipline et la régularité du service n'a-

[1] Ces paroles ne peuvent se traduire ; et celles qui pourraient leur correspondre en français (le lorgneur oblique) n'offrent qu'un sens ridicule.

vaient pu étouffer. La jeune fille, qui demeurait à deux lieues de Tamantoul, dans les montagnes, était venue au bal de cette ville avec sa grand'mère, dans l'espérance d'y trouver Lewis ; en effet, elle avait dansé plusieurs strathspeys avec lui, quand le capitaine lui offrit d'être son partenaire pour la danse prochaine, et, sur le refus de Mary, laissa échapper quelques paroles aussi injurieuses pour elle que pour son amant. Une querelle violente commença ; et bientôt le capitaine, armé de son autorité militaire, ordonna au soldat de quitter la salle et de garder les arrêts. Lewis se retira la rage dans le cœur ; aussitôt après cette scène, Mary toute en pleurs et sa grand'mère effrayée reprirent seules la route de leur habitation.

La tempête n'avait pas encore commencé quand elles quittèrent Tamantoul ; mais un quart d'heure après leur départ, les premiers flocons de neige tourbillonnèrent dans l'air ; bientôt toute l'atmosphère en fut asiégée et remplie. Qu'on imagine la situation de ces deux malheureuses femmes, surprises par

ce torrent inévitable qui les écrasait et les étouffait, saisies par cette invisible prison de glace, s'endormant sous ce froid manteau pour ne s'éveiller jamais, et incapables de lutter contre la mort qui les pressait de toutes parts et les envahissait lentement. Le lendemain ce fut un spectacle horrible et touchant, quand une partie de la neige fut fondue, et que l'on déblaya les sentiers qui conduisent à Tamantoul, de voir la pauvre jeune fille enveloppée dans le *plaid*[1] de sa grand'mère, qui la pressait fortement sur son sein, et qui avait inutilement essayé de la garantir dans les larges draperies du manteau. La jeune fille, toute pâle, belle encore, étincelait de gelée sous les rayons du soleil, et sans autre indice de mort, que son immobilité effrayante et cet éclat funeste. Vous eussiez dit une fleur de printemps dont une nuit froide a glacé la sève sans flétrir sa beauté. On dit que la fureur de Lewis Mackensie, lorsque ce fatal événement parvint jusqu'à lui, approcha de

[1] Manteau bariolé que l'on porte en Écosse, et dont l'usage s'est introduit en France.

la démence. Le capitaine était un meurtrier aux yeux du soldat; il avait, par son acte arbitraire et par la querelle qu'il avait suscitée, causé la mort de Mary et de sa grand'mère, et privé Lewis de tout ce qu'il aimait dans le monde. Le brillant et gai Mackensie disparut. Ce ne fut plus qu'un homme sombre, absorbé dans le sentiment de sa douleur et le désir de la vengeance. Un mois après, je me trouvais à Edimbourg, quand les soldats se mutinèrent au sujet de leur paie, et personne ne fut étonné d'apprendre que Lewis était à la tête de la révolte, et que le capitaine O'Brien (c'était le nom de son rival) avait péri, dans une émeute, de la main même du soldat. Mackensie, accusé de meurtre sur la personne de son capitaine, et de rébellion à main armée, fut jugé par un conseil de guerre, et condamné à mort.

Le printemps était de retour : les *lincks* d'Édimbourg se couvrirent d'un peuple nombreux dès le matin du jour où Lewis devait être exécuté. Trois régimens, la baïonnette au bout du fusil, sortirent de la ville et s'avan-

cèrent en silence ; bientôt on entendit le bruit sourd d'un grand tambour, dont la percussion, retentissant à de longs intervalles, était voilée et rendue plus lugubre par l'interposition du crêpe noir qui le couvrait. Un Nègre africain, homme athlétique, de six pieds de haut, et le plus redoutable boxeur de son temps, frappait de toute sa force sur cet instrument funèbre. A voir la violence avec laquelle il assénait ces coups interrompus, le sourire de ses lèvres et l'éclat de ses yeux, dont le blanc étincelait sur l'ébène de son visage, vous eussiez dit qu'il allait à une fête, et que la mort de l'homme blanc était un triomphe pour l'homme noir.

Lewis était généralement aimé ; quand on le vit, comme le prescrit la loi militaire du pays, derrière son cercueil que portaient deux de ses camarades, et s'avancer d'un pas ferme et mesuré, l'œil fixé sur le gazon de cette terre natale qui allait bientôt disparaître à jamais sous ses pas, un frémissement universel, un murmure silencieux qui semblait se communiquer par une sympathie électrique,

vint agiter cette multitude. C'est lui! c'est lui! pauvre garçon! *Puir fallow*[1]*!* répétaient tout bas mille voix de femmes, vieilles, jeunes, de tout âge, entourées de leurs *plaids*, la tête couverte de leurs capuchons gris, quelques-unes portant leurs enfans, et leur donnant le sein. C'était chose surprenante et remplie d'émotion, que cette douleur générale à propos d'un pauvre soldat, que ce ressentiment populaire si profond, mais étouffé par le respect des lois; que l'expression semblable de toutes ces figures de femmes écossaises, pâles, graves, caractérisées, et qu'un beau soleil levant éclairait. Un signe de la main du commandant changea la forme des trois régimens; le tambour cessa de battre; un drapeau s'abaissa lentement; les troupes se rangèrent sur trois lignes égales, formant un carré dont on aurait supprimé un côté. Le cercueil fut apporté et placé au centre.

Lewis Mackenzie s'agenouilla dessus le cercueil.

[1] Poor fellow.

La vie et la jeunesse brillaient sur son visage, et quand le malheureux jeune homme eut défait son habit, vous auriez cru qu'il s'agissait pour lui, non de mourir sous les balles de ses camarades, mais de prendre part à quelque jeu rustique, et de déployer sans entraves la mâle vigueur dont l'avait doué la nature. On entendit quelques gémissemens sortir de la foule émue; les femmes pleuraient. C'était pour elles que *Glibbygledger,* s'exposant aux rigueurs de la discipline, s'était cent fois laissé glisser, au moyen d'une corde, du haut de la citadelle sur les rochers qui la soutiennent, et de là, à travers tous les dangers, au lieu du rendez-vous. C'était pour venger la mort affreuse de celle qu'il avait aimée, qu'il subissait dans toute son horreur le châtiment inexorable de la justice militaire. Il fallait voir toutes ces têtes et tous ces regards fixes, et la stupeur peinte sur tous ces traits. Bientôt le triple rang des soldats, forcés de devenir bourreaux, se resserra et se rapprocha. Lewis se leva, attacha le bandeau sur ses yeux de sa propre main,

s'agenouilla de nouveau sur son cercueil, joignit les mains, pria.

Six balles percèrent son cœur. Alors quel cri profond, douloureux, lamentable, impossible à exprimer et à oublier, retentit au loin, comme si cette foule n'avait eu qu'une ame et n'avait poussé qu'un gémissement! Vous eussiez dit que chacun des assistans perdait un frère, tant ce peuple, pieux, sévère et rustique, a conservé un profond et populaire sentiment de nationalité; tant il s'associait intimement au supplice du jeune soldat. Je vis son vieux père, invalide, aux cheveux blancs, au front hâlé, sortir de la foule et aller embrasser son fils mort et sanglant. Je vis la multitude s'écouler lente et muette.

Et le soir même, toute cette émotion causée par la mort du soldat avait cédé aux habitudes communes de la vie. Parmi ces femmes qui avaient donné tant de pleurs au pauvre Mackenzie, pas une peut-être ne songeait à lui. Quant à son vieux père, je le rencontrai le lendemain, ivre comme un montagnard, poursuivi par une troupe d'en-

fans, incapable de se soutenir, chancelant à travers la place du marché, répétant dans son désespoir et bégayant dans son ivresse le nom de son fils. C'est ainsi que l'homme est fait.

P. Chasles.



MA PREMIÈRE VISITE
A Grétry.

C'ÉTAIT en 1811, et j'avais vingt ans : une mélancolie profonde, causée par la mort de mon père et par un de ces chagrins qui s'attachent à la jeunesse, et qui ne veulent pas de confidens, me rendait insensible à tous les plaisirs. La musique seule avait le pouvoir de me distraire et de faire couler de mes yeux ces larmes qui, comme une douce rosée, rafraîchissent l'ame. La musique!... ah! je l'aimais dès mon berceau; elle fut la consolatrice de bien des chagrins, et je sens encore que dans l'infortune elle me sera toujours fidèle. — Les opéras de Grétry, ses airs pleins de mélodie, de fraîcheur et d'expres-

sion que ma mère me chantait encore enfant, en me balançant sur ses genoux, avaient excité mon admiration. Ce sentiment s'était accru par la lecture des mémoires de *ce chantre de la nature et des passions :* j'aime mieux lui donner ce titre que celui de *compositeur*, qu'on lui refuse, même maintenant. Personne plus que moi ne sait que l'auteur de *Richard* ne fut jamais un savant *calculateur de notes*, et c'est à mes yeux le plus bel éloge qu'on puisse faire de son talent. J'avais écrit à Grétry, six mois avant de quitter la province ; je lui parlais avec enthousiasme de ses ouvrages, de l'état de souffrance, de langueur, dans lequel me jetait une maladie nerveuse qui durait depuis deux ans ; la réponse qu'il me fit, et que je conserverai toujours, était adorable de grâce et de bonté. *Ce que vous me dites de votre âge et de votre santé*, m'écrivait ce grand artiste, *m'afflige d'autant plus, que je perdrais en vous un ami de mes faibles productions, et, ce qui vaut mieux, une ame sensible dont la nature est avare. Mais à votre âge il y a beaucoup de ressources pour pro-*

longer une vie qui commence...» Il finissait par me témoigner le désir de me connaître et de me recevoir chez lui, lorsque j'irais à Paris. On pense bien qu'à mon arrivée dans la capitale je n'oubliai pas une invitation qui comblait mes vœux. Pendant deux mois, l'idée de visiter Grétry me troubla. Je ne crains pas de l'avouer, la vue d'un homme célèbre m'a toujours causé de l'émotion, et cette émotion était très vive, surtout aux jours de ma jeunesse. Par une belle matinée d'octobre, je quittai le faubourg Saint-Jacques, et m'acheminai vers le boulevard des Italiens. Me voilà près de la porte du n° 7 ! je franchis le seuil, et, le cœur palpitant, la vue troublée, je monte l'escalier qui doit me conduire aux appartemens d'un second étage. Pour l'être sensible et appréciateur du génie, la demeure d'un grand homme ressemble au temple dont un vrai dévot n'approche qu'en tremblant : le Dieu n'est-il pas là, et n'est-on pas sous le charme de son influence ?.. Me voilà dans la chambre de Grétry, et je n'en épargnerai pas la description à mes lecteurs. Rien n'é-

tait plus simple que l'ameublement de cette pièce. Un grand lit en moire de laine rouge, une épinette, qui depuis a appartenu à Nicolo, un secrétaire antique, une table, quelques chaises et un grand fauteuil, formaient tout son mobilier. Je n'oublierai point un beau portrait de l'auteur de *Sylvain*, peint par madame Lebrun, en 1785, dont il m'a donné la gravure et un joli dessin d'Isabey. Il y avait dans cette modeste retraite un air de paix, de simplicité qui allait au cœur. Grétry se leva de son fauteuil, placé au coin de la cheminée, pour venir au devant de moi. Il était assez grand, maigre, un peu voûté, et d'ailleurs d'un abord noble, gracieux et plein d'aisance. Son front était large et sillonné, comme celui de Gluck, par de légères rides, indicatrices de l'activité de la pensée. La flamme de l'inspiration respirait dans ses yeux un peu voilés : ce qui leur donnait une expression de mélancolie charmante. Il avait le nez bien fait, la bouche un peu entr'ouverte dans le repos, et de petits plis au coin de la lèvre supérieure qui, lorsque la conver-

sation ne lui plaisait pas, auraient eu quelque chose de la malice rabelaisienne, si tout l'ensemble de sa physionomie n'avait pas été empreint du caractère de la bonté et de l'habitude de la souffrance. Ses cheveux longs tombaient en boucles blanches comme la neige, sur une redingote noire à laquelle était attaché le ruban de la Légion-d'Honneur; et tout son aspect offrait à la fois je ne sais quoi de touchant et de digne de respect. Il remarqua mon trouble, et ne tarda pas à me rassurer. « J'aime les jeunes gens, me dit-il, et je « les aime surtout quand ils cultivent les « arts : pourquoi ne seriez-vous pas à votre « aise avec moi? Je n'ai rien qui doive vous « imposer, et tout mon mérite c'est d'avoir « pris pour guides la nature et la vérité. — « Ah! lui répondis-je, ces guides là ont vu « que vous les suiviez avec ardeur, car ils ne « vous ont jamais abandonné! »

Nous parlâmes longuement de ses ouvrages, et il me raconta une foule d'anecdotes qui s'y rattachaient et qui se liaient à tous les personnages célèbres de son temps. Diderot,



D'Alembert, le comte de Creutz, Vernet, Greuse, avaient été ses amis, et il me les dépeignait avec tant d'esprit, avec une vérité de couleur si piquante, que je croyais les voir et les entendre. L'humeur ombrageuse de Rousseau avait empêché qu'ils se liassent intimement. Il ne l'accusait point, il le plaignait, en l'admirant. « Les ames froides, s'é-
« cria-t-il tout à coup, et qui vont portant le
« compas de la raison sur les écarts de la sen-
« sibilité, ont beau dire; celui qui fit *Emile*
« et *le Devin du village* ne fut jamais un mé-
« chant homme!.... Ce n'est pas sans motifs,
« ajouta-t-il quelques instans après, qu'on
« prétend que je ne suis pas savant; je n'ai
« jamais cherché à le devenir, car la science
« étouffe le naturel. De mon temps d'ailleurs
« (et ici sa lèvre prit cette expression mali-
« cieuse que j'ai déjà signalée) le Conserva-
« toire n'existait pas, et nous tenions à chanter
« et à être chantés..... Mon instrumentation
« est faible, j'en conviens; mais en revanche
« celle d'aujourd'hui est trop forte. Depuis
« la prise de la Bastille, il faut à nos oreilles

« blasées, de la musique à coup de canon; on « commence par la mousqueterie, soyez bien « sûr qu'on ne s'arrêtera pas en si beau che- « min. » Ceci n'a-t-il pas l'air d'une prédiction, quand on songe au fracas que Rossini et ses imitateurs ont introduit dans l'orchestre? « Vous avez composé des romances, me « dit Grétry; il en est une que mon neveu « m'a fait entendre, et qui m'a fait plaisir : « c'est la *Nouvelle Nina.* » Alors je sortis de ma poche une dizaine de morceaux qui n'avaient pas encore été publiés, et, en balbutiant : « Je serais trop heureux si, parmi ces « essais, il s'en trouvait un qui vous parût di- « gne de vous être offert. » Il examina mes manuscrits avec une attention pleine de bienveillance, solfiant à demi-voix, et battant la mesure avec l'index sur le bras de son fauteuil. De temps en temps il s'écriait : « Cela « est bien, cela est mal!.... » Les conseils qu'il me donnait alors sur la prosodie et sur l'expression étaient remarquables de justesse, et fixaient toute mon attention. « Ah! voilà « le sujet de *Velléda*, me dit-il; vos vers

« sont moins poétiques que la prose de Châ-
« teaubriand; mais votre musique est bien,
« elle a du site; la phrase :

Je descends dans la tombe où dorment mes aïeux,

« me fait songer aux catacombes de Rome.
« J'accepte la dédicace de ce *chant gallique*. »
Ce morceau fut gravé quelques jours après, et dut sans doute une partie de son succès au grand nom de Grétry.

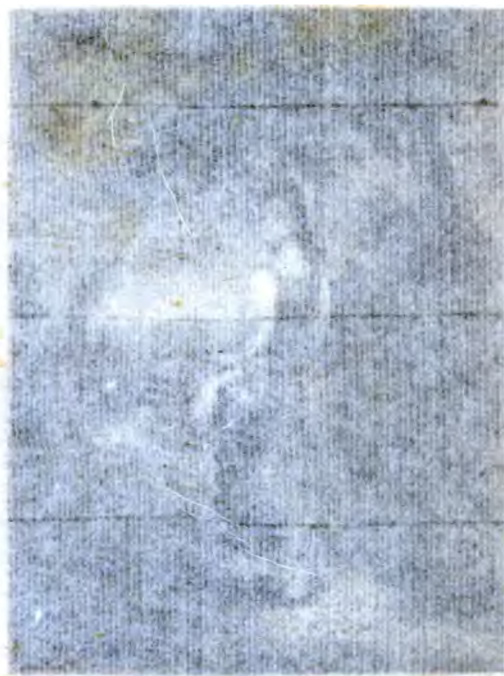
Parmi les compositeurs anciens, il distinguait surtout *Monsigny*, qu'il appelait le *Racine* de la musique. « Je donnerais, me dit-
« il, un opéra tout entier, pour les quatre
« notes placées sous ces paroles du duo de
Félix : *N'y pensons plus !.....* » — Dans l'école moderne, il citait avec un sentiment de prédilection Méhul et Boyeldieu. Ce dernier venait de donner *Jean de Paris*. « Connais-
« sez-vous, me dit Grétry, un air plus vrai,
« mieux déclamé que celui du page dans cet
« opéra?... — Vous oubliez, lui répondis-je,
« le duo des deux vieillards dans la *Fausse*

« *Magie.* » L'heure s'avançait, et j'allais le quitter, lorsque je vis entrer une jeune personne dont la figure naïve, spirituelle et pleine de sensibilité, me frappa. Son teint un peu basané, la finesse de ses traits, sa petite taille et les éclairs qui s'échappaient de ses yeux noirs, me la firent prendre pour une créole, ou une Portugaise. C'était mademoiselle Marceline Desbordes qui depuis, et sous le nom de Valmore, a publié des élégies et des romances délicieuses. Elle avait débuté à Feydeau dans le rôle d'*Elisca*; Grétry l'appelait sa fille; et son ame brûlante, ses talens, la rendaient digne de ce titre. Après quelques instans de conversation, je sortis enfin, l'imagination remplie de ce que je venais de voir, d'entendre, et me promettant de nouveaux plaisirs en me rendant à une invitation à dîner que m'avait faite Grétry pour le mercredi suivant. Caillot, l'ancien acteur de la comédie italienne, devait s'y trouver, et j'étais curieux de connaître celui qui créa avec tant de succès les rôles du *Sylvain*, du *père de Lucile*, et qui avait laissé au théâtre

et dans le monde, la réputation d'un grand artiste et d'un homme de bien. C'est sur les notes jetées sur le papier, en sortant de cette première visite, que j'écris ces souvenirs; ils auront peut-être quelque prix pour les admirateurs d'un homme dont le génie, en dépit de la mode, ne saurait être oublié!

P. Hédouin.





La Belle Enfant.

Nous étions en septembre, et chacun, occupé
De hautes questions, marchait enveloppé
Dans une politique austère :
Ce n'étaient dans Paris, aux salons bourdonnans,
Que plaintes et regrets, et discours fulminans,
Sur les lenteurs du ministère.

Or, tandis que Paris, encor chaud de juillet,
Sur son fusil de guerre, en chantant, s'appuyait,
Et que ses foules accourues
Se montraient aux longs cris d'*ordre* et de *liberté*,
Partout des trous de balle aux murs de la Cité,
Et du sang à l'angle des rues;

Tandis qu'à flots criards, inondant les bureaux,
L'intrigue se parait des couleurs des héros,
Et que sa honteuse industrie,

D'avance, sans remords comme sans repentirs,
Dérobait lâchement leur couronne aux martyrs
Et ses sueurs à la patrie ;

Je m'en allai, cherchant dans mon vieux Dauphiné
Quelque village obscur, où, seul et confiné,
Je pusse rêver à mon aise ;
Quelque réduit bien sombre, au milieu des grands bois,
Où n'eût encore été chanté par nulle voix
Le refrain de la *Marseillaise*.

Long-temps je le cherchai ; mais devant moi, toujours,
Fuyaient d'un vol égal et les nuits et les jours,
Sans que l'inconstant paysage,
Se fixant tout à coup à mon regard séduit,
Vînt offrir à mes vœux le tranquille réduit,
Terme riant de mon voyage.

Enfin, par un beau soir, à l'heure où du couchant
Les ardentes lueurs embrasent le penchant
De la colline verdoyante ;
A l'heure où le soleil resplendit dans les eaux,
Où la verte forêt, toute pleine d'oiseaux,
Retentit, sonore et bruyante ;

Je vis venir à moi cette jolie enfant,
Que le docte Perrault, le soir, en se chauffant,
Voyait si fraîche et si gentille ;

Qu'il nous montra courant après un moucheron,
Causant avec un loup ; belle d'un chaperon
Comme une autre de sa mantille.

C'était la même grâce... et le même panier;
Le même loup peut-être, horrible braconnier,
Guettait la jeune villageoise ;
Le petit chaperon se guidait, en marchant,
Sur son clocher aigu, dont le soleil couchant
Faisait étinceler l'ardoise.

Oh ! murmurai-je alors, immobile et penché,
D'affaires et de soins pour jamais détaché,
Me voilà donc où je veux être !
Un chaume dans ce lieu pour dormir et m'asseoir !
Un abri d'où je puisse, aimable enfant, le soir,
Te regarder de ma fenêtre !...

Car j'aime les grands bois et les sentiers ombreux
Où voltigent, le soir, les oiseaux, plus nombreux
Que les abeilles du vieux saule;
J'aime surtout l'enfant, aux suaves couleurs,
Qui regarde autour d'elle en marchant sur des fleurs,
Et sourit par dessus l'épaule...

Ne t'en vas pas, enfant ! vois, au bord du chemin,
Que de beaux papillons sollicitent ta main !
Jolie enfant, si bien coiffée,

Reste ! Je veux long-temps te parler, et je veux
Passer et repasser mes doigts dans tes cheveux,
En lisant un conte de fée !...

Et je parlais ainsi, d'un rêve me berçant,
Et je ne songeais pas, tout en le caressant,
Combien un rêve est éphémère
Au village arrivé, voilà ce que j'appris :
Ma belle enfant aux pieds mignons, au doux souris,
N'était... que la fille du maire.

Et ce clocher si beau, d'ardoises cuirassé,
D'où le brillant coq d'or hier fut renversé,
Devait rester huit jours encore
Privé de girouette, à cause du curé,
Par qui, dans les trois jours, ne fut pas arboré
Le nouveau drapeau tricolore.

Cordellier-Delanoue.

17 novembre 1830.



LES BOIS.

Fragment.

Bois augustes, salut ! vos voûtes poétiques
N'entendent plus le barde et ses affreux cantiques;
Un délire plus doux habite vos déserts,
Et vos antres encor nous instruisent en vers :
Vous inspirez les miens, ombres majestueuses !

DELILLE.

Je vous ai long-temps, trop long-temps peut-être, entretenus des bois sous le rapport de leur utilité ; me sera-t-il maintenant permis de vous parler des jouissances morales qu'ils procurent aux propriétaires qui vivent dans leurs terres ? — Le philosophe sensible pourra-t-il ajouter quelques mots à ce que vient de vous dire le garde-marteau ?

En quittant les terres arables, et en pénétrant dans une forêt, on découvre un monde nouveau. — Vous y trouvez d'autres espèces, d'autres familles animales, et conséquemment d'autres instincts et d'autres mœurs. — Une série nouvelle d'êtres inconnus dans les plaines attire votre attention, et fait naître en vous d'autres pensées. — Les forêts sont les asiles où viennent se cacher de paisibles générations pour échapper à la férocité de l'homme. — Elles y craignent moins les piéges du renard, l'instinct sanguinaire de la belette, ou les griffes acérées de l'oiseau de proie, que le plomb invisible qui les frappe à de grandes distances. — Vous y voyez quelquefois la faisane, épouvantée par l'aspect du chasseur, rappeler sous son aile sa jeune famille. — Vous entendez au fond des bois des bruits inaccoutumés; des voix inconnues que l'écho répète dans le lointain; et le jeune taillis, humecté par la rosée, exhale au printemps des parfums plus doux que ceux dont l'Orient embaume les palais les plus voluptueux. — Quelquefois un arbre séculaire, brisé par les orages, laisse

flotter comme une chevelure ses fibres éparses; la brise du matin s'en empare, et en fait sortir une mélodie que les chants de la grive accompagnent; tandis que le pic vert, cramponné sur le tronc, le frappe de son bec à coups redoublés, pour attirer en dehors les insectes dont il veut faire sa proie.

Le naturaliste, le peintre, le poète, le penseur, trouvent chacun dans le sein des forêts l'aliment qui est convenable aux besoins de leur esprit. — On dirait qu'il y a un rapport mystérieux entre les diverses essences ligneuses et les diverses facultés de l'entendement humain, puisqu'on a vu des contemplateurs distinguer les divers genres d'inspiration que fait éprouver chaque espèce d'arbre lorsque la brise agite son feuillage[1]. — Ils prétendent que l'harmonie produite par l'agitation du chêne est favorable à l'épopée, que le bouleau vous dispose à l'élégie, le

[1] Sounds in harmonious in themselaer and harsh
Yet heard in scenes, where peace for ever reigns,
And only there please highly for their sake.
WILLIAMS COOPER.

peuplier à l'idylle, le saule à la poésie érotique ; en sorte qu'il ne s'agirait que de passer d'une saussaie à l'ombre d'une forêt résineuse, pour faire succéder des madrigaux à des chants funèbres.

J'avouerai franchement que je 'ne suis pas encore parvenu à donner à mes fibres ce degré d'excitation et de délicatesse, parce que je me laisse doucement aller aux inspirations de la bonne nature, sans perdre mon temps à lui demander pourquoi ni comment elle excite en moi de telles sensations, que j'accepte comme elle me les donne, sans vouloir les examiner, ni les définir. — A force d'analyser le sentiment, vous verrez qu'on finira par ne plus rien sentir.

Mais, au fond de mes bois, il m'arrive quelquefois de partager les inquiétudes d'une chevrette qui débouche dans une clairière, conduisant ses faons à la pâture. — Je me hâte alors de rappeler à moi les chiens qui poursuivent cette jeune mère, plus inquiète pour ses enfans que pour elle-même. — D'autres fois j'entends des coups de serpe retentir au

fond de mes taillis. — Je cours au lieu du dommage, j'y trouve une femme manquant de pain, et presque de vêtement. — Elle m'apprend qu'elle est mère de six enfans mourans de faim et de froid, qu'elle fait quatre lieues, et emploie toute une journée pour réunir et rapporter chez elle, sur son dos, un fagot pesant un quintal et demi, et valant à peine six sous. — Le garde survient, déclare la saisie, et tandis qu'il verbalise, j'aide la pauvre femme à charger son fagot sur ses épaules, en lui souhaitant un bon voyage.

Il y a une providence pour la femelle du chevreuil. — Le chasseur, tout cruel qu'il est, l'épargne. — Quelle ressource restera-t-il à la femelle de l'homme, que les besoins de sa famille accablent plus encore que sa propre misère, si la charité du propriétaire n'est pour elle une seconde providence?

Français (de Nantes).

La Tour du Temple.

PERSONNE ne sait au juste pourquoi Bonaparte a fait démolir la tour du Temple, et raser de fond en comble cette formidable Bastille de son règne. Était-ce, comme on l'a dit, l'effet de quelque crainte superstitieuse, ou ne cherchait-il qu'à effacer le dernier souvenir des fureurs et des vengeances populaires? L'Histoire se charge de recueillir ces conjectures, et ne les explique point. Jamais, au reste, il n'y eut dans le monde plus effrayante image de prison que cette tour colossale, flanquée de ses quatre tourelles, et parée de la noire enveloppe des siècles, comme d'un vêtement lugubre, dressant au ciel son vieux dôme de plomb, autour duquel planaient tant d'horribles souvenirs,

depuis la ruine des Templiers et la destruction de leur ordre, jusqu'aux tragiques adieux de Louis XVI à sa famille. A dix-huit ans j'ai vu se refermer sur moi les guichets du Temple, et je me suis cru pour la vie séparé du reste des hommes ; si jeune encore il est permis de les regretter. Ce n'était point l'effet de vaines alarmes ; mais la justice, sous ces verroux, vous livrait aux caprices du pouvoir ; et l'esprit se retraçait involontairement les longues souffrances de la Bastille. D'autres sentimens, toutefois, dominaient l'ame à l'aspect de ce monument de douloureuse mémoire ; on n'entrait qu'avec respect dans une prison qui fut aussi celle de deux rois et de leur famille. Le cœur en recevait une si vive impression, que je pourrais encore aujourd'hui, par la pensée, reconstruire la tour du Temple telle qu'elle était aux jours de ma captivité, au milieu de son vaste enclos, avec ses larges fenêtres grillées, avec sa petite porte au pied de la tourelle, et son escalier en limaçon, où de degrés en degrés on voyait les places numérotées des soldats

de la commune. Je ferais encore la distribution de l'appartement de la reine et de madame Élisabeth; et plus bas, au second étage, de la chambre du roi, que je connais pour l'avoir habitée seul plusieurs mois. Tout portait souvenir dans ces lieux funèbres, tout y était peinture de douleur et page d'histoire. Ici, à gauche dans la première pièce, le panneau vitré, derrière lequel les commissaires permirent à Louis XVI d'entretenir pour la dernière fois sa famille; et là, en face, la porte à deux battans que fit ouvrir le ministre de la justice lorsqu'il lut au roi sa condamnation. A l'autre bout de la chambre était la cheminée de marbre, devant laquelle fut célébré pour le prince l'office des *Morts*, et tout à côté la tourelle où il se confessa. En revenant sur la droite, à l'angle formé par l'embrasure profonde de la croisée, on voyait un recoin obscur où s'éteignit le dernier souffle de vie du dauphin; et près de sa couche, le long de la muraille, des figures d'animaux qu'il crayonnait dans les ennuis d'une longue agonie. La chambre du roi,

lorsque j'y arrivai, ne renfermait, pour tout meuble, que deux mauvaises chaises et une banquette usée, sur laquelle avait été ouvert le corps du jeune prince; des traces de sang mal effacées y laissaient encore l'image imparfaite d'un cadavre. A la vue de ces lieux remplis des misères royales, l'émotion était vive et profonde d'abord, l'attendrissement allait jusqu'aux larmes, et puis on s'accoutumait à voir errer autour de soi les grandes ombres de la monarchie; et l'esprit se repliait sur lui-même avec le sentiment de ses propres malheurs.

Dès le matin un guichetier, courant la Tour, ouvrait la principale porte de chaque étage, et donnait à tous les prisonniers la liberté de communiquer ensemble. Alors commençaient les visites, les jeux [1] et les promenades, jusqu'à la nuit tombante, que le gardien de ser-

[1] A mon arrivée, le Temple était encore plein de l'aimable souvenir de M. Bertin de Vaux et de son frère, qui avaient fondé contre le petit Temple un jeu de paume. Leur adresse tenait une grande place dans les traditions de la Tour.

vice, une torche à la main, faisait rentrer tout le monde dans l'intérieur de la cour. Le reste de la soirée se passait dans le salon commun, et vers dix heures les prisonniers étaient reconduits à leurs étages, trois ou quatre ensemble, et quelquefois plus. Chacun avait la permission de choisir ses compagnons de verrous, et pouvait dans la grande famille se former comme une famille à part. En général les émigrés montraient de la raideur, les chouans et les républicains paraissaient se convenir mieux; ils s'accordaient dans la haine du despotisme, et transigeaient volontiers sur le reste. Je n'ai guère vu d'espions sortir de ces deux camps; ils venaient presque tous du côté de l'émigration. Je ne me veux souvenir ici que des noms qui faisaient honneur à leur parti, et je citerai parmi les émigrés MM. de Lacôve et de Mazelle, le marquis de la Maisonfort, l'ancien garde-du-corps Borel, et le malheureux baron de Saint-Christol, qui, las d'une éternelle prison, sut mettre fin lui-même à ses tourmens. Le prince de la Trémouille, le chevalier de Rivarol, Auguste La-

roche-Jacquelein, habitèrent quelque temps mon étage, ainsi que le capitaine Rapatel et le chef d'escadron Donnadieu, tous deux aujourd'hui généraux, et prévenus sous Bonaparte de complots républicains. Le général Simon, le colonel Fournier, furent aussi amenés au Temple comme des Brutus, tandis qu'on y écrouait comme chef de la *petite église* le fameux abbé Clément. C'était un homme ardent, d'une physionomie dure et austère, d'une rare intrépidité, et que soutenaient sa foi seule et l'espérance d'un martyre. Telle était la macédoine politique du Temple. Je vis encore arriver deux aides-de-camp de M. de Bourmont, Carlos et son frère Bernard, par suite de l'enlèvement du sénateur Clément de Ris. Enfin on traînait dans le même temps, de Rochefort à la tour du Temple, un conseil de guerre coupable d'avoir refusé la condamnation d'un officier de marine que le Consul tenait pour suspect de haute trahison. Je me rappelle entre tous ces braves le vieux capitaine de frégate, président du conseil, et un lieutenant, surnommé le *loup de mer*; « Sol-

« dats, disaient-ils, nous obéirons; mais « comme juges il n'est ni ménaces, ni ri- « gueurs, qui nous puissent obliger à frapper « un innocent. » Ils commençaient à se promener aussitôt que les portes étaient ouvertes, et semblaient toute la journée faire leur quart sur le pont.

Cependant, il faut l'avouer, tout ce qui peut consoler l'homme de la perte de sa liberté avait été généreusement offert aux prisonniers du Temple. Ils jouissaient d'un air pur sous de verts ombrages, parmi les jardins en fleurs qu'ils cultivaient eux-mêmes. Leur captivité n'avait rien d'odieux; on les traitait avec toute sorte d'égards et de politesse, et ceux qui ont eu comme moi le double malheur de rentrer, depuis la restauration, dans les prisons d'état, pourraient seuls dire combien dans ses châtimens la politique est devenue fâcheuse et barbare. On ne se serait pas, sous le consulat, donné le triste plaisir de confondre avec l'hôte des bagnes le publiciste et l'homme de lettres dans l'erreur, qui n'est peut-être après tout qu'une vertu;

on ne les eût pas mis sous le verrou des voleurs, et rivés aux fers d'un galérien; c'est apparemment qu'il se trouve sous la légitimité des dédains et des mépris que ne connaît point le despotisme d'un grand homme.

Alexis Duménil.



L'ANGE.

Un jour! ah! qu'avec joie il m'en souvient! le ciel était pur, la nature plus belle; mon sommeil avait été calme, mon réveil paisible; il me semblait qu'un Ange m'avait dit: «Lève-toi! je suspends tes ennuis; je t'apporte le bonheur! vois ces fleurs! respires-en le parfum : elles vont s'épanouir.»

Il ne m'avait pas trompée; quelques momens encore, et tout était changé; je n'étais plus moi-même; ce n'était pas la terre que je foulais aux pieds; ma vue n'était plus bornée; je cherchais mon cœur et ne trouvais que sa place. Un baume délicieux circulait dans mes veines. Je souffrais, mais de trop de bonheur; je voulais fuir, un lien magique enchaînait mes pas; il me semblait que m'éloigner, c'était m'arracher l'ame.

Plus de passé, plus d'avenir; rien, rien que le moment! Parens, amis, tout était oublié, tout venait s'anéantir là. J'étais au Ciel, bien plus haut que le Ciel! Tout me semblait à plaindre, et Dieu même...

Mais l'Ange a disparu et m'a dit : « C'est un songe. »

STÉPHANE.



LA VENGEANCE

D'une Vieille Femme.

Rien n'intéresse plus vivement que le souvenir de ces femmes qui surent à la fois illustrer leur siècle par leurs talens, orner la scène du monde de leurs attraits et soumettre tous les cœurs par l'empire irrésistible de la grâce et de la bonté; telle fut Madame du Bocage qui, dès sa jeunesse, annonça qu'elle était inspirée par le dieu des vers. Elle s'éleva jusqu'au genre de l'épopée dans ses deux poëmes du *Temple de la Renommée* et de la *Colombiade*; et voulut ensuite chausser le cothurne dans sa tragédie des *Amazones;* mais elle s'aperçut bientôt que le bruit des armes et les fureurs de la guerre ne sont point le partage

d'un sexe qui ne fut créé que pour aimer, et qu'on n'enfreint pas impunément l'ordre prescrit par la nature.

Des mélanges charmans de prose et de poésies prouvèrent que Madame du Bocage savait varier les tons de sa lyre; et ses voyages, aussi piquans que bien écrits, achevèrent de la classer parmi ces êtres privilégiés qu'on cite avec orgueil dans le lieu qui les vit naître. Si la ville de Rouen est, à juste titre, heureuse et fière d'avoir donné le jour au grand Corneille, elle se plaît à couronner de fleurs le buste de celle qui se montra le digne légataire des Dacier, des Deshoulières et des Sévigné. Bussy de Rabutin aurait pu dire aussi de cette Muse moderne: « Elle peint comme si elle voyait, « et l'on croit voir tout ce qu'elle peint. »

On trouve dans les différens poëmes de Madame du Bocage des idées qu'on pourrait appeler sublimes, et un grand nombre de beaux vers. La description de la conquête du Nouveau-Monde, le contraste frappant des peuples policés avec les hordes sauvages, les talens et les vices des uns, l'ignorance et les

vertus des autres, tout annonce, dans l'auteur de la *Colombiade*, une grande étude du cœur humain, une sensibilité profonde, un esprit observateur. Le portrait qu'elle y trace du *démon des orages* est d'une couleur admirable qui pourrait le disputer à celle du Dante, et suffirait seule pour établir une haute réputation.

La Société des Arcades de Rome s'était fait un devoir d'admettre dans son sein Madame du Bocage ; et lorsqu'elle passa par Lyon, pour se rendre dans cette métropole du monde, l'Académie des bords du Rhône s'empressa de l'inscrire au nombre de ses membres honoraires. Voltaire, qui se trouvait en ce moment parmi eux, ne put s'empêcher d'offrir à Madame du Bocage le tribut qu'elle méritait : il lui adressa ces vers qui honorent à la fois leur auteur et celle qui les inspira :

Muse nouvelle, aimable Grâce,
Allez au Capitole ; allez, rapportez-nous
Les myrthes de Pétrarque et les lauriers du Tasse.
Si tous deux revivaient, ils chanteraient pour vous ;

En voyant vos beaux yeux et votre poésie,
Tous deux mourraient à vos genoux
Ou d'amour, ou de jalousie.

Mais de tous les genres littéraires où Madame du Bocage se faisait remarquer, celui de la narration semblait être le don le plus brillant qu'elle eût reçu de la nature. On ne sut jamais s'exprimer d'abondance avec plus de naturel et de perfection; allier avec plus de charme et de facilité la raison et la folie, le sérieux et l'enjouement; tous ses tableaux portaient le cachet de l'originalité, toutes ses descriptions étaient ravissantes, et l'art difficile des transitions lui devenait si familier, qu'il cessait en quelque sorte d'être chez elle un mérite. Pour peindre enfin Madame du Bocage d'un seul trait, il suffirait de dire qu'elle racontait comme écrivait Madame de Sévigné.

Recherchée dans le grand monde, elle y portait à la fois cette imposante dignité du règne de Louis XIV, sous lequel avait commencé son existence, et cette brillante ga-

lanterie du règne de Louis XV. Personne ne posséda mieux que Madame du Bocage le talent si rare de s'éclipser avec adresse et de faire valoir les autres; elle déguisait sa supériorité avec une candeur si naturelle, que, bien souvent, ceux-là même au niveau desquels elle s'amusait à descendre, se croyaient au dessus d'elle : la sottise et l'orgueil sont si prompts à prendre au mot la modestie.

Le plus grand plaisir de Madame du Bocage était de se voir entourée d'une jeunesse brillante et folâtre, dont elle se montrait le guide, l'amie, l'indulgente protectrice. Toujours empressée d'animer les petits jeux des jeunes personnes réunies dans un salon, elle feignait de partager leurs étourderies pour en faire connaître ensuite le ridicule et le danger; elle s'initiait avec simplesse dans tous les petits secrets du cœur, et savait cacher la morale et déguiser la leçon sous les dehors du plus ingénieux badinage.

Soit manie, soit attachement à ses anciennes habitudes, elle était l'ennemie implacable de la mode, et ne voulut jamais changer ni la

forme, ni la couleur des vêtemens qu'elle avait portés dans ses beaux jours. Parvenue à cette époque où Paris, après de longs troubles politiques, avait repris le sceptre du goût, au milieu de ces femmes coiffées à la *Ninon*, couvertes d'une robe d'étoffe légère qui dessinait les contours d'une jolie taille, Madame du Bocage se montrait sans cesse avec le bonnet de dentelle en carcasse et à papillon, le chignon ferme et bombé, les trois boucles sur l'oreille et le crêpé serré sur le front : elle portait la robe à plis sur le dos, soit de gros de Tours, soit de satin de Lyon, à grand ramage; les manchettes à trois rangs, les mules de velours noir, à talons rouges; les trois mouches assassines sur la joue, la grande cocarde verte sous le menton, le vertugadin, la montre à crochet, et jouant d'un grand éventail représentant d'un côté un épisode d'*Artamène*, et de l'autre, *le Pèlerinage à l'île d'Amour*. Vainement lui représentait-on que c'était prêter au ridicule et s'exposer à de fréquentes railleries; vainement se voyait-elle accueillie quelquefois dans des cercles

par un rire général, et désignée comme une antiquité qu'on avait embaumée; elle s'amusait beaucoup de toutes les plaisanteries qu'elle faisait naître, et ne voulut point apporter à son costume gothique le moindre changement. Elle prétendait que lorsqu'une femme passait soixante ans, la mode devait lui céder, et non la vieille femme à la mode : et puis elle se trouvait, disait-elle, bien plus à l'aise, bien plus chaudement dans ses jupes d'une ampleur énorme et d'étoffes épaisses, qu'elle ne l'eût été dans ces sacs étroits de mousseline ou de gaze, qui ne couvrent que la moitié du corps, révèlent les secrets de la pudeur et détruisent le désir, en ne laissant presque plus rien au mystère.

J'eus l'honneur de me trouver un jour avec Madame du Bocage dans une de ces grandes réunions où l'opulence et la prodigalité courent après le plaisir qu'elles effarouchent, et cherchent en vain le bonheur qui les fuit. C'était chez un des plus riches banquiers de Paris, où se trouvaient réunis et confondus les grands seigneurs, les femmes à la mode,

les gens de lettres, les artistes, les étrangèrs, les intrigans et les parvenus, offrant à l'œil observateur une bigarrure curieuse, amusante; une vaste galerie composée de tableaux dans tous les genres. On y donnait un bal magnifique pour célébrer la convalescence de la dame de la maison, femme de mérite, qui savait conserver une simplicité remarquable au milieu de tous les groupes éblouissans qui se formaient dans ses salons.

On annonce Madame du Bocage : aussitôt chacun se presse sur son passage, rit de son gothique accoutrement, et s'amuse de sa démarche, de ces manières qui donnaient une juste idée de *ce pays de Tendre* si bien dépeint dans les romans de mademoiselle Scudéri. La muse octogénaire étalait sa toilette accoutumée, qui parut d'autant plus étrange qu'elle était au grand complet : « Ah! bon « Dieu, qu'est-ce que c'est que ça? » dit assez haut une jeune et jolie danseuse, poussant un grand éclat de rire et s'évantant avec son mouchoir festonné : « Mais *c'est un siècle* « *ambulant*..., une momie ressuscitée. » —

« C'est cela même! » s'écrient plusieurs merveilleux qui l'entourent; et chacun de répéter ces mots charmans, admirables : « C'est un siècle ambulant..., c'est une momie ressuscitée. »

Je me trouvais placé près de Madame du Bocage, et je remarquai facilement, au sourire malin qui s'échappait de ses lèvres, qu'elle avait entendu les surnoms qu'on lui donnait, et qu'elle s'en amusait en secret; mais j'étais loin de prévoir que, dans ce moment même, cette femme célèbre projetait de s'en venger. Les vieillards font souvent la sourde oreille aux traits qu'on leur décoche; mais dès qu'ils trouvent l'occasion de prendre leur revanche, ils la laissent rarement échapper : c'est ce que fit le *Siècle ambulant*, qui, déjà, roulait dans sa tête le moyen de prouver à cette jeunesse si fière de ses prérogatives, que les rides cachent quelquefois des avantages dont on ne se doute guère, et qui, par cela même, produisent un effet plus rapide et plus étonnant.

Le bal était dans tout son éclat: il réunis-

sait un grand nombre de beautés célèbres et de danseurs renommés ; c'était un délire, une ivresse générale. Madame du Bocage, après avoir passé en revue les élégantes du jour, et contemplé cette belle jeunesse qu'elle aimait tant, voulut éviter la foule, et se retira dans une pièce adjacente, petit salon de réserve, où vont respirer ceux qui fuient la chaleur et les plaisirs bruyans. Bientôt se réunirent auprès d'elle plusieurs hommes instruits qui savaient apprécier son mérite, et connaissaient le charme piquant de sa narration. Il s'établit souvent dans les cercles nombreux un comité de gens de lettres et d'artistes qui forment une espèce de cour suprême, où l'on enregistre tous les ridicules, où l'on esquisse les différens tableaux qui se présentent. Madame du Bocage avait toujours en tête son petit projet de vengeance. Elle se mêle d'abord à la conversation générale, se contentant de placer un heureux à-propos, de décocher par ci, par là, quelque trait spirituel et malin. Son intention était de préparer ses batteries, et de ne les faire jouer que pen-

dant le repos ordinairement accordé vers le milieu du bal pour laisser l'orchestre reprendre haleine. Le *Siècle ambulant* s'amuse ensuite à faire une peinture piquante des différentes classes de la société moderne, à les comparer à celles d'autrefois. Elle s'égaie enfin sur le costume et la mode du jour, sur ces robes nouvelles, ne tenant qu'à peine sur le bout des épaules, et formant un sac étroit et serré, où respirent à peine les jeunes élégantes qui s'y trouvent emprisonnées. « Pau-« vres petites, » disait en riant Madame du Bocage ; « elles sont aussi minces que nous « étions gonflées ; aussi nues, que nous étions « surchargées d'ornemens et de dentelles. « La danse était pour nous un joyeux délas-« sement ; elle n'est plus pour elles qu'un tra-« vail sérieux et pénible. En un mot, nous « trouvions sous nos pas le plaisir ; elles ne « font que courir après... Voilà comme cha-« que âge a ses goûts, chaque mode sa tyran-« nie, chaque siècle ses ridicules. »

Cependant la danse anglaise est terminée. Les danseurs, ainsi que les musiciens, se dis-

persent pour aller se rafraîchir; un silence momentané règne dans les grands salons. Madame du Bocage profite de cet instant favorable pour l'exécution du plan qu'elle a formé. Elle déroule son vaste répertoire de bons mots et d'anecdotes, se met à raconter ses voyages avec une gaîté si ravissante, qu'elle attire autour d'elle un grand nombre de jeunes gens qui, serrés les uns contre les autres, suivent avec délice l'admirable conteuse dans tous les détours qu'elle se plaît à leur faire parcourir. Insensiblement la foule augmente, au point qu'il ne reste plus un seul danseur auprès des belles qui ne savent à quoi attribuer cette étrange disparition. Madame du Bocage, enhardie par ces premiers succès, redouble d'efforts, et parle de son séjour à Rome, lorsqu'elle n'avait que vingt-six ans, et qu'elle était citée pour sa beauté; elle raconte avec ce charme inexprimable qu'éprouvent les vieilles femmes à parler de leurs beaux jours, les hommages assidus dont l'avait honorée le pape Benoît XIV; elle dépeint surtout avec une gaîté pétillante

l'amour violent qu'elle avait inspiré à deux vieux cardinaux, la jalousie qu'ils éprouvaient l'un de l'autre, la lutte plaisante de soins et de galanteries de ces deux éminences, auxquelles elle faisait tourner la tête par ses agaceries françaises, et le scandale que cela causait dans la capitale du monde chrétien : en un mot, elle donne à son récit un attrait si ravissant, à tous ses portraits une couleur si locale et si charmante, que tous les danseurs qui l'écoutent, oublient le bal et les belles qui les attendent. Vainement l'orchestre fait-il entendre, à plusieurs reprises, un appel de contredanse ou le prélude d'une walse nouvelle, aucun d'eux ne bouge, et, les yeux attachés sur Madame du Bocage, ne peut revenir de l'étonnement qu'il éprouve, ni se rassasier de cette narration à la fois si gracieuse et si variée; tous admirent sous les glaces de l'âge et sous des cheveux blancs, cette dixième Muse si bien chantée par Voltaire, *le Siècle ambulant*, dont la verdeur étonnante charme, transporte et produit encore la plus séduisante illusion.

Cependant les danseuses ne pouvant concevoir qu'aucun cavalier ne se présente à l'appel réitéré que fait l'orchestre, passent à leur tour dans le petit salon, et trouvent les jeunes gens empressés autour du Siècle ambulant; les uns lui prodiguent leurs remercîmens du plaisir qu'ils viennent d'éprouver; les autres baisent ses mains avec respect, et jusqu'aux pans de sa robe, que peu d'instans auparavant ils avaient trouvée si ridicule. Les jeunes dames s'imaginent que le moindre signe suffira pour ramener à leurs pieds les infidèles, et les arracher aux séductions d'une rivale de quatre-vingts ans.

Mais elles appellent en vain du geste et de la voix : surprises, piquées au vif, elles prennent le bras de plusieurs d'entre eux, et se disposent à les entraîner à la salle de danse... « Doucement, mes toutes belles, doucement, « leur dit alors l'octogénaire, du ton le plus « aimable, laissez de grâce, laissez le *pauvre* « *Siècle ambulant* achever sa course sans obs- « tacle. Il m'est bien permis d'être fière de « mon triomphe; chacune de vous, char-

« mantes nymphes de Terpsichore, ne sou-
« met à la fois qu'un chevalier; j'en compte
« en ce moment plus de soixante qui vous
« ont délaissées pour moi... Vous le voyez,
« toute femme a sa coquetterie; chaque âge
« a son secret de plaire; l'hiver même, en
« attisant son feu, peut quelquefois y réchauf-
« fer la brillante jeunesse, et la disputer au
« printemps dans toute sa parure. »

On applaudit à cette ingénieuse vengeance de Madame du Bocage; les ris et les railleries qu'elle avait excités, firent place à l'intérêt le plus vif, à la vénération la plus profonde. On vit rougir de confusion la jeune étourdie qui l'avait surnommée *le Siècle ambulant;* on envia son heureuse mémoire, son enjouement intarissable, sa narration brillante, animée, et l'on avoua que la fraîcheur et la beauté passent comme une fleur printanière, mais que l'esprit, le savoir et la grâce ne vieillissent jamais.

BOUILLY.

LA VEILLE

De la Saint-Valentin.

Coutumes Anglaises.

LA Saint-Valentin est une fête très remarquable en Angleterre; la jeunesse l'attend, chaque année, avec la plus vive impatience; c'est le jour où le hasard décide en quelque sorte de son bonheur. Voici pourquoi : les jeunes gens ont appris, par une vieille tradition de l'authenticité de laquelle ils se garderaient bien de douter, que c'est le jour de la Saint-Valentin même que les oiseaux de toute espèce se choisissent une compagne; ils en tirent la conséquence bien naturelle

qu'ils doivent en faire autant. Ils s'y prennent aussi de la manière suivante : on écrit les noms des bergers et des bergères sur de petits billets, qu'après avoir pliés, on jette pêle-mêle dans une urne ; lorsqu'on les a bien secoués et mêlés, les filles d'un côté, et les garçons de l'autre, tirent, chacun à leur tour, le nom de celui ou de celle que le ciel leur destine. L'amant ainsi élu, se nomme Valentin, et l'amante, Valentine.

Des autorités irrécusables prouvent que cette coutume existait déjà, dès l'an 1476, dans les familles les plus nobles d'Angleterre. John Lydgate, moine de Bury, en parle dans un poëme à la louange de la reine Catherine, épouse de Henri V. Son autorité n'est point du tout à récuser, car il était le poète non seulement de son couvent, mais de toute la Grande-Bretagne. S'agissait-il d'une mascarade d'orfèvres, d'une pantomime devant le roi, de jeux de mai pour les alderman de Londres, on consultait Lydgate.

On a parcouru la légende de saint Valentin, mais on n'a rien trouvé dans sa vie qui

ait pu raisonnablement donner naissance à cette coutume. On a bien dit que saint Valentin possédait beaucoup de talens, qu'il se faisait remarquer par sa charité ; mais ce n'est pas là un motif suffisant pour avoir donné lieu à l'usage qu'on a de choisir des Valentins le jour de sa fête.

Il est peu d'écrivains anglais qui n'aient parlé de cette Veille de Saint Valentin. Gay a décrit poétiquement les cérémonies champêtres usitées en pareille circonstance. Il fait dire, par parenthèse, à une jeune fille : « La veille de la Saint-Valentin, jour où les oiseaux cherchent en gazouillant leurs douces compagnes, je me suis levée au point du jour, avant que le soleil n'eût chassé les étoiles ; je me suis rendue dans les champs au milieu de la rosée du matin ; je t'ai vu le premier, et le premier berger que j'ai vu, sera, malgré le sort, mon Valentin. » Il résulterait presque, du vœu de cette jeune fille, que la petite loterie de Saint-Valentin n'était pas du goût de toutes les femmes. Une dame de qualité fait aussi allusion, dans une lettre, à cette sin-

gulière coutume, en disant: « Je ne veux pas confier au sort le choix de mon Valentin ; je prétends le choisir moi-même. » Cela n'a pas empêché la fête de saint Valentin d'être très célèbre; et Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII, alors qu'il était prisonnier en Angleterre, composa plusieurs poëmes en son honneur.

A cette époque, quelques filles anglaises se tiraient également une espèce d'horoscope très bizarre. « La veille du jour de Saint-Valentin, dit l'une de ces petites créatures superstitieuses, j'ai pris cinq feuilles de lierre; j'en ai attaché quatre aux quatre coins de mon oreiller; j'ai placé la cinquième au milieu. Il s'agissait ensuite de rêver à mon amant; j'eus ce plaisir: il devenait alors certain que nous serions mariés avant la fin de l'année. Cependant, pour être plus sûre de mon fait, j'ai pris un œuf dur, j'en ai extrait le jaune pour le remplir de sel, et lorsque je me suis mise au lit, j'ai mangé le tout, même la coquille, sans dire un mot et sans boire. J'ai écrit aussi le nom de mon amoureux sur de

petits morceaux de papier que j'ai roulés, en les enduisant de terre glaise. Le premier de ces numéros qui allait paraître sur la surface de l'eau, devait me désigner mon Valentin : ce fut M. Blosson. Je me suis de suite recouchée, et j'ai tenu mes yeux fermés toute la matinée, jusqu'à ce qu'il vînt à la maison ; car, pour toute chose au monde, je n'aurais voulu voir aucune autre personne avant lui. »

Enfin, Misson, dans ses *Voyages en Angleterre*, s'exprime de la sorte : « La veille du 14 février, jour de Saint-Valentin, les jeunes gens, en Angleterre et en Écosse, d'après une coutume fort ancienne, célèbrent une petite fête assez bizarre. Nombre égal de garçons et de filles se réunissent : chacun et chacune écrivent leurs vrais noms ou des noms empruntés sur des billets séparés ; ils roulent ces billets et tirent au sort : les filles prennent les billets des garçons, et les garçons, les billets des filles, de sorte que chaque garçon rencontre une fille qu'il appelle sa Valentine, et chaque fille, un garçon qu'elle nomme son Valentin. De cette manière chacun a double

Valentin et double Valentine. Mais le Valentin s'attache plus à la Valentine qui lui est échue, qu'à la Valentine à laquelle il écheoit lui-même. Le sort ayant ainsi associé la compagnie en autant de couples, les Valentins donnent bals et cadeaux, portent, pendant plusieurs jours, sur le cœur ou sur la manche, les billets de leurs Valentines, et assez souvent ces petits jeux donnent naissance à de grandes passions. Cette cérémonie se pratique enfin différemment, suivant les provinces et surtout selon le plus ou le moins de sévérité de mesdemoiselles les Valentines.

On donne encore le nom de Valentin ou de Valentine au premier garçon ou à la première fille que le hasard fait rencontrer dans la rue, ou ailleurs, le jour de cette fête.

Charles-Malo.

L'Habit fait l'Homme.

TRADUIT DE RABENER.

Il y a un sens profond caché dans ces mots. On y trouve l'explication des événemens les plus bizarres de la vie, qui souvent paraissent incroyables au vulgaire et que la sagacité des philosophes ne peut même pénétrer : ces mots enseignent le vrai, l'unique moyen d'obtenir toutes les félicités après lesquelles chacun court vainement. Bien sots ceux qui se persuadent et qui veulent faire croire aux autres qu'un rare mérite, que l'amour de la patric, que la vertu et la probité, sont les seules qualités qui distinguent les grands hommes et qu'elles seules conduisent au bonheur. Nos

moralistes ont donc prêché jusqu'à présent au rebours du bon sens. En effet, qu'avons-nous besoin de tant nous inquiéter? Cher habit! heureuse invention! tu opères sur les esprits par un charme que le mérite et la vertu cherchent en vain à produire. Aussi, maintenant rien ne me paraît plus ridicule qu'un honnête homme mal vêtu; et ce qui me semble plus inconcevable encore, c'est qu'un tel homme ose prétendre à l'estime publique, par cela seul qu'il est honnête. Eût-il, trente ans durant, rempli tous ses devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude, il aurait acquis moins de considération que ne lui en vaudra un bel habit porté pendant vingt-quatre heures.

Qu'on se figure maintenant cet honnête homme n'ayant d'autre parure que ses vertus antiques, se montrant pour la première fois dans une société, où chacun cherche à se faire remarquer par la richesse des habits et le luxe de la toilette. Il devra s'estimer trop heureux, si le portier ne lui refuse pas l'entrée de la maison. Parvient-il jusqu'à l'anti-

chambre, les valets qui se trouvent là, le regardent comme une bête curieuse : pour les uns il est un objet ridicule; les autres le traitent avec dédain; et les plus raisonnables ne prennent pas garde à lui. S'il demande à rendre ses devoirs à son excellence, on ne lui répond pas. S'il insiste, et qu'il demande à rendre ses très humbles devoirs à son excellence, un valet le renvoie à un autre valet, et personne ne veut se charger de l'annoncer. Alors, tout confus, il reste debout près de la cheminée, comme s'il craignait de déranger tout le monde. Cependant, apercevant le valet de chambre, il le supplie de lui procurer l'insigne faveur de présenter ses respectueux hommages à son excellence. — Que Monsieur repasse demain; il y a aujourd'hui cercle au salon! — Est-il absolument impossible?.....
— Oui, certainement oui. Son excellence aurait bien à faire si elle voulait recevoir tous les importuns qui viennent la visiter. Monsieur peut repasser demain : et on laisse là l'homme vertueux, l'homme de mérite et l'homme savant, l'homme qui a bien servi

son prince, l'homme dont les sages conseils ont maintenu la paix dans une foule de familles, celui dont l'éloquence a fait triompher les droits de l'opprimé, de la veuve et de l'orphelin, l'homme doux et pacifique qui n'offensa jamais un enfant; on le laisse là l'excellent citoyen, l'honneur de son pays! Sa mauvaise mise a éclipsé tout son mérite! Timide et tout honteux, il cherche à se glisser jusqu'à la porte pour se dérober au mépris insultant de l'anti-chambre : tout à coup il se sent repoussé brusquement. Au même instant la porte s'ouvre à deux battans; tous les valets sont sur pieds; ils se rangent sur deux files, dans une attitude respectueuse. Le valet de chambre vole dans le salon; il annonce : tout est en émoi : on jette les cartes; l'excellence se lève; elle court au devant, de qui? d'un fou doré qui monte l'escalier en folâtrant, tandis que sa veste est encore humide de la sueur de son créancier. Sa tête est vide, et cependant on l'admire, car elle est bien coiffée. Tout son talent consiste dans l'art de faire une belle révérence. Son cœur est mé-

chant, tout autant que sa noble bêtise lui permet de l'être. Il ne possède aucune connaissance qui pût être utile soit à sa patrie, soit à lui-même; tout ce qu'il sait, c'est faire de vaines promesses et donner de l'eau bénite de cour. S'il emprunte, il ne rend jamais. Il siffle, il rit, il s'admire, il joue et perd toujours; et voilà le personnage ridicule que son excellence est enchantée de posséder chez elle! Pour le coup, on ne pense plus à notre honnête homme qui s'estime trop heureux encore d'avoir pu s'esquiver à travers la foule de valets, et d'avoir gagné l'escalier sans accident. Après tout, cela lui vient bien : l'insensé! pourquoi n'a-t-il pas un meilleur habit et un peu moins de talens!

C'est à tort qu'on accuse le public d'être insensible au mérite; il ne l'est pas, mais il faut frapper sa vue par l'éclat de la parure, éveiller son oreille par un bruit éclatant. Si un esprit supérieur se cache sous un extérieur simple, est-ce la faute du public? Le monde est un théâtre; or, au théâtre on ne salue du nom de princes que ceux qui portent des ha-

bits de princes. D'ailleurs tous les spectateurs n'ont pas la patience d'attendre la dernière scène et le dénouement de la pièce pour apprendre la vérité.

Mais qu'on mette une fois seulement le bon sens du public à l'épreuve et qu'on change les rôles, on verra.

Que Monseigneur veuille bien avoir la bonté d'endosser l'habit noir et râpé de cet honnête homme, et prendre sa perruque surannée. Oh! que Monseigneur a l'air bête! Qu'est donc devenu cette mine hardie et effrontée? Et quoi, tout l'esprit que lui donnait son habit magnifique est-il tout à coup disparu? Maintenant qu'on le conduise dans sa loge de l'Opéra, dans cette même loge où il a fait tant de fois le bel esprit, le joli cœur, le malin petit marquis. Il arrive, le voilà! il fait sa révérence aussi bien qu'à l'ordinaire. Il veut baiser les mains aux dames, on le repousse: les femmes chuchotent entre elles; elles paraissent indignées de la hardiesse de cet homme du commun: on le prend pour un précepteur, qui n'a pu rester en place, parce

qu'il exigeait peut-être qu'on eût pour lui un peu plus d'égards que pour un simple valet : il se met à parler. Comme sa conversation paraît ennuyeuse et insipide ! mais il s'impatiente, il jure ! On se moque de lui, on le fait mettre à la porte de la loge comme un insensé.

Bientôt arrive dans cette même loge l'honnête homme, l'homme de mérite. Il avait endossé les habits magnifiques du marquis démasqué. Comme c'est la première fois qu'il se présente, il a l'air un peu gauche. Mais sa timidité plaît, on le prend pour un étranger ; on vante sa modestie ; les dames le saluent d'une manière affectueuse, et les éventails eux-mêmes ont l'air, en s'agitant, de louer sa bonne grâce. On lui offre un siége, il s'assied. Les dames se demandent entre elles quel est ce grand seigneur : on ne le connaît pas. On lie conversation avec lui, il est discret dans ses paroles. Chacun veut juger le nouvel opéra : il donne son avis en connaisseur, et son avis est approuvé. On loue les chanteurs, il les loue avec goût. S'entretient-on de la cour,

il connaît le grand monde. Parle-t-on politique, on trouve dans ses idées de la netteté et de la finesse. Médit-on des autres loges, il se tait; mais son silence est favorablement interprêté, car on trouve qu'en sa qualité d'étranger, il doit se montrer réservé d'abord sur le chapitre de la malice et de l'épigramme.

Le spectacle finit, il obtient la faveur d'accompagner sa voisine jusqu'à la voiture. Il le fait sans affectation et avec grâce. La dame va jusqu'à lui laisser baiser sa main; et en le quittant, elle souhaite une bonne nuit à monseigneur. Quel heureux changement! ce même homme qui, il y a à peine quelques heures, était traité avec dédain par la valetaille, s'entend maintenant appeler monseigneur. Tout le monde l'admire : on reconnaît enfin son mérite, car il a de beaux habits.

..... Il est donc bien reconnu que c'est à nos habits que nous sommes redevables de la considération qu'on nous porte. Aussi, j'avouerai franchement qu'il n'est personne à qui je témoigne autant de considération qu'à mon tailleur. Je visite souvent son atelier,

et jamais je n'y entre sans être saisi d'un profond respect. Sous ses doigts créateurs je vois éclore le mérite, la science et la vertu. Sous la piqûre magique de son aiguille, je vois sortir tout à coup du néant de grandes célébrités. Tel, le premier coursier s'élança fièrement du sein de la terre, lorsque Neptune eût frappé de son trident le sable du rivage.

Ayant eu occasion, il y a quelques semaines, de passer chez mon tailleur, je le trouvai entouré de quantité de pièces de velours et autres étoffes précieuses. C'est la matière dont il fait des grands seigneurs, et même des hommes illustres. Dans ce moment il coupait un chanoine, et paraissait craindre que la pièce de velours ne pût suffire à l'ampleur du ventre de ce vénérable personnage. Sur une chaise étaient étalées deux excellences sans manches. D'un autre côté, un garçon très habile confectionnait un gentilhomme, qui s'était fait avancer deux quartiers de fermage pour se procurer le moyen de briller, par sa belle toilette, à la fête du village voisin. Plus loin, étaient étendus sur des fauteuils et des

sophas des petits maîtres à la mode, de jeunes gens charmans, des amans langoureux, qui paraissaient attendre avec impatience que le dernier fini fût donné à leur taille, et que l'on mît la dernière main à leur tournure.

J'aperçus sous une table un fort ballot d'étoffes communes, de gros draps, destinés à vêtir des savans, des artistes, des négocians, et autres gens de cette espèce. Deux apprentis, sachant coudre à peine, s'exerçaient sur l'habit d'un poète. Quant à moi, je me tins debout pendant plus d'une heure devant le maître, le chapeau sous le bras, conservant le même maintien que devant un personnage du plus haut rang. Mon tailleur est tellement fait à cette habitude respectueuse de ma part, qu'il ne lui vient pas même à l'esprit de m'en demander la raison. Il connaît trop bien la vénération que je porte aux productions merveilleuses qui sortent de ses mains, et il a parfaitement raison. Le corps caché sous les habits nous inspire si peu d'intérêt, que c'est aux habits seuls que nous sommes tenus, en conscience, d'adresser nos hommages.

Autant mes pensées s'élèvent, lorsque je suis témoin, dans l'atelier de mon tailleur, des prodiges qu'enfante son art, autant mon esprit s'afflige, et mes idées se rapetissent, lorsque je viens à passer devant la boutique d'un fripier. Elle est pour les habits ce que la tombe est pour l'homme. Là, toute distinction disparaît. Souvent l'habit râpé de l'homme de lettres se trouve là, couché sans façon, à côté de l'habit riche et brillant du financier; la simple veste d'un maître d'école s'est vue là plus d'une fois pendue au dessus de l'habit doré d'un grand maître de l'Université. Mais, ce qui est plus triste encore, c'est de voir l'habit le plus magnifique survivre à l'admiration qu'il inspirait, lorsqu'il recouvrait la machine humaine. On m'a montré un jour chez un fripier, un habit richement brodé, qui avait été la merveille de toute une ville, et que les muses parasites s'étaient efforcées de célébrer à l'envi. Eh bien! croirait-on que ce superbe vêtement avait été obligé de se réfugier dans la boutique du fripier, pour

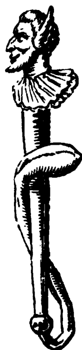
se soustraire aux poursuites indécentes d'impitoyables créanciers.

J'ai encore un mot à dire avant de terminer. Si j'ai été assez juste pour reconnaître que les habits font les hommes, je demande, en faveur de cet aveu, une légère concession de mes lecteurs. C'est que ceux qui ne posséderaient par hasard d'autre mérite que celui que leur habit leur donne, soient assez justes à leur tour pour ne jamais s'attribuer une gloire qui ne leur appartient pas. Autrement ce serait de leur part un larcin impardonnable.

Si donc, contre mon attente, j'apprenais qu'on ne fît nul cas de mon avis, et que chacun continuât à s'attribuer le mérite de son habit, je déclare que mes amis et moi sommes bien décidés à faire publiquement affront aux contrevenans. Pour cela, nous n'aurions autre chose à faire que de changer la formule banale des complimens; et si nous rencontrons quelqu'un de ces messieurs, nous lui adresserons ainsi la parole : « Monsieur, j'ai « l'honneur d'assurer votre habit de mes très

« humbles respects. — Je me recommande à
« la protection de votre veste brodée. — La
« patrie admire le mérite de vos riches pa-
« remens. — Que le ciel conserve encore,
« pendant de longues années, pour le bonheur
« de vos concitoyens, votre culotte de ve-
« lours. »

P. Himly.



LES DEUX CONVOIS.

Fragment.

Tombe, tombe, feuille éphémère.
(Millevoye.)

C'était par une matinée de la fin d'octobre, à l'époque de la chute des feuilles ; une brume blanchâtre, que perçaient à peine quelques pâles rayons d'un soleil d'automne, enveloppait la nature comme d'un vaste linceul ; un vent humide et froid, agitant les longs rameaux des peupliers presqu'entièrement dégarnis de leur feuillage, achevait de les en dépouiller, et chassait devant lui, en bruyans tourbillons, les feuilles jaunes et flétries qui jonchaient le sol attristé. Spec-

tacle affligeant de la nature, qui resserre l'ame et la replie sur elle-même; qui, la livrant aux rêveries, lui rappelle la fragile existence de l'homme et sa mystérieuse destinée. A cette époque où les beaux jours ont fui, où tout, dans la nature mourante, murmure à nos oreilles un adieu plaintif et solennel, quel être humain ne s'est dit, en foulant aux pieds la feuille flétrie : « J'ai le même destin ; « comme elle, un souffle me détruira ; comme « elle, un souffle me chassera devant lui, et « m'engloutira dans l'abîme.... Mais la na- « ture renaîtra... et moi, reverrai-je le soleil « du printemps ?.. »

Triste, je rêvais ; et je suivais des yeux une feuille verte encore, qu'un coup de vent venait de détacher pour jamais de sa tige, lorsque le glas funèbre, frappant mon oreille, vint m'annoncer qu'un mortel avait cessé de souffrir sur la terre ; des chants lugubres se mêlaient au tintement des cloches ; et le vent, par intervalles, m'apportait inachevées les paroles saintes des hymnes de la mort.

Bientôt ces chants devinrent plus distincts,

et l'image du Dieu qui sut mourir, le signe rédempteur, ami du deuil et des souffrances de l'homme, ami consolateur et fidèle qui, nous accompagnant à notre dernière demeure, s'en éloigne le dernier, m'apparut, lentement suivi d'un cortége funèbre. Un instinct mélancolique m'entraîna à me mêler à la foule : l'appareil des tombeaux sympathisait plus que jamais avec la disposition de mon ame. On rendait à la terre la dépouille d'une femme jeune et belle, qu'une maladie lente avait dévorée et enlevée à un monde qu'elle avait aimé, et dont elle était l'ornement, comme la frêle et fugitive image.

Parmi les personnes qui suivaient au tombeau les restes de la jeune femme, on remarquait un homme dont la douleur était sombre et profonde : sa figure, pâle, était jeune encore, quoiqu'elle portât l'empreinte du malheur et de longues souffrances. Lui seul paraissait vivement affligé; et, comme s'il pensait que l'explosion de sa douleur ne lui fût pas permise, et pût paraître offensante, il semblait vouloir la dérober aux yeux de la

multitude; mais, par intervalles, de grosses larmes sillonnaient son visage; il marchait à une assez grande distance du cercueil, auprès duquel les convenances sociales ne l'appelaient pas; morne, et dans un silence effrayant, les yeux fixés à terre et quelquefois dirigés sur le drap funéraire, il suivit le cercueil jusqu'au champ du repos. Au moment où la terre, avec un bruit sourd, tomba lourdement sur la bière, on entendit sortir de sa poitrine un cri étouffé, que la douleur s'efforçait d'y concentrer; ses genoux tremblans semblèrent se dérober sous lui, et un nuage parut obscurcir ses yeux; ses traits se contractèrent, son regard immobile déchirait l'ame; bientôt, affectant un air plus calme, il observa froidement la fosse qui se remplissait par degrés. Quand elle fut comblée, et que de la jeune femme il ne resta plus rien sur la terre, plus rien qu'une légère éminence de quelques pieds de longueur, qui devait bientôt se niveler sous les pas du temps et des hommes, on le vit prendre, seul et pensif, le chemin de sa demeure.

Le lendemain et les jours suivans, les fossoyeurs aperçurent au déclin du jour, à cette même place, un homme qui, parfois, inclinait et reposait son front sur la pierre dont le poids s'ajoutait encore à celui de la terre qui pressait le cercueil, monument de convenance exigée, froide et dernière expression de quelques regrets de famille; car il fut le seul être que l'on vit humecter de ses pleurs la pierre solitaire. Le plus souvent ses yeux étaient secs et ses lèvres muettes; et, debout, il regardait froidement l'insignifiante inscription du tombeau, où ses yeux ne voyaient qu'un nom, qu'un nom qu'il avait adoré : quelquefois, à genoux, il semblait prier avec ardeur, et des larmes abondantes s'échappaient de ses yeux, laissant sur la tombe une empreinte brûlante; parfois il semblait articuler les paroles entrecoupées du désespoir : c'est alors qu'il frappait du front la pierre *tombale*.

Un jour il ne vint pas; et le lendemain les fossoyeurs virent entrer dans la funèbre enceinte un modeste convoi, où ils reconnurent

quelques personnes qui, naguères, avaient accompagné d'autres restes; deux ou trois amis seulement semblaient affligés; mais pas de douleur profonde et concentrée, pas de femme qui, de loin, suivît le cercueil. Sa tombe, par le jeu du hasard, ou plutôt par la simple exécution des mesures d'inhumation, fut placée tout près de celle où un seul homme avait pleuré pendant quelques jours. Au moment où la lourde terre tomba sur le bois sonore, aucun cri ne se fit entendre; le prêtre acheva de murmurer le chant de la mort, et quand la croix divine se fût retirée, nul ne resta en arrière pour voir combler la fosse. Quelques regards distraits, mais sans pleurs ni soupirs, tombèrent sur la tombe de la jeune femme. Pas une larme n'arrosa jamais la tombe nouvelle; et plus jamais les fossoyeurs ne virent personne prier et pleurer sur la pierre voisine.

Un d'eux, en achevant de combler la fosse, demanda à son confrère pour passer en conversation le temps de son ouvrage, si par hasard cet imbécille, ce pauvre fou qu'ils avaient

vu pendant quelques jours faire des grimaces, et qui n'était pas venu la veille, ne serait pas celui qu'ils achevaient d'expédier. Il parut satisfait de sa perspicacité, lorsque son confrère lui eût répondu qu'il lui avait entendu dire le dernier jour : « Adieu, Julie, adieu! « nous nous reverrons bientôt... Tu ne seras « pas restée long-temps seule! — Il ne s'est « pas fait attendre. » Et la fosse fut comblée, et les fossoyeurs s'éloignèrent; et ils foulaient, en sifflant, des restes d'hommes dans tous les états de décomposition. La terre se nivelait sous leurs pas; et, dans leur humide demeure, les cercueils détruits répondaient par de sourds craquemens à l'influence du temps et à la pression des hommes que d'autres hommes presseront à leur tour.

CHARLES DE ROSIÈRES.

Le Dernier Fou

DU ROI.

Les philosophes, philantropes, encyclopédistes, et autres gens à système, à humanité, à charlatanisme et à déclamations, se sont apitoyés de toutes leurs forces sur la condition triste et dégradante de fou royal. C'était, je pense, jalousie de métier; car amuser une majesté ne diffère guère que sous le rapport du profit, et les fous de plumes ne valent pas toujours les fous de langue.

Il est vrai qu'autrefois la livrée du fou d'un grand personnage confondait un peu ceux qui l'endossaient, avec les perroquets et les magots de la Chine. Haut-de-chausses et pourpoint de satin bariolé ou d'une seule couleur, et tout parsemé de grelots, bonnet pointu avec gre-

lots, souliers à la poulaine avec grelots, marotte avec grelots; tel était le costume bizarre que portaient Caillette, Villemanoche, Elespuru, et autres nains dont l'esprit n'était pas souvent plus grand que leur taille. Les fonctions de bouffon étaient d'abord fatigantes: faire rire par force des ministres intrigans ou des femmes coquettes; la flatterie devait être estimée la meilleure espèce de folie; mais l'habitude est un si grand maître! Ensuite, le fou se faisait un répertoire de bons mots et de railleries qu'il répétait selon la circonstance. Tous les bouffons n'étaient pas gais, quoiqu'ils cherchassent à l'être, et là, comme partout, la place était rarement donnée au talent.

Louis XV, qui avait des meutes, des chevaux, des maîtresses et des ministres, ne pouvait manquer d'avoir un bouffon. Je ne parle pas du beau-frère de la Dubarry. M. Lelong, qui avoue lui-même son emploi, en disant qu'il se fait honneur d'avoir souvent réjoui deux rois de France, leurs épouses, maîtresses, enfans, et généralement toutes les personnes de leur cour; ce digne homme,

dis-je, existe encore au château de Versailles, comme un témoignage vivant des mœurs de l'ancien régime. Moi, qui l'ai vu, qui lui ai parlé long-temps, j'ai éprouvé, je l'avoue, durant notre entretien, une impression différente de celle à laquelle je m'étais préparé sur le nom du fou des rois Louis XV et Louis XVI. C'est un vieillard de quatre-vingt-dix ans, dont les cheveux blancs et les rides inspirent sinon le respect, du moins l'intérêt et la confiance. Il me conta avec sa bonhomie naïve une foule d'anecdotes concernant la cour et la ville avant la révolution; et sa mémoire était si riche de faits, qu'à l'entendre dire, on eût écrit sous sa dictée des Mémoires cent fois plus intéressans que ceux de la Contemporaine, qui a trouvé pour secrétaires deux hommes d'esprit. Cette conversation, qui ramenait sa pensée et ses souvenirs sur une époque séparée de la nôtre par un si violent déchirement, agitait à un tel point son incroyable sensibilité, que par momens il pleurait comme un enfant : il y avait tant de candeur et de bonté dans cette émotion d'un vieillard,

que je sentis plus d'une fois mes yeux se mouiller. Ce qu'il m'apprit de la vie privée de Louis XV servit à me convaincre que celui qui fut un mauvais roi aurait été dans le monde un brave homme. Il n'aimait pas la Pompadour, qui avait cependant quelques bonnes qualités, parce qu'un jour, lui ayant dit dans son ingénuité de courtisan, que la France avait deux reines: « Lelong, lui répondit cette femme orgueilleuse, allez donc chercher l'autre. » Et elle le congédia. Il faillit mourir de sa disgrâce, m'a-t-il dit. Il vint à me parler de l'infortuné Louis XVI et de Marie-Antoinette : ces deux noms réveillèrent tant de douleurs dans son ame si ressouvenante, qu'il prit dans un tiroir un petit morceau de toile rempli d'odeurs, et le porta à sa bouche avec une singulière vénération. « Monsieur, me dit-il à travers ses sanglots, c'est une relique de la chemise qu'elle avait le jour de son martyre. » Je craignis que son grand âge ne pût résister à cette vive commotion, et pour le distraire, je tournai son attention du côté des oiseaux empaillés, bois de

cerf, boîtes de papillons et autres curiosités qui décoraient son appartement. Il m'expliqua l'origine de tous ces objets, provenant des chasses et des générosités royales. Mais, remarquant sous un bocal des grains de café déposés sur un coussin richement brodé, je lui demandai ce que c'était : « C'est, me répondit-il, avec une expression indéfinissable, le dernier don que j'ai reçu de la munificence de sa majesté Marie-Antoinette, que je n'ai pas eu le bonheur de suivre au tombeau. Sa majesté venait de recevoir plusieurs caisses de café Moka ; j'étais derrière un paravent à attendre ses volontés. Elle m'appelle : « Lelong ! » Je passais devant elle ; elle m'ordonne de lui présenter le pan de mon habit. J'obéis. Elle y jette une poignée de café, et se met à rire ; elle réitère et me donne une seconde poignée en riant plus fort. « As-tu quelque chose à dire, Lelong ? » Confus de tant de bontés, je m'incline et reprends : « Je regrette que le ciel, qui a fait votre majesté si grande reine, lui ait fait la main si petite ! »

P. L. Jacob.

EXCURSION
A la Grande-Chartreuse.

« Sorti de France par le pont de Beauvoisin, je mis pied à terre aux Échelles, où je quittai la route de Chambéry pour aller visiter la Grande-Chartreuse. Je pris à la poste un cheval et un guide, et je rentrai en France par le pont de Saint-Laurent, car la Chartreuse est sur le territoire français.

« Après avoir galoppé dans la plaine pendant une demi-heure, je sens mon cheval se ralentir de lui-même, et j'aperçois deux grands monts dont la pointe semble se toucher, et qui forment une espèce de voûte sous laquelle on ne passe qu'en tremblant. Les deux montagnes sont les gardiennes du désert, au fond duquel est la Chartreuse. Je m'avance, au bruit d'un torrent qui coule

entre les deux monts, et je me trouve sur un chemin très étroit, taillé à pic, à vingt pieds au dessus de ce torrent. Bientôt je me vois à quatre-vingts, à cent pieds au dessus de l'eau, et, de cette hauteur, le bruit qu'elle fait en roulant, a quelque chose de plus effrayant! Mon cheval ne bronchait point, malgré les cailloux qu'il rencontrait à chaque pas; mais comme les mulets des Alpes, il avait la manie de suivre un étroit sentier, précisément sur le bord du précipice. J'avoue que je n'étais pas aussi rassuré que mon guide, qui marchait devant moi en chantant, et j'avançais avec un plaisir mêlé d'inquiétude, tantôt mesurant de l'œil les montagnes qui menaçaient ma tête, tantôt plongeant dans l'abîme qui se creusait de plus en plus. Au bout de quelque temps, le chemin devint tellement pittoresque, que j'oubliai le danger pour me livrer tout entier à la contemplation de ces lieux. Quelle énergie! quelle variété dans cette nature primitive! Les masses énormes, qui me dominaient de chaque côté, étaient couvertes d'une verdure foncée, qui paraît noire aux derniers rayons du soleil;

de grands rochers grisâtres sortaient du sein de la montagne, et se détachaient sur cette sombre verdure, tout prêts à rouler dans le précipice, tandis que du fond du ravin s'élançaient, à une hauteur prodigieuse, de vieux sapins et des hêtres au feuillage frémissant.

« Le jour commençait à décliner et la lumière ne descendait presque plus dans cette étroite vallée, quand je rencontrai des paysans allant, avec des mulets, de Grenoble à Saint-Laurent. Ces braves gens riaient, causaient ensemble, pendant que j'étais en extase, et marchaient indifférens, sans se douter qu'ils étaient dans le plus admirable pays qu'on pût s'imaginer. Long-temps après les avoir rencontrés, j'entendis la sonnette de leurs mulets qui se répétait dans les montagnes. Cependant la route commençait à me paraître longue, et malgré les magnifiques tableaux qui se présentaient encore à moi, j'étais tourmenté du besoin d'arriver quelque part; il y avait si long-temps que je montais! Mon guide me dit : Voyez-vous cette petite croix là-haut sur la montagne? — Oui, lui dis-je. — Eh bien!

de là, quand il fait beau, on aperçoit la ville de Lyon à vingt lieues. D'ici il faut quatre heures pour y monter. — Est-ce que c'est là que vous prétendez me faire coucher? — Oh! non. » Et il se mit à rire en marchant devant, et faisant trotter son cheval, malgré les cailloux et la roideur du chemin. J'allais au pas, baissant la tête et ne pouvant plus rien distinguer; heureusement mon cheval connaissait la route. Enfin, j'entendis le tintement d'une cloche. Ah! que ce bruit venait à propos! A cette heure, dans un pareil lieu, comme ces sons, prolongés par les échos, retentirent avant dans mon ame! Ils y réveillèrent de doux souvenirs de religion et d'hospitalité; mais je sortis de mon rêve en voyant mon cheval s'arrêter : nous étions à la Chartreuse. Nous frappons : un suisse allemand nous ouvre, et tandis que mon guide conduit les chevaux à l'écurie, j'entre dans la chambre du portier. Il n'y avait pas de lumière, mais un peu de feu, que je tâche de ranimer. Pendant que j'étais occupé à me réchauffer les pieds, j'entends une voix derrière moi, et

je vois un grand homme, tout en blanc, qui avait l'air d'une apparition. C'était tout simplement le frère-portier du couvent, que le suisse avait été prévenir. Il me dit fort poliment que si je voulais passer à la salle à manger des voyageurs, j'y trouverais un bon feu, de la compagnie et à souper. J'y rencontrai, en effet, deux jeunes peintres de Grenoble, qui étaient venus chercher des sujets de paysages dans le désert de la Chartreuse. Le repas fut simple, tout maigre (« car on ne fait jamais gras chez les Chartreux ») et animé par la bonne humeur des convives.

« Après le souper et la conversation au coin du feu, sous le manteau d'une antique cheminée qui en avait vu causer bien d'autres, le frère Jean-Mary, celui qui est chargé de recevoir les étrangers, vint nous avertir que notre appartement était prêt. Nous nous séparâmes, et après avoir traversé de longs corridors retentissans et une vaste galerie que ma lumière éclairait à peine, je me trouvai dans un petit cabinet où il y avait pour meubles une chaise, une table et un lit carré,

semblable aux lits d'hôpitaux, avec cette différence que les rideaux étaient en bois. Je m'enfermai dans cette espèce de caisse, tout étonné de me trouver ainsi transporté à cent-cinquante lieues des miens, sur la paillasse d'un chartreux. On y dort pourtant à la fin ; et le lendemain il était déjà sept heures quand le frère Jean-Mary vint m'éveiller en frappant doucement à la porte. Je l'allai retrouver dans la galerie qui me servait d'antichambre, et il me présenta le registre où les voyageurs mettaient leur nom avec quelque réflexion, soit en vers, soit en prose. Comme tout le monde y fait de l'esprit, on juge qu'il doit s'y trouver beaucoup de sottises. A travers tout ce fatras, on distingue çà et là quelques mots empreints d'un sentiment profond.

« Je cherchai dans le registre la méditation que M. de la Martine improvisa à la Grande-Chartreuse, et qu'il a publiée dans son second volume. Je ne la trouvai pas, et j'en fus bien aise : le nom du poète ne devait pas être perdu dans cette foule de voyageurs inconnus et de versificateurs vulgaires. Je visi-

tai ensuite toutes les parties du couvent, accompagné du même frère. Au centre des bâtimens, et comme au coin du couvent, se trouve le cimetière, pour enseigner aux religieux que c'est là leur but et leur véritable demeure. A l'entour règnent des cloîtres qui ont jusqu'à trois cent trente pieds de long. On ne peut s'empêcher d'être ému quand on entend retentir ses pas sous ces vieux arceaux, ou que l'on écoute, au milieu du silence, le bruit de deux fontaines dont l'eau tombe dans des bassins de pierre.

« Toutes les cellules donnent dans le cloître; ce sont d'étroites maisons composées d'un bûcher en entrant, d'une chambre à coucher et d'un petit cabinet de travail. Chaque cellule communique avec un jardin, où les religieux cultivent quelques fleurs pour se délasser de la prière. Ils mangent chacun chez eux, et l'on voit dans le cloître, à côté de la porte de chaque cellule, une ouverture par laquelle on leur fait passer leur nourriture. Cependant, le dimanche et les jours de fête, ils se réunissent dans un immense

réfectoire, où ils dînent et soupent en silence, tandis que l'un d'eux fait la lecture en latin. Le général est au fond de la salle, assis seul à une table séparée, au pied d'un énorme crucifix. Ils se nourrissent d'œufs et de légumes, et boivent un peu de vin, qu'on leur sert dans des pots d'étain. Ils se couchent pendant l'hiver à cinq heures et l'été à sept. Mais à onze heures du soir, la cloche les réveille, et ils se rendent à la chapelle. Là, ils entonnent l'office de la nuit avec ces voix fraîches et robustes que donnent la solitude et une vie simple et frugale; ensuite, quand l'office est achevé, on éteint les cierges, et tous ces religieux qui chantaient se jettent la face contre terre, et restent quelque temps prosternés dans le silence et l'obscurité. C'est un coup d'œil imposant que de voir ces hommes vénérables méditant seuls, au milieu de la nuit, en présence de l'Éternel. A une heure du matin, chacun regagne silencieusement sa cellule, et tout dort dans le couvent.

« La chapelle où viennent prier les religieux est simple comme une église de ha-

meau. Des stalles, des cierges et des croix, point d'autres ornemens. La salle du conseil est un peu plus parée : on y voit au dessus d'assez mauvaises copies de la vie de saint Bruno, des portraits presque effacés de tous les généraux morts depuis la fondation du couvent. Je restai quelque temps dans la bibliothèque, où l'on n'aperçoit que des in-folio et des in-quarto. Toutes les éditions de la *Bible* et des pères de l'Église sont là. Pas un poète; la poésie est exilée de la Grande-Chartreuse comme les sons d'une douce musique, comme le sourire de la beauté, comme tout ce qui peut, par des émotions de plaisir, attacher à la terre et dégoûter de la mort. La prière et la promenade du désert, voilà les seuls plaisirs des religieux.

Plus haut que la Chartreuse, on voit sur un rocher une chapelle à saint Bruno. C'est l'endroit même où ce pieux cénobite a fondé la première Chartreuse. La chapelle est simple, mais sa position est très belle : debout sur son rocher, au pied duquel coule une fontaine, qui, plus bas, tombe en cascade,

entourée de hauts sapins et de hêtres plus vieux qu'elle; plus voisine encore du ciel que le monastère, elle semble le protéger, et se détache admirablement sur un fond de montagnes et de rocs parsemés de verdure.

« C'est avec regret que je m'éloignai de cet asile où je m'étais reposé des fatigues du voyage. Je dis adieu au frère hospitalier qui m'avait reçu avec une touchante cordialité; je revis ce désert qui, la veille, au soleil couchant, m'avait paru si beau; je le revis éclairé par les rayons du midi. C'était un spectacle tout différent : la cascade qui, la veille, semblait sombre comme une colonne d'eau du déluge, étincelait alors aux rayons du soleil; de brillans reflets descendaient dans les creux des rochers, jusqu'au fond des précipices, et ce lieu sauvage, égayé par une vive lumière, ressemblait à un visage sérieux et sombre qui s'efforce de sourire. »

ANONYME.



La Jeune Savoyarde

ET

MADAME ÉLISABETH.

« Si vous saviez le joli petit mendiant à qui je viens de faire l'aumône ! dit un jour madame la duchesse de *** à madame Élisabeth. Quels accens ! « Un petit liard, un pauvre petit liard, Dieu vous le rendra. » Et j'ai jeté une pièce d'or dans son bonnet rouge, qu'il me tendait avec un air si piteux ! Lorsque ses cheveux, de beaux cheveux noirs, sont tombés sur ses yeux : — Comment te nommes-tu ? lui ai-je demandé, tout étonnée. — Marianne, a répondu une petite voix bien douce. — Marianne ! Mais ce n'est pas un nom de garçon ; et le petit mendiant a baissé la tête,

est devenu tout rouge, puis a levé ses yeux sur moi... La pauvre enfant était toute tremblante. — Rassure-toi, Marianne, lui ai-je dit. Y a-t-il long-temps que tu demandes l'aumône? — Depuis trois ans; le jour je ramone, et le soir je me mets à genoux au coin d'une borne, et je tends mon bonnet aux passans. — Marianne, veux-tu venir demain au château? — Au château? et qu'est-ce que le château? — C'est cette belle maison blanche que tu vois d'ici : tu demanderas madame Élisabeth. — Oh! je la connais, a repris la petite mendiante; c'est cette belle princesse qui aime tant les pauvres, et que, nous autres Savoyards, nous appelons notre mère. Chaque dimanche, voyez-vous, je mange son pain, un joli petit pain blanc que nous donne M. l'abbé de Fénélon, qui ne manque jamais de nous dire : Mes enfans, priez Dieu pour ceux qui vous nourrissent. — Tu n'auras donc pas peur? — Je serai peut-être un petit peu émue, mais je me rassurerai bien vite. — Eh bien, voici quelques lignes écrites au crayon; tu te présenteras demain à midi, tu donneras

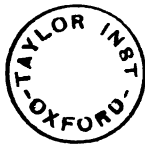
ce papier au garde, et tu verras madame Élisabeth.

Le lendemain, à midi, Marianne était à la porte du palais. On avait averti l'huissier de service, qui l'introduisit. La jeune fille baissait les yeux, retenait son souffle, tremblottait, osait à peine appuyer ses gros souliers ferrés sur le parquet, glissait et se regardait marcher, comme si elle eût été sur la glace. Madame Élisabeth vint au devant de la petite mendiante, et avec cette voix dont les sons étaient doux comme de la musique: — Approche, mon enfant, lui dit-elle; tu reconnais bien cette dame? — Oh que oui! dit Marianne; j'ai cousu dans mon gilet la belle pièce d'or qu'elle m'a donnée. — Veux-tu rester avec moi? ajouta la princesse. — Avec vous? reprit Marianne en regardant autour d'elle : que ferais-je ici? Cette cheminée est si propre, si luisante! — Tu ne ramoneras pas. — Comme ça je ne ferai plus que mendier. — Non, tu ne mendieras pas non plus; je te donnerai une jolie robe, de jolis souliers, un joli bonnet, on te fera belle; veux-

tu? — Eh bien, oui, dit la jeune fille; mais à condition que, lorsque je m'ennuierai, je ferai comme les petits oiseaux qui, en hiver, font leur nid dans les belles maisons, et au printemps prennent leur vol vers les champs. — Soit, dit madame Élisabeth; et la jeune fille sauta de joie.

Les femmes de la princesse s'emparèrent de Marianne, la déshabillèrent, lui lavèrent le corps et parfumèrent ses cheveux. Pendant cette toilette, Marianne faillit souvent de se trouver mal; ces essences, ces odeurs lui portaient au cœur, et sa jolie tête tombait toute pâle, comme ces fleurs alpestres qui ne viennent bien que sous la neige, et dont la tige débile penche et se courbe quand le soleil est trop ardent.

La petite Savoyarde, avec ses cheveux en bandeau, sa collerette lissée, sa robe violette, ses bras nus jusqu'au coude, était charmante à voir. Il n'y avait rien d'idéal dans sa figure, et Guido Reni put probablement passer sans la remarquer. Mais Marianne était si fraîche, si rosée; ses dents étaient si blanches, si per-



lées, ses yeux d'une si angélique pudeur, tout son être si pur, si virginal, qu'à la cour elle devait faire de l'effet. Aussi toutes les dames se mirent-elles à la fêter. On ne parla, pendant près d'un mois, que de la jolie Savoyarde. Demarne fit son portrait, dont la gravure multiplia les copies, que nous retrouvons encore sur nos quais et sur nos boulevards. Marianne, fêtée, caressée, emportée dans un tourbillon de plaisirs qu'elle n'avait jamais goûtés, oublia son vieux père et ses montagnes; mais elle en eut bien vite fini avec ces joies du grand monde. Deux mois ne s'étaient pas écoulés que la fleur rosée de ses joues se passa, que ses yeux se cernèrent et que son cœur soupira. En vain madame Élisabeth essayait de l'interroger, la jeune fille se taisait; seulement, pour ne pas chagriner sa bienfaitrice, elle pleurait en secret.

Un jour qu'oubliant sa douleur, elle faisait à la princesse le récit de sa vie de montagne, et qu'elle parlait toute joyeuse de la Dent de Nivolet, [1] de ses vaches avec leurs

[1] Montagne de la Savoie.

clochettes au tintement argentin, de ses fraîches grottes, des fées qui les habitent et paraissent à la nuit de la Saint-Martin; tout à coup un rayon de soleil vient à briller, glisse à travers la cheminée, et éclaire et colore l'appartement. Marianne interrompt son récit, se retourne et disparaît comme l'éclair. On la cherche, et on la trouve les deux pieds attachés sur les parois de la cheminée. Mais ses genoux, qui ont cessé de travailler depuis si long-temps, fléchissent, se courbent, et elle tombe toute confuse, cachant sa figure dans ses deux mains, et pleurant à chaudes larmes.

« Qu'as-tu donc? dit madame Elisabeth en l'aidant à se relever et lui prenant ses mains toutes noircies. Voyons, j'exige que tu me dises la cause de tes pleurs. Tu ne veux donc plus rester avec moi?

— Oh! je le voudrais bien, dit Marianne en sanglotant. Mais voyez-vous ce beau soleil? il m'appelle, je veux revoir la Dent de Nivolet, et mon père, et....... Pierre....... aussi.

—Pierre ! dit la princesse en la regardant fixement, tu ne m'avais pas encore parlé de Pierre ; c'est ton amoureux, n'est-il pas vrai?

—Oh ! mon Dieu, non ; je ne l'aime pas, moi : M. le curé défend aux jeunes filles d'aimer les jeunes garçons.

—Mais il t'aime peut-être?

—Je ne sais pas si M. le curé le lui a défendu. C'est qu'il est riche, lui ! il voudrait bien m'épouser ; mais son père ne le veut pas. « Tant qu'elle n'aura pas mille francs, a-t-il dit, je ne donnerai pas mon consentement. »

— Et tu n'as pas ces mille francs?

—Je n'en suis pas bien loin... j'ai déjà plus de sept cents francs. C'est Pierre qui m'a dit : « Vas à Paris, ramone, et quand tu auras mille francs, je t'épouserai. » Et chaque année je pars, et je mendie, et je ramone ; et quand j'ai amassé deux cents francs, que le soleil est beau comme à cette heure, je me mets en route. Pierre vient tous les jours se placer sur une hauteur ; il regarde dans la vallée et me fait des signes. Dès que je l'aperçois, je me mets à crier : « Encore deux cents francs. »

Il saute de joie, et j'en fais autant. Lorsque j'ai vu luire le soleil, il m'a pris un serrement de cœur!.. J'ai cru entendre la voix de Pierre... Oh! je veux partir... je veux partir..... mais je reviendrai l'année prochaine, avec un beau bouquet que Pierre aura cueilli sur nos montagnes.

— Eh bien, dit madame Élisabeth, dans quinze jours tu partiras.

C'était alors le beau temps de M. de Mesmer. Madame Élisabeth le fit venir et lui demanda s'il pourrait endormir, à volonté, une jeune fille. « Sans peine, dit le docteur en souriant; mais je serais bien plus sûr de mon art, si, la veille de l'opération magnétique, la jeune fille avait passé la nuit au bal. — J'entends, dit la princesse; je vous ferai appeler lorsque le moment sera venu. »

Aussitôt elle dépêcha en Savoie un de ses valets de pied qui avait ordre d'amener en poste les deux familles savoyardes; et un peintre distingué fut chargé de rapporter l'esquisse exacte des lieux qu'habitait Marianne. Le peintre fut de retour le premier.

On éleva dans l'un des appartemens de la princesse un théâtre où, à l'aide de cartons peints avec un rare talent, on représenta les deux cabanes savoyardes, la Dent de Nivolet, et l'arête d'où Pierre regardait venir Marianne.

On fit tout ce qu'avait prescrit M. de Mesmer. La jeune fille passa deux nuits de suite sans dormir; puis, au moment où ses yeux se fermaient de fatigue, on la réveille par ordre de la princesse; on la revêt de ses vêtemens de mendiant qu'on avait conservés; le docteur, qui joue le rôle d'un conducteur, s'en empare, la conduit dans un appartement dont toutes les fenêtres sont fermées, la fait asseoir sur une ottomane, où un sommeil naturel ne tarde pas à la surprendre. Il n'avait pas fait quelques *passes* qu'elle dormait profondément. Alors, à un signal donné, l'appartement resplendit de clartés, on lève une toile, et on aperçoit dans le fond le pic de la Dent de Nivolet se cachant dans les nues; sur les pentes vertes de la montagne les deux petites chaumières; le père de Marianne assis

sous un vieux chêne ; Pierre qui a toutes les peines du monde à se tenir debout sur le pic mobile du rocher ; madame Elisabeth et un grand nombre de dames de la cour placées derrière M. de Mesmer, qui prend le bras de Marianne et le secoue fortement. La jeune fille se réveille en sursaut, ouvre les yeux, et se croit en Savoie. « *Pierre, Pierre*, s'écria-t-elle, *ecco ta bonna amie, ta paoura Marianne*. » Et voilà Pierre tout ému, tout en pleurs, qui saute à pieds joints à travers les ondulations de carton de la Dent de Nivolet, et sans respect pour les augustes spectateurs, tombe dans les bras de la petite Marianne, et applique sur ses fraîches joues de gros baisers qui retentissent dans toute la salle.

Quelques jours après, le chapelain de la princesse bénit l'union des jeunes Savoyards, qui retournèrent dans leurs montagnes comblés des dons de la princesse.

Les tempêtes politiques qui grondèrent en France, passèrent sur la petite chaumière de Marianne et la renversèrent. Pierre prit les

armes pour la défendre, et fut tué en combattant près de Chambéry. Alors Marianne emmena son père et celui de son mari dans l'Oberland, où la mort d'un oncle lui laissait pour héritage un joli châlet; c'est là que depuis trente ans elle héberge les voyageurs. Pendant l'occupation de l'Oberland par les Français, l'image de madame Elisabeth ne cessa pas d'orner l'intérieur de la salle à manger. C'est près de cette image toute noircie de fumée, comme ces *ex voto* suspendus sur les murs de l'abbaye d'Ensielden, et devant les pics étincelans du Schreckorn, qu'on aperçoit à travers les vitres de couleur du châlet, que Marianne nous faisait, en 1828, le récit de cette aventure de son jeune âge.

AUDIN.



Voyages en Amérique.

Colomb découvrit l'Amérique dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492 : le capitaine Francklin a complété la découverte de ce monde nouveau le 18 août 1826. Que de générations écoulées, que de révolutions accomplies, que de changemens arrivés chez les peuples, dans cet espace de trois cent trente-trois ans, neuf mois et vingt-quatre jours!

Le monde ne ressemble plus au monde de Colomb. Sur ces mers ignorées, au dessus desquelles on voyait s'élever une *main noire*, la *main de Satan*, qui saisissait les vaisseaux pendant la nuit et les entraînait au fond de l'abîme; dans ces régions antarctiques, séjour de la nuit, de l'épouvante et des fables; dans ces eaux furieuses du cap Horn et du

cap des Tempêtes, où pâlissaient les pilotes; dans ce double océan qui bat de doubles rivages; dans ces parages jadis si redoutés, des bateaux de poste font régulièrement des trajets pour le service des lettres et des voyageurs. On s'invite à dîner d'une ville florissante en Amérique à une autre ville florissante en Europe, et l'on arrive à l'heure marquée. Au lieu de ces vaisseaux grossiers, malpropres, infects, humides, où l'on ne vivait que de viandes salées, où le scorbut vous dévorait, d'élégans navires offrent aux passagers des chambres lambrissées d'acajou, ornées de tapis, de glaces, de fleurs, de bibliothèques, d'instrumens de musique, et toutes les délicatesses de la bonne chère. Un voyage qui demandera plusieurs années de perquisitions sous les latitudes les plus diverses, n'amènera pas la mort d'un seul matelot.

Les tempêtes? on en rit. Les distances? elles ont disparu. Un simple baleinier fait voile au pôle austral : si la pêche n'est pas bonne, il revient au pôle boréal; pour prendre un poisson, il traverse deux fois les tro-

piques, parcourt deux fois un diamètre de la terre, et touche en quelques mois aux deux bouts de l'univers. Aux portes des tavernes de Londres, on voit affichée l'annonce du départ *du paquebot de la terre de Diémen* avec toutes les *commodités possibles* pour les passagers aux Antipodes, et cela auprès de l'annonce du départ *du paquebot de Douvres à Calais*. On a des *Itinéraires de poche*, des *Guides*, des *Manuels*, à l'usage des personnes qui se proposent de faire *un voyage d'agrément autour du monde*. Ce voyage dure neuf ou dix mois, quelquefois moins : on part l'hiver en sortant de l'opéra ; on touche aux îles Canaries, à Rio-Janeiro, aux Philippines, à la Chine aux Indes, au cap de Bonne-Espérance, et l'on est revenu chez soi pour l'ouverture de la chasse.

Les bateaux à vapeur ne connaissent plus de vents contraires sur l'océan, de courans opposés dans les fleuves : kiosques ou palais flottans à deux et trois étages ; du haut de leurs galeries on admire les plus beaux tableaux de la nature, dans les forêts du Nou-

veau-Monde. Des routes commodes franchissent le sommet des montagnes, ouvrent des déserts naguère inaccessibles : quarante mille voyageurs viennent de se rassembler en partie de plaisir à la cataracte de Niagara. Sur des chemins de fer, glissent rapidement les lourds chariots du commerce ; et s'il plaisait à la France, à l'Allemagne et à la Russie d'établir une ligne télégraphique jusqu'à la muraille de la Chine, nous pourrions écrire à quelque Chinois de nos amis, et recevoir la réponse dans l'espace de neuf ou dix heures. Un homme qui commencerait son pélerinage à dix-huit ans et le finirait à soixante, en marchant seulement quatre lieues par jour, aurait achevé dans sa vie près de sept fois le tour de notre chétive planète. Le génie de l'homme est véritablement trop grand pour sa petite habitation : il faut en conclure qu'il est destiné à une plus haute demeure.

Est-il bon que les communications entre les hommes soient devenues aussi faciles? Les nations ne conserveraient-elles pas mieux leur caractère en s'ignorant les unes les au-

tres, en gardant une fidélité religieuse aux habitudes et aux traditions de leurs pères? J'ai vu dans ma jeunesse de vieux Bretons murmurer contre les chemins que l'on voulait ouvrir dans leurs bois, alors même que ces chemins devaient élever la valeur des propriétés riveraines.

Je sais qu'on peut appuyer ce système de déclamations fort touchantes; le bon vieux temps a sans doute son mérite; mais il faut se souvenir qu'un état politique n'en est pas meilleur, parce qu'il est caduc et routinier; autrement il faudrait convenir que le despotisme de la Chine et de l'Inde, où rien n'a changé depuis trois mille ans, est ce qu'il y a de plus parfait dans ce monde. Je ne vois pourtant pas ce qu'il peut y avoir de si heureux à s'enfermer pendant une quarantaine de siècles avec des peuples en enfance et des tyrans en décrépitude.

Le goût et l'admiration du stationnaire viennent des jugemens faux que l'on porte sur la vérité des faits et sur la nature de l'homme : sur la vérité des faits, parce qu'on

suppose que les anciennes mœurs étaient plus pures que les mœurs modernes, complète erreur; sur la nature de l'homme, parce qu'on ne veut pas voir que l'esprit humain est perfectible.

Les gouvernemens qui arrêtent l'essor du génie ressemblent à ces oiseleurs qui brisent les ailes de l'aigle pour l'empêcher de prendre son vol.

Enfin, on ne s'élève contre les progrès de la civilisation que par l'obsession des préjugés : on continue à voir les peuples comme on les voyait autrefois : isolés, n'ayant rien de commun dans leurs destinées. Mais si l'on considère l'espèce humaine comme une grande famille qui s'avance vers le même but; si l'on ne s'imagine pas que tout est fait ici-bas pour qu'une petite province, un petit royaume, restent éternellement dans leur ignorance, leur pauvreté, leurs institutions politiques, telles que la barbarie, le temps et le hasard les ont produites, alors ce développement de l'industrie, des sciences et des arts, semblera ce qu'il est en effet, une chose légitime et

naturelle. Dans ce mouvement universel on reconnaîtra celui de la société, qui, finissant son histoire particulière, commence son histoire générale.

Autrefois, quand on avait quitté ses foyers comme Ulysse, on était un objet de curiosité : aujourd'hui, excepté une demi-douzaine de personnages hors de ligne par leur mérite individuel, qui peut intéresser au récit de ses courses? Je viens me ranger dans la foule des voyageurs obscurs qui n'ont vu que tout ce que le monde a vu, qui n'ont fait faire aucun progrès aux sciences, qui n'ont rien ajouté au trésor des connaissances humaines; mais je me présente comme le dernier historien des peuples de la terre de Colomb, de ces peuples dont la race ne tardera pas à disparaître; je viens dire quelques mots sur les destinées de l'Amérique, sur ces autres peuples héritiers des infortunés Indiens : je n'ai d'autre prétention que d'exprimer des regrets et des espérances.

DE CHATEAUBRIAND.

Table des Morceaux

CONTENUS

DANS CE RECUEIL.

PARIS, TYPOGRAPHIE DE J. PINARD,
Rue d'Anjou-Dauphine, n° 8.

Contient la fameuse nouvelle de Mérimée "L'Enlèvt de la Redoute" en édit. origle.

